

Les premiers temps de la typologie des langues

F. Jacquesson
Lacito - CNRS
jacquess@vjf.cnrs.fr

I - les frères Schlegel et Franz Bopp

avec comme autres personnages :

Antione de Chézy

François Raynouard

Jean-Frédéric Blumenbach

le baron Cuvier & Geoffroy Saint-Hilaire

II - Humboldt, Schleicher, Beames

avec comme autres personnages :

Georg Hegel

Ferdinand de Saussure

Adolphe Pictet

Ernst Haeckel

Table des matières

1	Le récit	03
2	Vies des frères Schlegel selon Pierre Larousse	13
	Auguste de Schlegel (1767-1845)	13-17
	Frédéric de Schlegel (1772-1829)	17-19
	tableau chronologique comparé	20
3	<i>l'Essai sur la langue et la philosophie des Indiens</i> (1808)	22
	la préface de Mazure (1837), résumé et extraits	22-27
	table de <i>l'Essai</i>	28-29
	le ch. IV et la typologie	30-36
	le ch. III et la notion de structure	37-41
	Fr. Schlegel et W. Jones	42
	l'incipit du ch. V sur l'origine des langues	42
	Index des mots importants	43-45
4	Auguste de Schlegel	46
	<i>Observations sur la langue et la lit. provençales</i> (1818)	46-49
	<i>De l'origine des Hindous</i> (1834)	50-54
5	Franz Bopp : <i>Vergleichende Grammatik...</i> (1833)	55
	trad. de Bréal : extrait de l'introduction	55-56
	trad. de Bréal : § 108 sur la typologie	56-59
	texte allemand correspondant (partim)	60-62
6	Blumenbach	63
	Notice de Larousse	63
	Principaux ouvrages accessibles	63-64
	<i>De generis humani varietate nativa</i> , 1795. Table détaillée	64-65
	<i>De generis humani varietate nativa</i> , 1795. Extraits trad.	65-68
	La mesure de l'angle facial et Pierre Camper	68-69
7	Raynouard	70
	Notice (abrégée) de Larousse	70-71
	<i>Grammaire comparée des langues de l'Europe latine</i>	71-73
8	Notice sur Chézy	73
9	Julien Gracq décrit les années Schlegel à Iéna	74

1 - Le récit

Les premiers temps de la typologie linguistique

I - Les frères Schlegel et Franz Bopp.

1. Où et quand est née la typologie linguistique ?

Prenons d'abord un tout petit point de vue. La typologie linguistique est née en 1803, rue de Richelieu, à Paris. Frédéric Schlegel avait 30 ans, il était connu en Allemagne pour ses écrits d'histoire littéraire, et avait formé avec son frère Auguste, ses amis Novalis, Tieck et Schelling un cercle à Iéna. Il arrive à Paris dans l'été 1802, où il commence des cours sur la littérature allemande, puis européenne. A la Bibliothèque nationale, qui est déjà rue de Richelieu mais dans des locaux en partie différents, il rencontre en 1803 Chézy, un conservateur des manuscrits orientaux, auprès de qui il apprend le persan et le sanscrit. Chézy inversement rencontrera chez Schlegel sa future femme, une jeune poétesse allemande divorcée. La première chaire de sanscrit en Europe fut créée au Collège de France, en 1814, pour Chézy. C'est auprès de Chézy que sont venus se former en sanscrit des gens comme Burnouf, Lassen, et Franz Bopp.

2. la typologie de Frédéric Schlegel en 1808 : de l'interne à l'externe

Le premier livre à développer une idée de typologie linguistique est en effet celui que Frédéric Schlegel publie en 1808, *Ueber die Sprache und Weisheit der Indier* : "Sur la langue et la sagesse des Indiens" ; il sera traduit en français intégralement en 1837, par Mazure, qui décrira cette époque comme celle de la naissance de l'ethnologie ; une traduction partielle a été faite dès 1809 par la veuve de Condorcet, qui oppose ce nouveau livre à un traité plus ancien sur la *Première formation des langues* du célèbre économiste Adam Smith, qu'elle traduit aussi.

Le livre de Schlegel comporte à la fin des extraits traduits du sanscrit, mais l'essentiel est dévolu à l'examen de la langue sanscrite, qu'il compare de façon détaillée à d'autres langues de l'Europe. Son travail ne s'arrête pas à une comparaison des langues historiquement proches, mais se déploie en une esquisse de typologie lorsqu'il oppose deux types de langues, selon que les caractères non-sémantiques, par exemple le genre, la fonction, sont signalés non par des prépositions ou postpositions, mais par un changement du mot lui-même. Il oppose ainsi une morphosyntaxe interne dont l'exemple est le sanscrit, et une morphosyntaxe externe dont l'exemple est le persan. Il remarque que les langues romanes sont du second type, tandis que la latin était du premier : ce clivage ne manifeste donc pas une "parenté" (on utilisait déjà la notion de "famille de langues"), mais - aux yeux de Frédéric Schlegel, il manifeste pourtant un devenir historique : les langues vont du premier type vers le second en dégénérant. Cette opposition interne / externe fait une place au chinois, qui allait tenir dans les typologies ultérieures un rôle décisif.

Ce qui paraît décisif à Frédéric Schlegel, et novateur, c'est de cesser de se soucier seulement des racines (il dira plus loin : "les étymologistes"), mais d'intégrer dans la comparaison ce qu'il appelle "la structure grammaticale", *die grammatische Struktur*.

Il n'est pas du tout indifférent de remarquer que le mot *structure* a une longue histoire en linguistique. Il apparaît dès 1629 dans un intéressant ouvrage de Philibert Monet sur les particules (qu'il appelle "ligatures") du français et du latin. Le terme a alors, et pour

longtemps, non plus la connotation architecturale d'où il est né, mais un contexte médical, en anatomie.

3. Typologie, anatomie

Frédéric Schlegel - et c'est ici un point qu'on n'a pas assez remarqué - souligne dans son ch. 3 que la science dont il faut s'inspirer pour faire de la grammaire comparée (songez que la *Vergleichende Grammatik* de Bopp ne paraîtra qu'en 1833), c'est l'anatomie comparée.

"Mais le point décisif qui éclaircira tout, c'est la structure [*Struktur*] intérieure des langues ou la grammaire comparée, laquelle nous donnera des solutions toutes nouvelles sur la généalogie des langues, de la même manière que l'anatomie comparée a répandu un grand jour sur l'histoire naturelle plus élevée."

Jener entscheidende Punkt aber, der hier alles aufhellen wird, ist die innre Struktur der Sprachen oder die vergleichende Grammatik, welche uns ganz neue Aufschlüsse über die Genealogie der Sprachen auf ähnliche Weise geben wird, wie die vergleichende Anatomie über die höhere Naturgeschichte Licht verbreitet hat.

Ce parallèle entre l'histoire des langues et l'histoire naturelle va hanter toute la typologie linguistique, jusqu'à nos jours. En 1808, les questions d'anatomie comparée n'ont pas encore cette dimension critique et internationale qui fera qu'en 1830, au moment de la querelle entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, Goethe trouvera cela plus intéressant que la révolte des Trois Glorieuses qui installa Louis-Philippe sur le trône. Mais l'anatomie comparée est déjà un modèle et un débat. Pourquoi ?

En 1795, un des plus grands savants de l'Allemagne du XVIII^e siècle (il aurait certainement eu le prix Nobel s'il avait existé, à en croire les témoignages de son temps et du suivant), enseignait à Göttingen ; il s'appelait Blumenbach, et il publiait un traité *De generis humani varietate nativa*, qui, pour être un principe une 3^e édition, était en réalité un livre tout nouveau. Quoique certains experts penchent pour Petrus Camper, on s'accorde pour voir en Blumenbach le créateur de l'anthropologie physique. On sait parfaitement comment a tourné, à une période récente, la sauce de l'anthropologie physique, et comment la typologie des races, rejoignant dans un bel élan celle des langues et des cultures dans les années 1880, a produit alors cette synthèse alors nouvelle qui allait être exploitée de la pire façon. Le discours de Gobineau sur l'inégalité des races humaines est des années 1850. Mais détrompons-nous : l'avenir ici est bien pire que son passé, car le propos de Blumenbach dans son traité est (a) de montrer que malgré les techniques de mesure de l'angle facial mises au point par Camper, on ne peut pas définir des races nettement distinctes, que les mesures sont contradictoires (b) que les différentes variétés d'hommes se fondent insensiblement les unes dans les autres : c'est un continuum (c) qu'il n'y a qu'une seule espèce humaine.

Il n'en reste pas moins que l'anthropologie physique propose des typologies. La renommée de Blumenbach était immense, et la liste de ses élèves illustres ne l'est pas moins, parmi lesquels Alexandre de Humboldt - qui, dix ans plus tard, à peine revenu de son voyage aux Amériques, s'installait pour vingt-deux ans à Paris, près de l'Institut, pour surveiller ses publications. Nous sommes alors en 1805 : Schlegel vient de repartir pour l'Allemagne.

4. L'anatomie, lieu de naissance.

Où est Cuvier, en 1805 ? Il était en pleine gloire, et venait d'achever la publication de son premier grand-œuvre, qui s'appelait justement *l'Anatomie comparée* (1800-1805). Toutefois, Miriam Meijer, qui publia en 1999 un livre sur Petrus Camper, l'inventeur de l'angle facial, n'a peut-être pas tort de remarquer que Camper a défendu les Noirs, que

Blumenbach a écrit des articles sur l'estimable production littéraire des gens à peau noire, qu'il défendait à toute occasion, mais que notre Cuvier, en 1805, dans le second volume et la 8e de ses *Leçons d'anatomie comparée*, sur l'ostéologie de la tête, explique que (p. 4) :

Nous verrons bientôt que l'homme est celui de tous les animaux qui a le crâne le plus grand et la face la plus petite, et que les animaux s'éloignent d'autant plus de ces proportions, qu'ils deviennent plus stupides ou plus féroces.

Il décrit l'angle facial de Camper, qui mesure l'importance du cerveau, et ajoute le tableau suivant (p. 8) que je reproduis exactement :

Européen enfant	90°
Européen adulte	85
Européen décrépité	75
Nègre adulte	70
Orang-outang jeune	67
Sapajou	65
Guenon talapoin	57
Jeune mandrill	42

Car c'est bien là le contexte auquel Schlegel se réfère, et où il puise ses modèles théoriques.

Toutefois, ce n'est pas d'abord pour ce racisme patent - si nous définissons le racisme comme l'attribution de caractéristiques intellectuelles à des types biologiques - que la postérité retient chez Cuvier, mais deux principes centraux de la typologie générale : la généralisation du principe de subordination des caractères (que Joseph Greenberg utilisera en typologie linguistique), et le principe de corrélation.

La subordination des caractères permet des classements, dès le moment qu'on remarque que la présence de tel caractère entraîne la présence de tel(s) autres. De voir lesquels entraînent lesquels permet de construire des hiérarchies de traits, qui seront dès Lamarck interprétées historiquement, comme des spéciations à partir de types antérieurs.

5. L'anatomie, le principe de corrélation, la structure

Le principe de corrélation est tout autre. Cuvier pouvait, selon une légende sans nuance, reconstituer un animal à partir d'un os ; l'idée était que tout se tient, et qu'on ne peut pas, dans un animal donné, changer un point dans son organisation sans changer tout le reste : un animal est un système, une structure - et l'on a vu plus haut toute la portée, dès longtemps reconnue, de cette notion.

Cette idée de corrélation trouve une portée nouvelle quand Geoffroy Saint-Hilaire, après son séjour en Egypte avec Bonaparte, se mettra à soutenir que tous les animaux partagent une unité de plan, et qu'entre la souris et l'éléphant ou l'alligator, il y a des parties analogues. Cuvier trouvait absurde de rapprocher l'éléphant de la souris, précisément à cause du principe de corrélation : il y a d'un côté la souris, qui est une structure en soi, et de l'autre l'éléphant, qui est forcément une autre structure, organisée différemment ne serait-ce qu'à cause de la masse et de l'alimentation. Cuvier était fixiste : il pensait que toutes ces bêtes pouvaient bien avoir été créées en même temps, chacune adaptée à son milieu avec des besoins spécifiques. Mais pour Geoffroy, c'est précisément la structure d'ensemble, le plan commun, qui expliquait que les variations sur le thème correspondent à des animaux si divers, correspondant chacun à une palette de situations. Dieu pouvait très bien s'être borné à inventer le plan d'ensemble, et ensuite la nature avait fait le reste du travail.

Il existait donc un débat aigu sur ce qu'il faut entendre par "type". Pour Cuvier, un type est une espèce, une structure spécifique dont une lecture attentive permet de comprendre ou de devenir l'environnement, le rapport entre la niche écologique et les fonctions combinées

d'un organisme. Pour Geoffroy (et c'est ce qui passionnait Goethe), il n'y a qu'un type, un "plan", avec des variations.

Ces discussions étaient au cœur des préoccupations des gens, à Paris et en province et à l'étranger, relayées par des sociétés savantes locales très nombreuses et des gazettes, et une correspondance très vivace par courrier. Rappelons-nous que c'est l'époque des romans par lettres : la *Nouvelle Héloïse* était de 1761, donnant en France et au-delà un regain de vogue incroyable à une mode qui datait au moins de la *Pamela* de Richardson, écrite en 1740. Encore en 1774, *Les Souffrances du jeune Werther* sont un roman par lettres, d'un seul auteur il est vrai. La science était alors une affaire de société, comme la musique ou les jeux.

6. Frédéric et Auguste

Frédéric Schlegel avait donc proposé d'opposer, par des traits de structure grammaticale qui nous sortaient des cogitations étymologiques, les langues selon que les informations non-sémantiques sont données

1^e par des flexions, c'est-à-dire par des altérations intérieures du son radical;

2^e par l'addition d'un mot propre qui énonçait déjà auparavant et par lui-même la multitude, le temps passé, une nécessité future, ou telle autre relation du même genre.

D'autres avaient déjà compris que les comparaisons grammaticales pouvaient être utilisées d'autant plus efficacement que, de langue à langue, elles proposaient des systèmes commensurables, dont on pouvait comparer les détails analogues. Le linguiste hongrois Samuel Gyarmathi avait publié en 1799 une démonstration de la communauté historique entre diverses langues aujourd'hui appelées ouraliennes, et il l'avait fait sur des traits de structure, des traits grammaticaux, en collationnant les descriptions grammaticales qui avaient résulté de l'effort de la Grande Catherine pour assembler des données sur les langues de son empire.

Mais il est vrai que les remarques de Frédéric Schlegel sont les premières à tirer un principe général d'une technique particulièrement heureuse.

Dix ans plus tard, son frère Auguste rassemble, toujours à la Bibliothèque nationale de Paris, des éléments pour un travail qu'il médite sur les troubadours provençaux, qui avaient joué un rôle si puissant auprès des Minnesänger de langue allemande. Mais voici qu'il est devancé par un avocat d'Aix-en-Provence, ancien député, qui s'appelle Raynouard, et qui sera plus tard secrétaire perpétuel de l'Académie Française. Auguste écrit alors, en excellent français, ses *Observations sur la langue et la littérature provençales*. Il y reprend la théorie de son frère, qu'il cite, mais en la modifiant légèrement :

Les langues qui sont parlées encore aujourd'hui et qui ont été parlées jadis chez les différents peuples de notre globe, se divisent en trois classes : les langues sans aucune structure grammaticale, les langues qui emploient des affixes, et les langues à inflexion.

Nous sommes donc passés d'une opposition binaire, à une opposition ternaire qui en réalité dissimule une gradation historique. En effet, de la première classe, "sans aucune structure", que le chinois exemplifie, il écrit (p. 14) :

De telles langues doivent présenter de grands obstacles au développement des facultés intellectuelles.

Et pour les deux autres classes, il ne cache pas son choix (p. 15) :

Les langues, dont le système grammatical est fondé sur les affixes, peuvent avoir de certains avantages, malgré leurs imperfections. Je pense, cependant, qu'il faut assigner le premier rang aux langues à inflexions. On pourroit les appeler les langues organiques, parce qu'elles renferment un principe vivant de développement et d'accroissement, et qu'elles ont seules, si je puis m'exprimer ainsi, une végétation abondante et féconde.

Comme on le voit, les métaphores naturalistes ne sont jamais loin. Le terme d'*organique* connaîtra une grande vogue grâce à Wilhelm von Humboldt mais ce sont les Schlegel qui l'introduisent dans la réflexion linguistique - qui de toute façon n'était pas si détachée des réflexions qu'on se faisait sur tant d'autres aspects du monde.

7. Raynouard

François Raynouard passe parfois dans les manuels d'histoire de la linguistique pour un esprit assez loufoque, méridional, du reste homme de théâtre, qui avait voulu montrer que l'occitan était la mère des langues romanes. Notre homme pourtant était loin d'être sot. Il devint, au grand dam d'Auguste, le principal spécialiste de langue et de littérature des parlers d'oc. Il tenta de faire pour les langues romanes ce que Grimm fit un peu plus tard pour les langues germaniques. On le dispute aujourd'hui d'avoir cru à une "langue intermédiaire" (1821: III) :

"(...) il a existé primitivement une langue intermédiaire, dont le type a fourni les éléments et les formes de nos idiomes actuels"

et plus intéressant encore, il en a formulé la méthode (1821:IV), en imaginant les exigences que ses lecteurs auraient à formuler en s'adressant à lui :

"Osez donc [lui disent ses lecteurs] comparer nos idiomes divers avec cette langue [la langue des troubadours]; si leurs éléments caractéristiques, si leurs formes principales, leurs combinaisons ordinaires offrent de grandes et fréquentes conformités qui paraissent, non les accidents du caprice des langues, des rencontres du hasard, mais le résultat nécessaire de principes uniformes, d'analogies constantes, de développements naturels, nous pourrions croire à cette communauté d'origine."

En outre, comme on s'en aperçoit en le lisant attentivement, Raynouard ne croyait pas que la langue des troubadours fût l'ancêtre (il ne s'exprime pas par métaphores généalogiques) de toutes les langues romanes, mais seulement de celles d'occident. Car en examinant ce que nous appelons le roumain et qu'il appelle "valaque ou moldave", il écrit (1821: LXI) :

"Pour déterminer si cet idiome mérite d'être compté parmi les langues de l'Europe latine, il faut reconnaître que, formé par la corruption de la langue latine dans les pays de l'Europe orientale où des colonies romaines s'étaient établies, il doit être examiné à la fois dans ses rapports et dans ses dissemblances avec la langue romane formée par la même cause dans l'occident de l'Europe. Les rapports sont intimes, les dissemblances sont extrêmes."

et un peu plus loin :

Il arriva alors pour l'idiome valaque ce qui serait infailliblement arrivé pour chacune des langues de l'Europe latine en Occident, si, au lieu d'avoir eu un type commun et primitif, elles s'étaient formé isolément de la corruption de la langue latine, et avaient suppléé des formes particulières, ou adopté les formes accidentelles et diverses que l'influence des idiomes voisins aurait pu fournir.

Ce qui a troublé les examinateurs plus tardifs, c'est que Raynouard ne raisonne pas en termes généalogiques, avec la métaphore de filiation qui deviendra obsessionnelle à partir du milieu du siècle, et que Schleicher fera passer pour la seule scientifique. Il ne le fait parce qu'il ne veut pas : il dir explicitement que la plupart des populations de locuteurs sont le résultat de mélanges, que les emprunts sont constants, et il est attentif, plus que Grimm ne le sera, aux conditions sociales. Aussi raisonne-t-il à partir de "types communs et primitifs", devançant ainsi les méthodes de Meillet, qui doutera du "proto-X", et préférera parler de "X-commun". Aussi s'est-on moqué de Raynouard, mais pour d'assez mauvaises raisons.

8. Auguste (bis) : l'analytique et le synthétique

Auguste de Schlegel présentait les choses, peut-être avec l'accord de son frère Frédéric, d'une façon assez différente de celui-ci. Ses trois classes de langues n'opposaient plus l'intérieur et l'extérieur, mais organisaient une progression en trois temps : d'abord les langues "sans aucune structure" (ex. chinois), ensuite les langues où les affixes qui "pris isolément, ils renferment encore un sens complet" (ex. amérindiennes, basque), enfin les langues *organiques* où les fonctions grammaticales sont assumées "moyennant un assez petit nombre de syllabes qui, considérées séparément, n'ont point de signification".

Implicitement, il s'agit d'une progression : les mots séparés, qui seuls existent dans les premières langues, s'agglutinent ensuite (le mot "agglutinant" n'est pas encore inventé) mais sans perdre en signification, et enfin gagnent en grammaticalité ce qu'elles perdent en sémantique lexicale. Mais cela n'a plus rien à voir avec l'opposition que Frédéric avait établie entre langues à grammaire interne et à grammaire externe.

Aussi Auguste subdivise-t-il les langues organiques, la troisième classe, en langues synthétiques et langues analytiques, ces dernières (le persan de Frédéric en 1808) lui paraissant comme la dégradation des premières (le sanscrit de Frédéric).

Cette présentation était au fond une critique sévère de la théorie de 1808. Quel était l'enjeu ?

9. Auguste (ter) : récupérer la famille égarée

En réalité, le clivage principal avait changé de place. Pour Frédéric en 1808, il y avait d'un côté les langues qui modifiaient le sens des mots de façon extérieure, soit comme le chinois par d'autres mots - et il est plutôt content de sa "parfaite simplicité de structure" -, soit comme les langues amérindiennes par des affixes dont le sens propre restait perceptible ; et de l'autre, mais avec une situation transitionnelle dont les langues amérindiennes donnaient des exemples, des langues où les affixes n'avaient plus de sens propre, de sorte qu'on ne pouvait plus considérer le mot comme un composé, mais comme un dérivé, une série de variations - et c'était ce qu'il voulait dire par "flexions". A la limite, cette flexion n'avait plus de suffixes, mais des variétés de la racine elle-même, sous forme d'Umlaut - mais il n'indique pas ce tout dernier point, qui fait apparaître la variation radicale comme un résultat.

En 1818 dans les formulations d'Auguste, on n'admire plus du tout le chinois pour sa parfaite simplicité de structure, on le plaint pour sa débilité, sur un fond de vague inquiétude devant les ruses de son écriture. Les langues à affixes sont esquivées (Schleicher admettra plus tard qu'elles forment la grande majorité des langues du globe), et l'on s'empresse d'en venir aux langues organiques, dont les racines fécondes s'opposent aux racines stériles du chinois. Et c'est à l'intérieur des langues à flexion qu'Auguste cherche à réintroduire les langues analytiques, "nées de la décomposition des langues synthétiques". C'était bien étrange, puisqu'il était clair que ces langues analytiques enclenchaient à nouveau le processus morpho-syntaxique de composition des mots, tel que John Beames le décrira bientôt.

Mais la raison était claire : à une typologie se substituait une hiérarchie de valeurs exaltant les langues indo-germaniques ; il fallait donc intégrer de force à ce groupe valeureux même les langues comme le persan, d'où toute déclinaison ou conjugaison synthétique avaient disparu.

La typologie interférait avec la famille. Du moins telle qu'on se la créait.

10. La "Bataille des Nations"

Que s'était-il passé entre 1808 et 1818 qui puisse expliquer ce retournement profond d'une typologie qui paraît d'abord à peine modifiée ? Entre 1808 et 1818, il y a 1813 - date où les troupes des princes allemands rencontrèrent à Leipzig les troupes de Napoléon, et les vainquirent : 50.000 morts au moins. Il existe à Leipzig un monument, construit en 1913 quand l'Allemagne réarmait contre la France, commémorant les cent ans du *Völkerschlacht*, la "bataille des peuples". L'effondrement de l'empire laissait aux Libéraux allemands une impression mitigée. Heureux d'être débarrassés de l'occupant, ils voyaient avec une grimace s'installer la Restauration de l'ordre ancien, qui prétendait effacer ce que la libéralisme à la française avait cependant installé.

Ce n'est pas l'effondrement de l'empire qui expliquait la nouvelle volonté patriote allemande. Elle venait de plus loin, d'un vaste mouvement qu'Alain Schnapp a admirablement décrit et illustré dans son livre de 1993, *La Conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*. Il y montre comment depuis la Réforme, les pays de l'Europe du nord sont activement occupés à recomposer l'histoire locale. Au début du XVIIIe siècle, on peut déjà voir des gravures représentant des archéologues au travail sur les champs d'urnes. Aussi la revendication souvent attribuée au "romantisme", c'est-à-dire au cercle d'Iéna animé par les Schlegel, de monumentaliser l'histoire allemande vient-elle en réalité de plus loin. En France aussi, une puissante personnalité comme celle de Pereisc (1580-1637), avait commencé une valorisation du local. Sait-on assez que la collecte systématique sur le terrain des inscriptions runiques en Suède commence en 1599 (Schnapp : 192) ? Mais c'étaient là des affaires de princes du savoir. S'il s'agissait d'érudits qui ne dédaignaient nullement les enquêtes "de terrain", ils poursuivaient en un sens le goût de la Renaissance pour la science aristocratique et l'aristocratie de la science.

Ce que le cercle d'Iéna a dans l'idée est tout différent, et Madame de Staël s'en fera la propagatrice dans son *De l'Allemagne*, écrit en 1810. Au grand dépit de Heine, qui écrira plus tard dans son propre *De l'Allemagne* que ce n'était là que la vision d'une "coterie" - et il visait les Schlegel, qu'il n'aimait guère, et surtout Auguste, qu'il détestait.

11. Bopp

Franz Bopp a consacré plusieurs pages, dans la *Vergleichende Grammatik* de 1833, à donner son avis sur les classifications des Schlegel (trad. Bréal: 225) :

"Les racines sémitiques ont (...) la faculté de marquer les rapports grammaticaux par des modifications internes, et elles ont fait de cette faculté l'usage le plus large; au contraire, les racines indo-européennes, aussitôt qu'elles ont à indiquer une relation grammaticale, doivent recourir à un complément externe : il paraîtra d'autant plus étonnant que Fr. de Schlegel place ces deux familles de langues dans le rapport inverse."

Bopp rappelle le passage où Frédéric montre comment, de même que dans certaines langues amérindiennes, les langues comme l'arabe utilisent des affixes qui sont sur la pente de la flexion. Il souligne à juste titre qu'en arabe les "racines" sont bien plus flexionnelles encore qu'en sanscrit, où jamais les différentes fonctions du mot ne sont exprimées par la flexion interne à elle-seule. Il ajoute plus loin (trad. Bréal, p. 227) :

"Reconnaissons donc dans les flexions des langues indo-européennes, non pas des modifications intérieures de la racine, mais des éléments ayant une valeur par eux-mêmes et dont c'est le devoir d'une grammaire scientifique de rechercher l'origine. Mais quand même il serait impossible de reconnaître avec certitude l'origine d'une seule de ces flexions, il n'en serait pas moins certain pour cela que l'adjonction de syllabes extérieures est le véritable principe de la grammaire indo-européenne."

Et il conclut (229-30) :

"Si la division des langues proposée par Fr. de Schlegel repose sur des caractères inexacts, l'idée d'une classification rappelant les règnes de la nature n'en est pas moins pleine de sens. Mais nous établirons plutôt, comme le fait A[uguste] G. de Schlegel, trois classes, et nous les distinguerons de la sorte:

1° idiomes sans racines véritables, sans faculté de composition, par conséquent, sans organisme, sans grammaire (...)

2° les langues à racines monosyllabiques, capables de les combiner entre elles, et arrivant presque uniquement par ce moyen à avoir un organisme, une grammaire. (...)

3° Les langues à racines verbales dissyllabiques, avec trois consonnes nécessaires, exprimant le sens fondamental."

En ajoutant aussitôt :

"Nous accordons d'ailleurs volontiers le premier rang à la famille indo-européenne, mais nous trouvons les raisons de cette prééminence non pas dans l'usage de *flexions* (...) mais dans le nombre et la variété de ces compléments grammaticaux.

Ainsi, la classification ternaire de Bopp est-elle non seulement tout-à-fait nouvelle, en donnant une position privilégiée aux langues sémitiques - mais leur enlève-t-elle ce privilège aussitôt ! Pourquoi ?

C'est qu'il était incorrect de mettre les Juifs en avant. Déjà Frédéric Schlegel préférerait-il dire en 1808 "en arabe et dans les autres idiomes de la même famille"; chacun savait bien qu'il était d'abord question de l'hébreu, bien mieux connu que l'arabe - dont il n'existait d'enseignement officiel qu'à Paris avec Sylvestre de Sacy - mais... Heine a raconté sa désagréable surprise, lors de la réunion des *Burschenschaften* à Dresde en 1820, de voir exclure les Juifs au motif "qu'ils n'ont pas de patrie"¹. Et Jules Oppert, un des plus fameux assyriologues de son temps, devra venir en France en 1847 parce que la carrière universitaire était interdite aux Juifs en Allemagne. La France n'était certes pas sans reproche à cet égard, comme le montrera l'affaire Dreyfuss, mais du moins sans la tonalité accablante des *Discours à la nation allemande* de Fichte où l'on lit, en 1807 à propos des juifs :

"Mais pour leur donner des droits civiques, je ne vois qu'un moyen : leur couper la tête à tous et leur en mettre d'autres qui ne contiennent pas la moindre idée juive. Pour nous préserver d'eux, je ne vois pas d'autre moyen que de leur conquérir la Terre Promise et de les y envoyer"

Le classement typologique des structures morpho-syntaxiques, où Bopp voyait parfaitement les défauts des deux Schlegel, il le subvertissait aussitôt : s'il fallait mettre en avant les flexions internes, alors la palme revenait au sémitique, mais quelle drôle d'idée !

12. Faisons le point

Frédéric Schlegel avait opposé ce que son frère Gustave appela plus tard les langues analytiques comme le persan, et les langues synthétiques comme le sanscrit - deux langues qu'il avait étudiées à Paris avec Chézy entre 1803 et 1806. C'était un contraste binaire, mais orienté, puisqu'il y voyait une progression scalaire, *Stufengang*, depuis le chinois sans grammaire, par les langues à affixe, jusqu'aux langues comme le sanscrit et le grec ancien, langues "organiques" où "chaque racine est véritablement, comme le nom même l'exprime, une sorte de germe vivant". Il suggère du reste qu'il existe un contraste significatif entre la diversité cahotique des langues à affixes d'une part, et l'ordre séminal et familial des langues

¹ Mention du fait dans la préface de Pierre Grappin (p. 17) à son édition du *De l'Allemagne*, de H. Heine, Gallimard, coll. Tel.

nobles. En réalité, la métaphore familiale ne vaut vraiment que pour celles-là, les langues organiques.

Auguste a vu, surtout lorsqu'il fut confronté aux vues de Raynouard, qu'il fallait donner un tour différent aux idées de son frère. En 1818, il indique trois classes de langues, et réserve à la dernière classe la distinction analytique / synthétique, évitant ainsi de justesse la suggestion autrement inévitable de cycles de grammaticalisation. Une fois la grammaticalisation mise de côté, reste donc la progression ternaire : le chinois dont on voit mal comment il peut seulement penser quelque chose, les langues à affixes motivés rapidement évoquées, et les langues flexionnelles, organiques à affixes démotivés.

En 1833, Bopp revient sur cette question, parce que les Schlegel sont toujours la référence obligée des questions structurales en Allemagne. Il ne comprend pas l'opposition binaire de Frédéric, qu'il voit à travers la tripartition d'Auguste, mais il est toujours séduit par les métaphores naturalistes ("l'idée d'une classification rappelant les règnes de la nature n'en est pas moins pleine de sens") qu'il ne justifie d'ailleurs pas - pas plus qu'il ne justifie dans sa propre classification qu'il voit comme plus rigoureuse (du plus extérieur (racines juxtaposées) à l'intégration (racines se démotivant et devenant affixes) et au plus intérieur (racines à modification interne, rôle réduit des affixes)) le soudain déclassement des langues sémitiques.

On avait vu beaucoup de choses : que beaucoup de langues ont des affixes, mais d'autres non, et qu'il se formait un continuum entre les langues qui n'en ont pas, celles qui en ont, celles qui les ont intégrés au mot plus synthétique, et celles encore qui, ayant été synthétiques, sont devenues analytiques.

Tout l'effort de cette période aura été de refouler, d'abord avec douceur, plus de plus en plus violemment, l'idée que les langues synthétiques sont des résultats. Il fallait que le sanscrit fût originel, et plus largement qu'il devînt le modèle des langues originaires, "dont l'origine se perd dans la nuit des temps", alors même qu'on était sur le point de montrer le contraire. On peut même se demander, à l'inverse, si ce malheureux sanscrit n'a pas été l'otage de l'impasse caculée de la typologie.

C'est sur cette impasse que s'est développée la philosophie de Wilhelm von Humboldt, et c'est elle que la sacralisation hégélienne du devenir des peuples allait embaumer.

2 - Vie de Schlegel, par Pierre Larousse *Grand Dictionnaire Universel du XIXe siècle.* (1863-1876)

SCHLEGEL (Auguste Guillaume DE), célèbre critique allemand, frère des précédents, né à Hanovre en 1767, mort à Bonn en 1845. Il commença ses études au collège de sa ville natale, où il apprit la langue française, qu'il parvint à écrire avec beaucoup d'élégance. Il alla ensuite étudier la théologie à l'université de Göttingue. Là, les leçons de Heyne² sur l'antiquité classique le détournèrent bien vite de la théologie et il se jeta avec toute l'ardeur de la jeunesse dans la carrière suivie par son illustre professeur. A l'âge de vingt ans environ, il écrivit son premier ouvrage, une dissertation *Sur la Géométrie d'Homère*³, écrite en latin, qui fut couronnée par la Société de philologie. La même année (1787), il fit pour l'édition de Virgile qu'allait publier Heyne un Index qui témoignait d'une précoce érudition et qui donne des notions aussi exactes et précises qu'il est possible sur l'état de la poésie latine au temps du poète de Mantoue. Vers cette époque, l'Allemagne commençait à réagir contre la manie de l'imitation française, causée par l'influence des deux siècles littéraires qui avaient produit en France tant de chefs-d'œuvre. Une ligue composée d'hommes jeunes et instruits se forma pour affirmer l'existence d'une littérature allemande originale ; Schlegel en fit partie et publia quelques poésies qui attirèrent l'attention.

Cependant le jeune écrivain n'était pas riche, et, lorsqu'il sortit de l'université en 1793 il dut accepter une place de professeur particulier chez un banquier hollandais et partit pour Amsterdam, où, durant trois années, il se consacra à l'éducation. Pendant ce temps, il trouva le moyen de faire des études fort approfondies sur Dante et la poésie italienne. En 1797, l'invasion de l'armée française l'obligea de quitter la Hollande. Il alla s'établir à Jéna, où Schiller brillait de tout son éclat, et peu éloigné de Weimar, où vivait alors Goethe avec sa cour littéraire. Schlegel ne tarda pas à faire la connaissance de Schiller, qui le fit coopérer à la rédaction des *Heures* et de l'*Almanach des Muses*. Bientôt Schlegel fonda avec son frère Ch.-Guillaume l'*Athenaeum*, recueil qui eut une grande influence sur la littérature moderne de l'Allemagne. "Les auteurs, dit un de ses biographes, mêlaient à la nouveauté des idées, à la vivacité des critiques, le sarcasme et l'ironie. Arracher le talent, qui, après avoir abandonné la noblesse pompeuse du XVIIIe siècle, s'affaiblissait dans une recherche vaine du naturel, au hasard de l'inspiration ; prêcher l'égalité de toutes les manifestations de la pensée humaine et l'impartialité inspirée par le cosmopolitisme de Goethe ; donner pourtant la préférence aux mœurs chevaleresques et au merveilleux chrétien du moyen âge ; pousser l'aversion pour la France jusqu'à l'injustice : tels furent les principes du romantisme allemand. C'est le nom désormais fameux de la nouvelle école. Les deux Schlegel en furent les champions. Chacun d'eux possédait un sens critique supérieur ; mais Guillaume avait le jugement plus sûr et était plus pressé de répandre ses idées. Non content de blâmer les défauts, il relevait les beautés et communiquait son enthousiasme à ses nombreux lecteurs". En outre, il continuait à publier des poésies originales et à faire connaître par d'élégantes traductions les poésies étrangères. Il fit paraître à Jéna d'importants fragments de la *Divine comédie* et commença la traduction de Shakespeare, à laquelle il travailla jusqu'en 1810 et que Tieck acheva. Cette traduction est considérée par les Anglais et les Allemands comme fort exacte et élégante. Les deux traducteurs ont su conserver la grâce et l'énergie de l'original à force d'art et de soins, mais

² Christian Gottlob Heyne, 1729-1812. Fils de tisserands, étudiant misérable à Leipzig, il partit à Dresde avec un noble qui fit de lui son bibliothécaire. Là il rencontra Winckelmann, mais perdit tout pendant la guerre de Sept Ans. Nommé en 1763 professeur à Göttingen, où il enseigna toute sa vie, il eut une influence considérable en alliant la philologie à l'archéologie et à l'histoire.

³ En réalité *De Geographia homerica commentatio*, Hanovre 1788. C'était sa thèse, soutenue le 4 juin 1787. Il existe un exemplaire à la BNF.

aussi grâce à la souplesse de l'idiome germanique, qui se prête mieux qu'aucun autre à l'interprétation des œuvres étrangères. Schlegel n'en poursuivait pas moins sa carrière comme poète. En 1801 se place la composition d'une satire fort vive contre Kotzebue, qu'il intitula : *Arc de triomphe en l'honneur de Kotzebue*, et qui n'est qu'une longue série d'épigrammes destinées, dit-on, autant à venger Mme de Staël grossièrement attaquée par Kotzebue qu'à venger l'art. Il composa ensuite *l'Épître de Néoptolème à Dioclès*, écrite en souvenir d'un de ses frères qui mourut aux Indes en 1799, puis des *Sonnets* adressés à Elisa Boehmer, une jeune fille qu'il aimait. En 1802, après la mort de son ami Novalis et à la suite de dissentiments avec Goethe et Schiller, il quitta l'Allemagne pour se rendre à Berlin. Aussitôt arrivé dans la moderne Athènes, comme on l'appelait alors, il ouvrit un cours sur la littérature et les arts. En même temps, il termina une tragédie imitée d'Euripide, *Ion*, traduisit un choix des pièces de Calderon et publia en allemand un recueil de poésies espagnoles, portugaises et italiennes sous le titre de *Gerbe de fleurs* (Berlin, 1803, in-8°). Vers cette époque il rencontra Mme de Staël, qu'il ne connaissait que de réputation sans l'avoir jamais vue ; ces deux grandes intelligences sympathisèrent bientôt et il partit avec elle pour la Suisse en 1804, afin de surveiller l'éducation de ses enfants. Il recevait 12,000 francs de traitement annuel et, en outre, il vivait dans une flatteuse intimité avec cette femme célèbre, dont le salon était le rendez-vous des hommes les plus distingués de l'époque. Il y resta douze ans, pendant lesquels il ne fut pas toujours heureux, s'il faut ajouter foi à l'amour qu'il eut, dit-on, pour Mme de Staël et à l'histoire de sa rivalité avec Benjamin Constant. Ce qu'il y a de certain, c'est que, si Mme de Staël n'eut jamais pour lui de tendres sentiments, en revanche elle lui voua une amitié qui ne s'éteignit qu'avec la vie. Cette amitié eut une grande et heureuse influence sur les travaux de Mme de Staël, et principalement sur son livre *De l'Allemagne*⁴. Schlegel accompagna ses élèves et leur mère en Italie, puis en France, où il écrivit une brochure intitulée *Comparaison entre la Phèdre de Racine, et celle d'Euripide*, dans laquelle il se montrait assez injuste pour notre littérature dramatique en général et en particulier pour Racine. Sur ces entrefaites, Rovigo, le préfet de police, ayant transmis à Mme de Staël l'ordre de sortir de France, elle revint en Allemagne avec Schlegel qui, en 1808, fit à Vienne des leçons publiques sur la littérature dramatique, réunies depuis dans un ouvrage en trois volumes, dont Mme Necker de Saussure⁵ a la première donné une traduction française. En quittant Vienne, Schlegel suivit encore Mme de Staël dans ses pérégrinations à travers l'Europe et trouva le temps, tout en fréquentant beaucoup le monde, de publier deux essais fort importants dans le *Musée allemand*, le premier sur Niebuhr, le second sur les Nibelungen.

Il se trouvait en 1812 à Stockholm, peu de temps après la rupture de Bernadotte avec Napoléon. Le roi de Suède le reçut avec une grande distinction, et Schlegel en profita pour publier ses deux pamphlets : *le Système continental* et *le Tableau de l'Empire français* en 1813, deux violentes philippiques dirigées contre Napoléon, qui ne sont pas toujours exemptes d'injustice, mais qu'excuse l'exil arbitraire de la femme qu'il aimait. Durant la guerre de l'indépendance allemande, qui éclata la même année, Schlegel fit la campagne comme secrétaire du prince de Suède, et on lui attribue les proclamations patriotiques répandues à profusion par ce prince. Quoi qu'il en soit, ses services durant cette guerre lui valurent de nombreuses distinctions honorifiques, et entre autres des lettres de noblesse. Lors de la Restauration de 1814, Schlegel vint habiter Paris avec Mme de Staël, qu'il perdit trois ans après. Cette mort fut pour Schlegel un grand deuil ; il perdait en elle une amie et une protectrice, dont ses démêlés avec les critiques français lui rendirent l'absence encore plus sensible. En effet, il fut en butte à des attaques si violentes et si persistantes qu'il se décida à

⁴ Publié en 1810, cet ouvrage sera aussitôt saisi et mis au pilon ; Schlegel met un jeu d'épreuves à l'abri à Vienne.

⁵ Mme de Staël, bien entendu. La traduction fr. parut en 1814.

quitter la France, non sans avoir rendu un dernier hommage à la mémoire de son amie en surveillant la publication de ses *Considérations sur la Révolution française*. De retour en Allemagne, Schlegel fit paraître, en 1818, ses *Observations sur la langue et la littérature provençales*, dans lesquelles il combattait les affirmations de Raynouard⁶ sur l'universalité primitive de cette langue et devançait Fauriel et Villemain. Ces essais furent publiés plus tard sous forme d'articles dans le *Journal des Débats* de 1833 à 1834. Lors de la réorganisation des universités allemandes, Schlegel fut nommé professeur de littérature à celle de Bonn et, désireux d'étendre le cercle de ses connaissances générales en littérature, il commença à étudier les langues orientales. Familier déjà avec les idiomes de l'Inde, il reçut bientôt la mission de fonder à Bonn une imprimerie sanscrite. Il fit à cet effet un voyage à Paris, où il séjourna plusieurs mois, occupé à faire exécuter des caractères spéciaux. Il revint ensuite à Bonn, où il fonda une revue, la *Bibliothèque indienne*, dont il fut presque le seul rédacteur. Il traduisit ensuite quelques fragments des ouvrages les plus célèbres de la langue sanscrite, entre autres du *Ramayana* et du *Mahabharata*. Après un nouveau voyage en France et en Angleterre, il vint à Berlin où il ouvrit, en 1827, un cours public sur l'histoire des beaux-arts, qui a depuis été imprimé et publié à Paris sous le titre de : *Leçons sur l'histoire et la théorie des beaux-arts* en 1831. Vers la même époque, Schlegel écrivit encore dans notre langue des *Réflexions sur l'étude des langues asiatiques*, en 1832, et deux ans plus tard son *Essai sur l'origine des Indous*. Peu de temps après, il railla très-spirituellement, dans la *Revue des Deux-Mondes*, les rêveries d'un certain M. Rosetti, professeur à l'université de Londres, qui prétendait que, vers le X^{IV}e et le X^Ve siècle, il y avait en Italie une association secrète affiliée à la secte des albigeois, dont Dante, Pétrarque et Boccace faisaient partie, et que leurs ouvrages étaient écrits dans un style rempli d'allusions, dont lui, Rosetti, disait avoir trouvé la clef. De retour dans son pays, Schlegel, qui avait tant contribué au mouvement intellectuel de l'Allemagne, vécut presque ignoré. Vers 1843, il s'occupa de la réimpression de ses œuvres françaises, qu'il publia à Bonn sous le titre d'*Essais littéraires et historiques* ; ce fut sa dernière publication. "Les écrits de A.-W. Schlegel, dit Mme de Staël, font voir qu'il possède en littérature des connaissances rares ; même dans sa patrie, il est ramené sans cesse à l'application de ses idées par le plaisir qu'il trouve à comparer les diverses langues et les diverses poésies entre elles. Un point de vue si universel devrait presque être considéré comme infaillible, si la partialité ne l'altérait pas quelquefois ; mais cette partialité n'est point arbitraire et j'en indiquerai la marche et le but. On peut comparer la manière de W. Schlegel, en parlant de poésie, à celle de Winckelmann en décrivant les statues ; et c'est ainsi seulement qu'il est honorable d'être un critique ; tous les hommes du métier suffisent pour enseigner les fautes ou les négligences qu'on doit éviter ; mais après le génie, ce qu'il y a de plus semblable à lui, c'est la puissance de le connaître et de l'admirer. On a fort accusé Schlegel de ne pas rendre justice à la littérature française ; cependant peu d'écrivains ont parlé avec plus de respect de nos grands auteurs ; mais ce qu'il s'attache à prouver seulement, c'est que depuis le milieu du XVII^e siècle le genre maniéré a dominé dans toute l'Europe et que cette tendance a fait perdre la verve audacieuse qui animait les écrivains et les artistes à la renaissance des lettres. Dans les tableaux et les bas-reliefs où Louis XIV est peint, tantôt en Jupiter, tantôt en Hercule, il est représenté nu ou revêtu seulement d'une peau de lion, mais avec sa grande perruque sur la tête. Les écrivains de la nouvelle école prétendent que l'on pourrait appliquer

⁶ François Juste Marie Raynouard (1761-1836), avocat à Aix, participa de près à la Révolution. D'abord auteur de théâtre, il s'intéressa ensuite à la comparaison des langues romanes. Son idée, fautive mais non pas ridicule, était que le provençal, qu'il voyait comme la plus archaïque des langues romanes vivantes, en était aussi la source et était l'héritière directe du latin. Il publia en 1821, après d'autres ouvrages, sa *Grammaire comparée des langues de l'Europe latine dans leurs rapports avec la langue des troubadours*. C'est à ma connaissance le plus ancien titre d'ouvrage à comporter l'expression "grammaire comparée".

cette grande perruque à la physionomie des beaux-arts, dans le XVIII^e siècle ; il s'y mêlait toujours une politesse affectée, dont une grandeur factice était la cause." Schlegel s'était marié deux fois ; la première en 1802, avec la fille d'un professeur de Goettingue, Michaelis, et la seconde avec la fille du conseiller Paulus, qu'il épousa à Bonn en 1818.

Ses deux femmes obtinrent contre lui une séparation juridique au bout de quelques mois de mariage. Henri Heine prétend que Guillaume Schlegel avait tout ce qu'il faut pour faire un excellent mari, sauf l'essentiel. Mme de Staël a contribué plus que personne à lui donner une grande notoriété, tant en Allemagne qu'en France. Elle l'a fait apprécier bien au-dessus de sa valeur, et ses éloges exagérés lui donnèrent en même temps une vanité et une outrecuidance insupportables. Ses meilleurs amis se moquaient de son caractère presque féminin. Dans sa mise, il était d'une recherche ridicule, et c'est encore Heine qui nous dépeint l'impression que faisait en Allemagne ce professeur habillé en dandy, toujours ganté de frais, déclamant ses leçons entre deux flambeaux d'argent, un verre d'eau sucrée devant lui et derrière lui un domestique en livrée. Le sonnet qu'il a composé à sa propre louange montre son aplomb et son imperturbable vanité. Il s'y attribue une science universelle, un génie poétique hors ligne : "Ce poète qui crée toujours des chefs-d'œuvre, qu'il soit tranquille ou qu'il marche, qu'il soit éveillé ou qu'il dorme, en voyage, chez lui, vainqueur et modèle de tous les poètes, maître dans le sonnet, est à la fois le créateur et l'image de la règle. Ce que la postérité en dira, on n'en sait rien, mais notre génération l'appelle Auguste-Guillaume de Schlegel." Lors de sa guerre d'épigrammes contre Schiller, celui-ci se contenta de lui répondre par une de ses *xénies* où J.-Elie Schlegel fait la question suivante : "Dis-moi donc, mes deux neveux font-ils encore du bruit dans la littérature ? - Sans doute, ils font du bruit ; ils serrent de près les Troyens, et même ils frappent souvent de grands coups dans le vide." La postérité n'a pas ratifié en tout point le jugement d'A. Schlegel sur lui-même et elle a cruellement vengé Schiller. Ses défauts sont, en effet, si frappants et si visibles qu'on s'explique la réaction qui, dès son vivant, l'a fait presque totalement oublier ; il a eu cependant quelque mérite comme poète. Il a eu, entre autres, celui de la forme, dans laquelle il n'a guère été surpassé. Toutes ses œuvres poétiques sont d'une parfaite élégance, d'un langage pur d'un grand effet musical, et l'impression agréable qu'on en reçoit fait qu'au premier abord on ne s'aperçoit pas de l'absence complète de véritable souffle poétique. C'est ce mérite de la forme, aussi remarquable dans sa prose que dans ses œuvres poétiques, qui a donné à A. Schlegel la première place après son frère dans le mouvement de l'école romantique. Ce sont eux deux, en effet, qui en ont été les directeurs, qui en ont formulé les principes et rédigé les organes principaux, quoique, pour le talent et l'invention, ils fussent bien au-dessous de Novalis et de Tieck.

C'est surtout dans sa critique littéraire qu'on peut juger A. Schlegel. Il est peu original et ne fait guère que suivre les inspirations et les écrits de son frère. C'est ce dernier qui combina la campagne contre Schiller. Le plan en était habilement conçu. Il s'agissait de faire triompher l'école romantique en gagnant le plus grand poète de l'Allemagne, Goethe, aux idées nouvelles, et de rompre ainsi les liens qui l'unissaient à Schiller. Auguste se chargea d'exécuter ce projet. Rien de plus louangeur que ses comptes rendus des œuvres de Goethe ; ses attaques contre Schiller, au contraire, devinrent de plus en plus violentes, et cependant il avait été son élève ; il lui avait, pendant un certain temps, emprunté sa manière et ses idées. La campagne échoua cependant contre le bon sens de Goethe, et aussitôt les romantiques, par un singulier revirement, devinrent plus froids pour lui et cherchèrent à lui opposer Tieck. L'œuvre capitale d'A. Schlegel est son cours *Sur l'art dramatique et la littérature* (Heidelberg, 1809, 3 vol. in-8°). C'est un livre fort utile, mais qu'il ne faut pas accepter aveuglément pour guide. Il est fort bien écrit et contient d'excellentes choses. L'idée fondamentale de l'ouvrage a déjà été exprimée par Schiller; elle consiste à distinguer la poésie classique ou antique de la poésie romantique ou moderne ; cette division est essentiellement historique. L'école

allemande désignait sous le nom de romantique l'élément chrétien, et encore elle restreignait le sens du mot chrétien aux institutions et à l'art du moyen âge, excluant ainsi les idées modernes. Ceci posé, Schlegel examine toutes les œuvres artistiques et littéraires, cherchant partout ce qui peut justifier sa théorie. Il méconnaît ainsi tout à fait l'élément national, surtout chez les peuples modernes. Ses définitions sont parfois d'une grande obscurité.

On conçoit d'ailleurs que, partant d'un point de vue aussi exclusif, il n'ait pu juger que les littératures où se manifeste un essor vigoureux de la pensée. Il ne peut expliquer que ce qui est simple. Dès qu'il est en face d'éléments complexes, dès qu'il ne peut plus distinguer nettement l'esprit païen de l'esprit chrétien, il fait fausse route. Il y a, beaucoup de remarques judicieuses et fines dans les détails; il a traité avec une grande supériorité le théâtre des Grecs, des Espagnols et celui de Shakspeare ; mais la littérature dramatique française est restée pour lui incompréhensible. Il a été pour elle d'une injustice flagrante. L'Allemagne, après s'être inspirée de nos grands modèles, a pris pour eux une aversion profonde. Soit effet d'une pure réaction littéraire, soit que les rancunes politiques s'en soient mêlées, les idées de Schlegel y ont fait leur chemin et, sauf en ce qui concerne Molière, elles sont presque généralement admises. Son *Cours de littérature dramatique*, joint à la *Comparaison des deux Phèdre* dont nous avons parlé plus haut, souleva en France un violent orage ; il eut cependant un résultat heureux, celui d'ébranler notre foi littéraire, de donner plus de liberté à nos allures et de préparer l'avènement de notre école romantique.

"Schlegel, dit M. Ch. Galusky (*Revue des Deux-Mondes*), appartient à la famille des critiques tels que Lessing, Winckelmann, Frédéric Wolff, qui ont fait germer dans le monde des idées nouvelles et ont attaché leur nom à de grandes théories. Utiles auxiliaires du génie, eux seuls nous en révèlent toute la puissance. A leur tour, ils méritent de fixer l'attention de la critique et de reparaître au premier rang. Par l'assemblage de ses rares qualités, Schlegel combla presque l'intervalle qui sépare la faculté de produire de l'art de juger... A l'époque la plus brillante de la littérature allemande, il eut une action décisive sur le goût public ; les esprits même les plus originaux ne purent se soustraire tout à fait à l'empire de sa raison, et cet ascendant ne se borna pas à sa patrie. Il fut aussi un critique français. Quand ses idées pénétrèrent en France, on appliquait au jugement des œuvres les plus diverses quelques principes uniformes, sans s'inquiéter de la contrée ni de l'époque qui avait vu naître l'auteur; on ne tenait nul compte des mœurs ou des institutions qui avaient dû modifier ses idées. Schlegel signala les effets de ces circonstances trop négligées; il montra comment de la religion chrétienne et de nouvelles institutions sociales avait dû naître un art tout nouveau. Malheureusement, il n'appliqua pas toujours les principes qu'il avait posés. Il s'était borné d'abord à demander pour la littérature romantique une place dans la théorie de l'art ; bientôt il ne voulut plus reconnaître l'art moderne que sous cette seule forme. Après avoir réclamé la tolérance, il finit par se montrer plus exclusif que ses adversaires ; frappé de leur aveuglement, il jugea des idoles d'après leurs adorateurs et rendit le génie solidaire de la médiocrité; mais ses erreurs sont de celles où il y a toujours quelque chose à prendre. Nous n'admirons pas moins les grands écrivains dont il a méconnu la gloire, et, grâce à lui, nous savons mieux pourquoi nous les admirons."

SCHLEGEL (Charles-Guillaume-Frédéric DE), littérateur, poète et savant allemand, frère des trois précédents, né à Hanovre en 1772 et mort à Dresde en 1829. Son père le destinait au commerce et l'avait placé à Leipzig pour faire son apprentissage. Mais Schlegel ne put s'habituer à ce travail, et à l'âge de seize ans il obtint de sa famille l'autorisation d'entrer à l'université de Göttingue, où il s'occupa surtout de philologie. Il passa ensuite à Leipzig et s'y fit recevoir docteur.

Les tendances de l'époque, le prestige des grands poètes de l'Allemagne et l'exemple de son frère Aug.-Guillaume l'entraînèrent vers la littérature. En 1798, il vint à Iéna, où il collabora à l'*Atheneum*, écrivit le premier volume d'un roman, *Lucinde ou la Maudite* (in-8°), qui ne fut jamais achevé, et deux ans plus-tard se fit recevoir comme privat docent à l'université. Il partit en 1802 pour Dresde et de là se rendit à Paris, où il fit des conférences de philosophie en même temps qu'il rédigeait le journal l'*Europe*. Il s'occupa surtout de beaux-arts, des littératures méridionales, de l'étude du sanscrit, et c'est à lui que revient l'honneur d'avoir deviné toute l'importance de cette langue comme base de la philologie comparée.

Jusqu'alors Frédéric de Schlegel n'avait pas encore trouvé sa voie. D'un caractère singulièrement enthousiaste, il s'éprenait tantôt d'une idée, tantôt d'une autre. Dans le roman de *Lucinde*, il avait exalté le mariage libre et le système des courtisanes grecques comme l'idéal d'une civilisation artistique ; le culte du beau ne pouvait se produire, à l'entendre, que dans un monde agréablement libertin. Et cependant il était en proie à une sombre mélancolie ; son esprit inquiet cherchait en vain un point d'appui. Entièrement dénué d'ailleurs de sens moral, il avait épousé la femme d'un de ses amis, la fille du célèbre Mendelssohn. Elle était catholique, mais elle avait embrassé le protestantisme afin d'obtenir un divorce et de pouvoir s'unir à Schlegel. Une fois mariés, les deux époux se convertirent ensemble au catholicisme. Ce fut, de la part de Schlegel, un acte profondément réfléchi, car le catholicisme répondait à ses secrètes aspirations. Dès lors, il ne vit plus que Rome ; les cérémonies pompeuses de l'Eglise fascinaient son imagination ; il déclarait que l'Eglise seule pouvait faire le bonheur de l'humanité, qu'elle était le point culminant de la civilisation et seule capable de faire fleurir les arts dans toute leur perfection idéale.

En 1808, il quitta l'Allemagne du Nord pour s'établir en Autriche, où s'ouvrit pour lui une brillante carrière. Nommé d'abord secrétaire à la chancellerie de Vienne, il accompagna, en 1809, le prince Charles pendant toute la guerre, écrivit de vigoureuses proclamations qui enflammaient le peuple et rédigea la *Gazette* de l'armée. Après 1810, il fut attaché à la rédaction de l'*Observateur d'Autriche*, puis à celle du *Musée allemand* (1812-1813) ; en même temps, il faisait un cours qu'il a recueilli sous le titre d'*Histoire des littératures anciennes et modernes* (1815, 2 vol. in-8°). A cette date, il fut envoyé à Francfort comme conseiller de la légation autrichienne. Trois ans après, il fit un voyage à Rome et reçut des mains du pape l'ordre du Christ, ce qui lui permit d'ajouter, comme son frère, un de à son nom. A son retour à Vienne, il fonda un nouveau journal, *Concordia* (1820-1821), reprit ses cours sur la philosophie de la vie et sur la philosophie de l'histoire ; en 1828 enfin, il vint à Dresde faire des conférences sur la philosophie du langage, au milieu desquelles il fut surpris par une congestion cérébrale qui l'emporta. Le mysticisme est le trait fondamental de Fréd. de Schlegel. Comme l'a fait observer M. Karz dans sa remarquable *Histoire de la littérature allemande*, ce mysticisme se retrouve dans tout ce qu'il a produit ; on le voit percer déjà dans *Lucinde*, on le retrouve dans son *Essai sur la langue et la philosophie des Indous* et dans tous les ouvrages philosophiques qu'il a publiés dans la dernière moitié de sa vie. Il a saisi au vol quelques idées brillantes, il s'est laissé séduire par l'originalité ou la grandeur des formes extérieures, et, en voulant généraliser ses idées, il a perdu complètement l'intelligence nette de l'histoire et de la vie. Au lieu de prendre les questions et les faits dans leur ensemble, il en a choisi un ou deux qui convenaient plus particulièrement à son esprit et en a tiré des conclusions générales tout à fait fausses. On rencontre la teinte mystique dans ses œuvres poétiques ; elle en fait même en quelque sorte le principal mérite. Schlegel, dans ses poésies lyriques, montre un véritable talent, une certaine profondeur de sentiment et de pensée ; mais il est trop esclave de ses théories esthétiques. C'est lui surtout qui a poussé l'école romantique allemande dans le camp catholique, et, par cela même, lui a enlevé une bonne partie de sa liberté. Aussi le voyons-nous tout le premier se perdre dans des phrases obscures et

symboliques dont le sens échappe au lecteur. Il a voulu prouver que son système permettait l'expression de toutes les idées, de tous les sentiments et il a traité les sujets les plus variés au point de vue romantique et chrétien. Le malheur est qu'on sent beaucoup trop cette intention, l'inspiration n'est pas du premier jet. Malgré tous ces défauts, on ne peut lui refuser une grande supériorité sur son frère. Ses essais d'imitation de la poésie méridionale sont fort heureux, et si Guillaume se vantait d'avoir le premier écrit des sonnets en allemand, Frédéric en a fait qui valent mieux que les siens. Quelquefois, d'ailleurs, il lui est arrivé d'oublier ses théories esthétiques ; ainsi, quand il se laisse aller à son inspiration patriotique comme dans son *Chant de l'honneur*, il est vraiment poète.

Comme prosateur, Fréd. de Schlegel a un style choisi et travaillé avec soin ; souvent aussi l'idée reste obscure, ou bien le point de vue exclusif fausse le raisonnement. Ces défauts sont surtout apparents dans ses premiers ouvrages : *les Grecs et les Romains, essais historiques et critiques sur l'antiquité classique* (1797, 1 vol.) ; *l'Histoire de la poésie des Grecs et des Romains* (1798, 1 vol.) ; l'auteur y fait preuve de vastes connaissances, mais on est frappé de son ton déclamatoire et par trop enthousiaste qu'il donne parfois à son admiration. Il était alors sous l'influence de Lessing, à qui il a consacré une étude considérable en extrayant de ses œuvres les passages les plus saillants : *Pensées et opinions de Lessing* (Leipzig, 1804, 3 vol.). Plus tard, après sa conversion, il modifia complètement ce travail dans le sens catholique ; c'est sous sa nouvelle forme qu'on le trouve dans ses *Œuvres complètes*. *L'Essai sur la langue et la philosophie des Indous* (1808) est un des meilleurs qu'il ait écrits. Heine l'a fort bien jugé lorsqu'il a dit : "Schlegel avait appris le sanscrit de la manière la plus originale, et le petit nombre de fragments qu'il a donnés dans ce livre sont traduits admirablement. Je ne trouve à blâmer que l'arrière-pensée. Il est écrit dans l'intérêt de l'ultramontanisme. Ces braves gens avaient retrouvé dans les poésies indiennes, non pas seulement les mystères du sacerdoce romain, mais toute sa hiérarchie et toutes ses luttes avec la puissance temporelle." *L'Histoire de la littérature ancienne et moderne* (Vienne, 1812-1813, 2 vol.), où Schlegel a voulu expliquer le développement national de chaque littérature, est conçue sur un plan grandiose, emprunté à Herder. La solidité de l'érudition en est fort remarquable, mais elle a le défaut fondamental de tous les autres ouvrages de l'auteur, le parti pris catholique. "Schlegel examine toutes les littératures à un point de vue élevé, dit encore Henri Heine ; mais cette position élevée est toujours le clocher d'une église gothique. A tout ce qu'il dit, on entend les cloches sonner. Pour moi, l'encens de la messe me monte au nez dès que j'ouvre ce livre, et aux meilleurs passages il me semble que je vois s'élever tout à coup de longues files de pensées tonsurées." Ses idées sont exposées aussi avec un grand talent dans les *Leçons d'histoire moderne* (Vienne, 1811), *la Philosophie de la vie* (Vienne, 1825, in-8°) et dans *la Philosophie de l'histoire* (Vienne, 1829, 2 vol.) Les *Leçons* ont été traduites en français par l'abbé Lechat (1836). On a encore : *la Philosophie de la vie*, qui a été traduite par l'abbé Guenot (1837, 2 vol. in-8°) ; les *Recherches sur la langue et la philosophie des Indiens*, par Maugé (1809, in-12 et 1837, in-8°) ; le *Tableau de l'histoire moderne*, par Cherbuliez (1830, 2 vol. in-8°). -On attribue à la femme de F. de Schlegel, Dorothee Menckelssohn, née en 1763, morte en 1839, un roman intitulé *Florentin* (1801) ; elle a aussi collaboré aux *Poèmes romantiques du moyen âge* (1804), à *Lothar et Müller, roman de chevalerie* (1805, traduit en français en 1807), et à la traduction allemande de la *Corinne* de Mme de Staël (Berlin, 1807-1808, 4 vol.).

Repères chronologiques, les vies des frères Schlegel

August-Wilhelm Hanovre 1767- Bonn1845
 Karl Wilhelm Friedrich Hanovre 1772 - Drede 1829
 TD = traduction

August	age		age	Friedrich
De Geographia homerica commentatio	21	1788		
		1797	25	Die Griechen und Römer
Shakespeare' Dramatische Werke	30	1797 +		
		1798	26	Geschichte der Poesie der Griechen und Römer
		1799	27	Lucinde ou la maudite, 1 ^{re} partie
Charakteristiken und Kritiken	34	1801		
		1802	30	(avec Tieck) Ed. Novalis Schriften
		1802	30	Geschichte der Jungfaus von Orleans
quitte Iéna pour Berlin		1802	30	Alarcos, ein Trauerspiel
Schauspiele von Calderon de la Barca	36	1803-09		
		1804	32	Sammlung der romantischer Dichtungen des Mittelalters
Ed. Fouqué. Dramatische Spiele von Pellegrin	37	1804		
Ion	37	1804		
Mme de Stael, part avec elle en Suisse	37	1804		
		1807	35	TD. Lothaire et Maller, roman de chevalerie
Comparaison entre la <i>Phèdre</i> de Racine et celle d'Euripide	40	1807		
		1807	35	trad. de: Frau von Stael. Corinna, oder Italien.
		1808	36	Über die Sprache und Weisheit der Indier. Ein Beitrag zur Begründung der Alterthumskunde
		1809	37	TD. Recherches sur la langue et la philosophie des Indiens
Über dramatische Kunst und Literatur (Heidelberg, 3 vol.)	42	1809-11		
Poetische Werke	44	1811		
		1810	38	Lessings Geist aus seinen Schriften
Sur le système continental et ses rapports avec la Suède	46	1813		
Considérations sur la politique du gouvernement danois	46	1813		
habite Paris avec G. de Stael, pdt 3 ans	47	1814		
Über das Continentalsystem	47	1814		
Über Napoleon Buonaparte	47	1814		
TD. Over Napoleon's stelsel van het vaste land	47	1814		
TD. Cours de littérature dramatique, trad. par Me Necker	47	1814		
		1814	42	Copie des lettres originales... écrites de Paris à Buonaparte
		1815	43	Copies of the original letters
		1815	43	Geschichte der alten und neuen Literatur (conf. Wien 1812)
Hamlet	48	1815		

Lettre sur les chevaux de bronze de Venise	49	1816		
mort de Mme de Stael	50	1817		
Über dramatische Kunst und Literatur (2e ed.)	50	1817		
Mariä Krönung	50	1817		
TD. Le Couronnement de la sainte Vierge (...) tableau de Jean de Fiesole	50	1817		
éd. Mme de Stael. Betrachtungen über die vornehmsten Begebenheiten der Französischen Revolution.	51	1818		
	51	1818	46	Lectures on the history of literature, ancient and modern
Observations sur la langue et la littérature provençales	51	1818		
		1829	57	décès à Dresde
"Leçons sur l'Histoire et la théorie des Beaux-arts"	64	1831		
Réflexions sur l'étude des langues asiatiques (en fr.)	65	1832		
<i>Journal des Débats</i> : articles contre Raynouard	66	1833		
décès à Bonn	78	1845		
		1849		TD. The Aesthetics and miscellaneous works of Fr. von Sch. (On the lg and wisdom of the Indians)

3 - Frédéric Schlegel

Essai sur la langue et la philosophie des Indiens

trad. par Adolphe Mazure (1800-1870), 1837

BNF [NUMM 63074 - accessible sur la toile, site BNF, catalogue Opale Plus.

1/ Préface du traducteur

Résumé analytique de cette préface, par son auteur A. Mazure.

Préface du traducteur. Analyse du livre de Schlegel, divisée en quatre points.

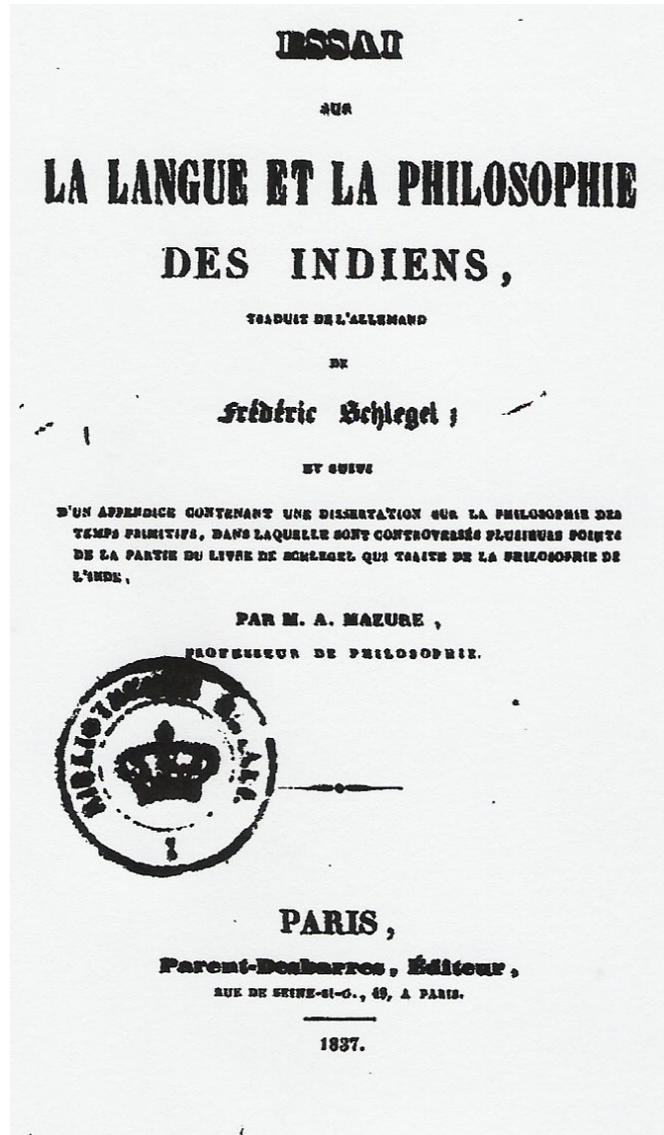
1° Langue des Indiens: Importance de l'étude des langues pour arriver à des résultats ethnographiques sur les affinités des peuples. Travaux sur cette matière, depuis le *Mithridates* d'Adelung. Erreurs des premiers linguistes; ils poursuivaient la chimère d'une langue primitive, soit l'hébreu, soit le basque ou le breton. Grammairiens du XVIII^e siècle, Desbrosses, Court de Gébelin, Bauzée, Harris. Renouveau de la science des langues au XIX^e siècle, langue indienne, hiéroglyphes. Le livre de Schlegel expose bien l'état de la science de son temps, avec le penchant à tout faire provenir de l'Inde. Deux points de vue pour établir l'affinité de certains idiomes entre eux: l'analogie des mots et celle des grammaires; famille indo-germanique. Méthode de Linné appliquée à l'étude des langues. - Système de M. de Mérian; il poursuit l'affinité de toutes les langues, sans s'inquiéter des grammaires. Schlegel s'est placé sous le point de vue de l'affinité des familles plutôt que sous celui de la parenté universelle des langues.

2° Philosophie des Indiens. Cette partie du livre de Schlegel a été l'objet qui a fait publier ce livre. Schlegel se trompe en distinguant le système de l'émanation d'avec celui du panthéisme. Autre

erreur: il place l'idéalisme, au lieu du matérialisme, au berceau de la philosophie; la première époque a été matérialiste. Schlegel caractérise fort bien le matérialisme oriental et son influence sur l'art primitif. Il explique également le dualisme persan, mais il ne fait pas assez la part au dualisme absolu. Son chapitre sur le panthéisme est bien traité; en général, il éveille les difficultés sans les résoudre; la philosophie des Indiens a été explorée depuis lui.

3° Objet du 3^e livre. Sous le titre d'idées historiques, il s'attache à montrer quelle influence les migrations indiennes ont pu avoir sur la population de diverses contrées de l'ancien monde, et comment ces migrations ont pu s'opérer. Ici il faut revenir à la linguistique; objets à découvrir sur cette matière; question égyptienne; opinion de Malte-Brun sur la langue albanaise et sur les Pélasges. Élément celtique en Italie. Les Étrusques; les langues basque, bretonne, idiomes de l'Écosse et de l'Irlande; travaux de M. Cardin. Il faut se garder du point de vue exclusif qui a égaré les devanciers. Influence de la philosophie de l'Orient sur celle de la Grèce, caractérisée par Schlegel; ce que l'on peut recueillir de ses inductions.

4° Détails sur les divers morceaux de poésie traduits par Schlegel; les indianistes sacrifient trop peu à la poésie. Travaux de W. Jones, Wilkins, Wilson, M. Langlois, M. Bopp, M. Wilhem Schlegel. Observations du traducteur sur son travail et sur les secours qu'il a rencontrés. Remarque sur l'orthographe des noms indiens. Un mot sur l'appendice.



Préface du traducteur : la première partie sur la linguistique [V-XX]

Nous passerons tour à tour en revue les quatre livres qui composent l'ouvrage de Frédéric Schlegel dont nous publions ici la traduction, et nous donnerons sur le contenu de chacun de ces livres divers éclaircissements. Trois motifs nous ont engagé à écrire cette longue préface : il fallait éclaircir la suite des idées de notre auteur ; puis rétablir, par voie de critique, ou du moins par de rapides controverses, les points dans lesquels les idées émises par l'auteur nous semblent devoir être contredites par les résultats de la science les mieux accrédités jusqu'à ce jour ; enfin recueillir brièvement ces mêmes résultats, et les mettre en rapport avec le livre de Schlegel, afin de montrer quel intérêt peut s'attacher à cet auteur, et de marquer les parties sur lesquelles [VI] la science est demeurée au point de vue qu'il indiquait il y a déjà bien des années.

I.

Aucun genre d'études n'a pris dans notre époque un essor aussi remarquable que l'étude des langues et des explorations historiques qui s'y rattachent. C'est un beau spectacle que de voir la grande impulsion qui, depuis quarante années, a été communiquée à cette science vraiment nouvelle par les savants nationaux et étrangers. Comme la direction la plus générale des études de ce siècle a été l'histoire, mais l'histoire vue en grand, dans tous les éléments qui tiennent à ses origines, à sa philosophie, à sa civilisation, l'étude des langues a dû se subordonner à ce vaste point de vue ; elle a dû servir d'instrument pour reconnaître les diverses circonstances de la migration des peuples, de leur caractère et de leur berceau. De là la formation d'une science qui, sous le nom d'ethnographie, a voulu retrouver les titres des nations ; comme à l'aide de monnaies frustes et grossières on pourrait remonter à l'histoire des temps et des peuples dont elles sont l'empreinte. L'ethnographie, dont tous les éléments existaient sans doute épars dans les [VII] travaux des devanciers, est arrivée à l'état de science ; elle a été constituée dans notre siècle, et maintenant, bien que jeune encore, mais progressive qu'elle est et croissante, elle s'est partagée surtout entre les naturalistes et les linguistes : et tandis que les Blumenbach et les Milne-Edwards, s'attachant à chercher les affinités et les diversités physiques qui existent entre les races humaines répandues sur la surface du sol, en tiraient des inductions dont l'histoire aussi pouvait s'enrichir, par rapport aux filiations et aux divisions des familles de peuples ; les Adelung, les Vater, les Grimm, d'un autre côté et dans une autre carrière, plus tard, les frères Schlegel et Bopp, en Allemagne, remontant le long cours des siècles, retrouvaient les idiomes oubliés ou égarés à travers les temps, et, les comparant aux monuments qui existaient, aux langues dès longtemps explorées, ils en formaient des familles et des genres dont les traits de filiation ou de consanguinité ne pouvaient être méconnus. Telle a été la direction de la science européenne, on peut même dire de la science allemande, surtout depuis la publication du *Mithridates* d'Adelung, véritable Mithridate en effet, réunissant dans sa vaste compréhension cette universalité des langues qui, selon l'antiquité, faisait la principale vertu du formidable ennemi des Romains qui porte ce nom.

[VIII] Comme les recherches sur les langues se sont particulièrement dirigées vers l'exploration de l'histoire, dans ses époques antérieures et obscures, on a dû nécessairement étudier les idiomes de l'Orient, langues vénérables qui brillent au premier rang et qui furent parlées par les peuples chez qui d'universelles traditions placent le berceau de l'univers.

Sans doute, dans le dix-septième siècle, temps de laborieuse et infatigable érudition, de grands travaux avaient été entrepris pour appliquer l'étude des langues de l'orient à l'exégèse biblique, c'est-à-dire au seul monument que l'on possédât alors relativement aux

origines des nations ; et la science ne saurait être trop reconnaissante aux patients travaux des Bochart, des Pezron, des Thomassin et de tant d'autres savants hommes qui ont élevé ces montagnes de faits entassés dont nous admirons encore la masse imposante, lors même que nous les trouvons abruptes, inaccessibles, et que le sentier nous manque pour nous diriger jusqu'à leur sommet, à travers la forêt luxuriante et sans jour qui couvre eur flanc ténébreux. D'ailleurs, ces savants, en général, ne savaient que l'hébreu, ne voyaient que cette langue, et, procédant par la voie de synthèses aventureuses, ils cherchaient à ramener forcément toutes les racines des langues qu'ils [IX] connaissaient à la seule langue hébraïque, posée par eux comme étant la première, la plus ancienne, enfin cette langue primitive dont la chimère était le but de tous les efforts.

Cependant, au siècle qui suivit, la conception linguistique s'agrandit; on pensa à parcourir le cercle des langues; il se trouva des enthousiastes qui se passionnèrent pour tel ou tel idiome, autre que l'hébreu, et auquel ils voulurent ramener toutes les langues de l'univers. C'était là un progrès, sans doute, car du moins le champ était dilaté; on cessait de se préoccuper d'une langue exclusive comme si elle eût existé seule. Mais que d'extravagances l'esprit de système et l'esprit de nation n'ont-ils pas fait débiter, dans de volumineux ouvrages, pour établir, par exemple, au gré de chaque national, sa propre langue comme la mère de toutes les autres ! Ainsi, tandis qu'un Danois, un Slave, un Anglais, un Basque, réclamaient pour la propre idiome la prérogative de la langue des premiers temps, nous eûmes surtout notre école de celtistes, lesquels, depuis les rêveries historiques de Pezron jusqu'aux travaux entassés et mal digérés de Bullet et de la Tour-d'Auvergne, nous ont donné la langue bretonne pour la mère et l'institutrice de toutes les langues que parle le genre humain.

Dans autre côté, dans ce même siècle, il se [X] façonna de grands systèmes, aspirant à généraliser par des théories la synthèse que les linguistes essayaient de produire dans ses détails étymologiques; ceux-là furent les grammairiens. Sous l'influence de la philosophie sensualiste établie par Condillac, ces mêmes grammairiens mettaient au jour des systèmes dans lesquels se retrouvaient l'empreinte du maître, et où l'on voyait, comme dans les travaux du président Desbrosses, l'espèce humaine, d'abord brute, arrivant à force d'efforts et de luttes constantes au sein de ses forêts, à former, à créer pour son usage ce qu'ils appelaient la mécanique du langage : philosophes impuissants qui, pour la production de l'œuvre divine de la parole, n'oubliaient qu'un seul élément, savoir, la main divine du formateur.

Cependnat la philosophie des sens n'absorba point tout le développement grammatical de l'époque. Court de Gébelin, élevant, dans son Monde primitif, le plus vaste monument d'érudition que le XVIIIe siècle eût pu recueillir comme héritier du précédent, fonda un système général d'étymologie distinct de tous ceux qui avaient été produits jusque là. Dans le dessein de concilier l'expression de la pensée avec les éléments du son que donne l'instrument vocal, il analysa les sons des voyelles et ceux des consonnes avec leurs [XI] combinaisons unisyllabiques, et attribua à chacun de ces sons une signification abstraite, idéale, primitive, généralement onomatopée. Il croyait, d'après cette systématisation dont la plus grande partie est profondément arbitraire, pouvoir subordonner tous les mots, tants racines que dérivés, aux éléments vocaux déterminés d'une manière abstraite. Or, ces éléments qui dans le fait ne sont aucune langue, il les donne comme la langue primitive, naturelle, qui dut être enseignée à l'homme dès son premier berceau, et dont ensuite se seraient formées naturellement toutes les langues qui furent parlées par les diverses branches de sa psotérité.

Il faut en convenir, ce système, soutenu avec puissance, avec esprit et avec érudition, quoique borné au cercle assez étroit des idiomes que l'on étudiait alors, ne manquait pas de grandeur. Il essayait d'échapper aux systèmes désastreux des métaphysiciens sur l'origine matérielle du langage; mais, par sa tendance à ramener tout à l'onomatopée, il retombe dans ce cercle étroit duquel il voulait échapper. Puis, il suffit d'ouvrir les dictionnaires qu'il a

publiés pour voir combien ces classifications et le sens de ces radicaux sont arbitraires et souvent ses dérivations forcées, bien que l'ensemble de son système soit ingénieux et qu'il y ait certaines vérités de détail.

[XII] Deux autres grammairiens qui, dans ce même XVIIIe siècle, ne suivirent point les errements du matérialisme et écrivirent dans une direction d'esprit différente de celle qui régnait dans la philosophie d'alors, furent Beauzée, bien connu en France sous ce rapport, et Harris qui, malgré la vogue du système de Locke, publia son *Hermès*, le plus beau traité de grammaire générale que nous connaissions. Cet ouvrage est très répandu en France par la traduction de M. Thurot, excellent livre, à cela près que l'éditeur, partant d'un point de vue tout opposé, a retranché de son travail les meilleures pages de son original, s'applaudissant de faire grâce à son lecteur de beaucoup de détails qui, selon lui, ont leur source dans les rêveries platoniciennes dont l'auteur était pénétré.

La science du XIXe siècle, en se livrant aussi elle [sic] à l'étude des langues, n'a point dû rester aux impuissantes et fragiles constructions du siècle précédent; elle a dû les briser et prendre de nouvelles méthodes pour arriver à couvrir de nouveau le terrain, après l'avoir déblayé.

L'introduction des connaissances sur l'Inde, opérée en Europe vers le milieu du dernier siècle, a été l'instrument principal de cette réaction. Une langue, admirable par sa formation, par sa grammaire, par sa richesse et sa structure, par la [XIII] flexibilité de ses racines et de leur composition, est apparue tout d'un coup dans le domaine de la science, et alors ce champ a dû considérablement s'élargir en raison de la semence nouvelle qu'il fallait faire croître et mûrir et récolter. C'est aussi par l'étude de la littérature sanscrite que les problèmes de la linguistique sont devenus beaucoup plus sensés et plus prudents. Une moisson si riche et si nouvelle était fournie par ces langues et ces littératures, il fallut bien suspendre cette ardeur synthétique qui portait tous les savants à la recherche de questions incertaines et toujours téméraires lorsqu'on les aborde avant d'avoir recueilli les matériaux qui leur appartiennent. Ajoutez à cela que les voyages et les expéditions portèrent les regards de la science vers bien d'autres idiomes qui étaient fort peu entrés dans le cercle laborieux des devanciers. L'héritage des missionnaires sur la science chinoise fut recueilli; et l'expédition d'Egypte, à la suite de ses merveilles d'exploration, et, comme par un contrecoup lointain, suscitant les travaux d'un Champollion et d'un Rosellini, attira les regards sur la langue égyptienne et sur cette langue des hiéroglyphes si longtemps muette sur les murailles des temples, si longtemps ensevelie sous les bandelettes sacrées et les papyrus des momies, et qui était restée impénétrable aux méditations d'un Zoéga et des Jablonski.

Cependant l'étude des langues nouvelles, et particulièrement du sanscrit, a bien pu conduire à quelques excès analogues à ceux qui avaient égaré la science dans l'époque antérieure. Des savants enthousiastes se firent indianistes avec la même passion que les précédents avaient été hébraïsants, chinois et celto-bretons. De l'Inde aussi on voulut voir dériver langues, mœurs, idiomes, religions, en un mot tous les éléments de la culture intellectuelle du genre humain. Mais bientôt cette effervescence se calma; et comme la science s'attachait bien plus au positif qu'aux théories, comme il y avait là un vaste champ à défricher, et qui le fut en effet dans les grands travaux de la Société de Calcutta, l'essor systématique fut beaucoup plus borné. On peut voir, dans la première partie du livre de Schlegel sur les Indiens, l'état général où en était la science de son temps, et cet état a peu changé depuis lui. Ce n'est pas qu'il se défende de prévention en faveur de l'idiome dont il veut répandre le goût et recommander l'étude; mais la science dès lors tendait à considérer les langues comme des individus appartenant à des classes, lesquelles classes se subordonnaient à des genres ou grandes familles qui les comprenaient toutes dans leur sein.

[XV] Il y avait deux points de vue divers pour établir l'affinité des langues d'une même famille: d'abord l'analogie de la racine, en suivant les séries de lettres faites pour s'échanger mutuellement, ou bien en marquant certaines mutations hors de règle et particulières à certaines langues; ensuite il fallait observer la structure grammaticale qui joue un si grand rôle et si peu contesté dans l'enchaînement et la formation des langues, soit que ces langues aient ou n'aient pas d'affixes, qu'elles aient ou n'aient pas de flexions, que leurs syntaxes soient plus ou moins régulières et analogiques, que leurs conjugaisons soient plus ou moins riches, complètes, nuancées, répondant à tous les besoins de la conception. Or, c'est là ce qui se trouve dans la première partie du livre de Schlegel. Nous ne parlerons pas de quelques erreurs de détail que nous avons observées, que le lecteur relèvera mieux que nous; mais, quant au point de vue général, il n'a point changé dans la science depuis notre auteur: l'indien ou le sanscrit est toujours regardé comme à la tête d'une famille nombreuse de langues connues plus récemment sous le nom de famille indo-germanique, parce qu'ayant son point de départ à l'extrémité de la presqu'île des Indes, elle s'étend, par une trace incontestée, en remontant la haute Asie, traversant la Perse, la Phrygie, la Grèce, l'Italie, [XVI] toutes les nations septentrionales, et vient s'arrêter à la limite même des nations germaniques, si même, comme tendent à l'établir les récents travaux de M. Pictet de Genève, elle ne s'assimile pas aussi les langues celtiques que parlaient nos aïeux.

Nous n'avons point le bonheur d'être initié à ces langues de l'Orient, si belles, si fécondes en résultats historiques, si riches pour l'imagination; mais nous écoutons attentivement l'écho de cette belle linguistique qui se poursuit maintenant par toute l'Europe. Nous trouvons beau surtout que les savants résistent au charme des hypothèses, afin d'analyser patiemment le champ de la science, de s'en partager les fragments, et de la fertiliser avec un courage intrépide. Nous approuvons la tendance de cette science à diviser les familles de langues, en procédant par la méthode observatrice de Linnée, et en classant ces plantes si intéressantes par familles et selon leurs caractères essentiels.

C'est ainsi qu'après avoir défriché le champ intérieur, la vertu des analogies sera si grande que l'on pourra reconstruire à l'aide quelques éléments une langue entière, de même que la découverte de races animales effacées de l'univers permettait au grand Cuvier de spécifier l'espèce) laquelle appartenait l'individu dont on ne lui [XVII] montrait que le débris le plus simple et le plus indifférent.

C'est parce que nous avons trouvé dans l'ouvrage de F. Schlegel les points de vue que la science a encore conservés, attendu qu'en tout genre d'étude, ce qui tient à l'idée générale est promptement atteint, et qu'ensuite un long temps se passe à défricher le champ intérieur; c'est pour cela que nous attachons un intérêt véritable à son travail sur la langue antique des Indiens.

Cependant, et afin d'établir ici avec clarté les diverses phases de la question linguistique et son état actuel, il faut observer que, malgré la sage direction qu'elle a prise, elle n'a point cependant abandonné tout le terrain qu'elle avait si longtemps. Les questions de la filiation des langues, de leur parenté universelle, n'ont point été mises en oubli; seulement on y est revenu avec une analyse plus féconde, avec des connaissances plus étendues et un dépouillement plus général des langues. Il s'en rencontre encore qui, subordonnant toute la linguistique au même point de vue que les linguistes du XVIIe siècle, s'occupent exclusivement de l'étymologie et de l'invariable transmission des mêmes pensées, par le moyen de racines demeurées immuables en traversant tant de siècles et tant de générations. M. de Mérian, avec M. Klapproth, deux orientalistes morts [XVIII] depuis peu d'années, ont fait tourner leurs travaux vers cette direction. Le premier a émis ses principes en tête d'un vocabulaire fort curieux publié après sa mort, et qui s'est agrandi depuis peu par d'autres travaux; il a établi que tout consistait dans un petit nombre d'idées générales et physiques,

telles que celles-ci: mouvement, repos, union, séparation, couverture, cavité, etc.; que les rapports les plus éloignés en apparence, soit de l'ordre moral, intellectuel ou physique, se rapportaient à ce petit nombre d'idées matérielles, généralement onomatopées; et que, pour rendre ces diverses idées, il suffisait d'un nombre très-borné de racines réunissant l'idée à la forme, le sens au son, lesquelles se trouvaient uniformément dans toutes les langues, et correspondaient à toutes les idées qui se trouvaient dans l'entendement.

La question de la parenté universelle des langues par la ressemblance des racines, et indépendamment des familles spéciales, est une question intéressante sans doute, et qui ne manquera pas de séduire l'imagination. Elle concourt à démontrer la thèse philosophique de l'unité du langage et de l'unité de la race humaine; mais en même temps elle est bornée, et contient peu de résultats pour l'histoire, que souvent même elle dédaigne. M. de Mérian, qui s'est appliqué à cette [XIX] question bien plus qu'à toute autre, avoue qu'elle ne peut jeter aucune espèce de lumière sur l'étymologie, qu'elle est tout-à-fait inhabile à rendre clair le chaos des origines historiques de tous les peuples, en établissant la distinction linguistique des races. C'est sous le point de vue de l'affinité des langues, plus que sous celui de leur parenté universelle, que s'est placé F. Schlegel. Dans la première partie de son ouvrage, il s'attache à la ressemblance et à la dissemblance des formes grammaticales, problème auquel les étymologistes purs accordent trop peu d'importance, qu'ils regardent même comme stérile, se privant ainsi de ce qu'il y a de plus essentiel, peut-être, je veux dire le spectacle du mécanisme par lequel la pensée s'est créée dans la grammaire un moule qu'elle a ensuite façonné, plié à sa volonté, conformément au génie des peuples, dont l'individualité fait la loi. dans les formes si complexes, toutes plus ou moins riches ou pauvres, simples ou multiples, uniformes ou nuancées de la grammaire des peuples, on voit se refléter leur caractère, leur génie, toute leur empreinte, et par suite leur mutuelle parenté, et aussi leur diversité comme famille. car, si en matière de linguistique, les mots déterminent la ressemblance, la grammaire marque la dissemblance des langues entre elles; et en toute branche du savoir, ce sont les [XX] dissemblances qu'il faut regarder comme le fondement de la classification des espèces et des genres; elles sont l'élément scientifique par excellence.

2/ Table des matières

(détaillée pour les livres I et III)

Préface de l'auteur

1

Intérêt que cet ouvrage doit avoir pour l'Italie

Sources où l'auteur a puisé ses documents

Idée d'une chrestomatie indienne et impossibilité d'exécuter ce projet

L'auteur prouvera seulement l'utilité de l'étude de l'indien

Allemands qui se sont livrés à cette étude d'une manière spéciale

Livre Ier : Sur la langue des Indiens

Chapitre Ier. **p. 11.** Généralités sur la langue indienne.

Conformité essentielle du *sanskrito* ou *gronthon* avec les langues grecque et romaine, germanique et persane

Affinité peu considérable avec les langues arménienne, slave et celtique

Différence de la langue indienne avec les langues hébraïque, cophte et basque

Chap. II. **p. 14.** De l'affinité des racines.

Quelques principes sur l'étymologie des mots

Exemples de mots indiens propres aussi à l'allemand

Conformité de structure entre les mots grecs et les mots indiens

Racines indiennes, nombreuses dans la langue latine, et entièrement mutilées dans le persan

Mots de langues dérivées qui se rencontrent dans un mot indien

Pronoms

Noms de nombre

Racines dont la signification a subi une déviation légère

Chap III **p. 34.** De la structure grammaticale.

Importance de la comparaison des grammaires pour la généalogie des langues

Grammaire persane comparée à la grammaire indienne; peu de rapports dans les déclinaisons, mais beaucoup plus dans les conjugaisons.

Nécessité d'une étude plus approfondie du persan.

La grammaire allemande ressemble plus aux grammaires grecque et latine qu'à la grammaire indienne.

La régularité de langue des Indiens est un indice de son ancienneté.

Chap. IV. **p. 50.** De deux classes principales de langues d'après leur structure intérieure.

Il y a deux manières d'exprimer les significations accessoires des mots; de là deux sortes de langues, langues à affixes et langues à flexion.

Dans le chinois, les affixes sont des particules tout-à-fait séparées de la racine.

Les affixes se fondent dans les mots, dans les langues basque, cophte et américaine, mais surtout dans l'arabe

Coup d'œil sur les langues à affixes en général, et en particulier sur les idiomes d'Amérique et d'Asie.

Les langues à affixes diffèrent beaucoup entre elles, tandis que les langues à flexions ont une grande affinité

Avantage des langues à flexions sur les langues à affixes, surtout pour la structure

Imperfection des langues américaines

Chap. V. **p. 66.** Origine des langues.

Impossibilité d'attribuer au langage une origine partout la même

Les onomatopées dominent dans certaines langues et sont nulles dans l'indien

Hypothèses sur le développement primitif de l'intelligence humaine, par rapport à l'origine des langues

Formation du langage et du premier système d'écriture

La langue indienne est la plus ancienne de toutes celles de la même famille; ses rapports avec la langue primitive

La profondeur et la clarté sont les caractères primordiaux de la langue indienne

Chap. VI. **p. 77.** De la différence qui existe entre les langues de la famille indienne et quelques langues intermédiaires fort importantes.

Règles pour apprécier l'affinité des langues et leurs mélanges.

Importance de cette étude pour celle de l'histoire

Langues intermédiaires entre les langues indienne et persane, d'un côté; les langues allemande, grecque et latine, de l'autre : au premier rang est la langue américaine, puis la langue slavone, enfin la langue celtique.

On trouve encore dans la langue basque un faible rapport avec ces langues.

Coup d'œil sur les travaux de William Jones.

Livre II : Philosophie

Ch. 1 [93] Observations préliminaires

Réfutation par l'histoire de l'opinion qui donne la barbarie pour état primitif de l'humanité.

2 [99] Système de la transmigration des âmes et de l'émanation

3 [117] De l'astrologie et du culte sauvage de la nature.

4 [126] La doctrine de deux principes

5 [141] Le panthéisme

Livre III : Histoire

1 [157] De l'origine de la poésie.

L'histoire des idées ne peut être séparée de celle des faits

Objet de ce troisième livre

Concordance des diverses mythologies

La mythologie provient des systèmes de l'émanation, du culte de la nature, des deux principes et du panthéisme; dans ce dernier elle ne peut être qu'une fiction poétique

Etendue de la mythologie indienne

Classement des mythologies par rapport aux divers systèmes

La poésie a deux origines, une origine naturelle et une origine mythique. Poésie primitive et sauvage sortie du culte de la nature, puis adoucie par une inspiration plus noble

Véritable caractère de la poésie

L'origine de l'art plastique est la même que celle de la poésie

2 [165] Des plus anciennes migrations des peuples

Causes des migrations

Moyens de distinguer les populations d'après trois caractères principaux qui décèlent leur plus ou moins d'antiquité: le langage, l'emploi des métaux, et l'approvisionnement des animaux les plus utiles.

De ce qu'en Amérique on n'a pas trouvé les espèces d'animaux répandues dans l'ancien monde, on ne doit pas conclure que les Américains soient une race à part

Les différences physiques sont de peu d'importance pour la question

Mélange des peuples dans l'Asie; le point de départ des peuples émigrants est l'Asie centrale.

Pour rendre l'histoire ancienne claire et intelligible, il faut observer comment un peuple a pu naître d'un mélange de peuples divers.

3 [173] Des colonies et de la constitution de l'Inde

Différentes manifestations de la parenté ou de l'alliance des peuples

Toutes les nations ne pourraient-elles pas être considérées comme des colonies indiennes, en observant que le lien entre les colonies et la métropole n'est pas toujours immédiat ?

La grande population des nations sorties de la tige indienne ne prouve rien contre cette hypothèse Influence exercée par les civilisation romaine et arabe, comparée à celle de la civilisation indienne; différence entre les colonies et les migrations.

La consitution de l'Inde est le monument le plus positif de l'ancienne histoire de ce pays.

Elle n'a pu s'établir que par la force et contient de grands germes de discorde.

Guerres civiles de l'Inde

Bouddhisme

Intolérance du polythéisme dans l'antiquité

Influence de la la langue et des idées indiennes sur la Grèce et l'Italie.

La forme monarchique domine dans l'antiquité de l'Inde

Toutes les traditions de l'Asie et de l'Europe comencent par le récit de la chute d'un royaume puissant.

Comment les races indiennes ont pu s'établir dans le nord.

4 [193] De l'étude de l'Orient et de l'Inde considérée en général; de son importance et de son but.

Livre IV [217] : Poésie

extraits traduits du sanscrit.

[219] Observations préliminaires

Avant les fragements de la poésie indienne, je placerai quelques observations sur les manuscrits d'après lesquels la traduction a été faite, sur l'orthographe, sur la mesure des syllabe ou la quantité, et enfin sue le choix des différents morceaux.

Le manuscrit du ramayan appartient aux plus beaux que possède la bibliothèque de Paris. il est écrit en grands caractères dévanagaris, sur papier in-4°. le manuscrit du Manavadharmashastra, qui est écrit en caractères bengalis, sur feuilles de papier oblong, dans le format ds manuscrits en écorce d'arbre, ne peut être placé, ni sous le rapport de la beauté, ni sous celui de [220] la correction, parmi les meilleurs du genre. Quant au Bhagavatgita, il y en a quatre manuscrits différents, dans un petit format, reliés comme nos livres. ils sont tous écrits en carcatères dévanagaris; quelques uns avec des scholies. le texte en est très-correct. Du Mahabharat, il existe un exemplaire bien écrit, en carcatères bengalis, sur des feuilles d'écorces d'arbre.

Pour ce qui regarde l'orthographe, j'ai écrit *o* cette voyelle brève qui, excepté au commenceent des mots, ne s'écrit pas; dans le système grammatical, cette lettre équivaut à l'*a* bref; mais, dans la prononciation moderne, elle se prononce comme *o*. Je me suis donc fondé sur plusieurs raisons : d'abord sur l'autorité que doit avoir ce son existant encore dans la langue usuelle, toute dégénérée que puisse être cette langue même. C'est ainsi que l'on ferait mieux peut-être, dans l'étude du grec, de ne pas négliger la prononciation des Grecs modernes. De plus, je l'ai fait pour éviter la dissonance qui résulte des *a* trop accumulés, et por conserver plus facilement la quantité, attendu que nous sommes habitués à prononcer brève la voyelle *o* plutôt que l'*a*, surtout à la fin des mots. le *d* du premier rang, qui a proprement le son d'un *r* et que Jones désigne par un point, les Persans, sous le nom du *dal* indien, par quatre points, je l'ai écrit *r* en [221] suivant le son. Toutefois, les consonnes composées *ina* et *ksha*, qui se prononcent comme *ghya* et *khya*, je ne les ai pas écrites d'après la prononciation, bien qu'elles osient fort peu dures, mais d'après la rigueur grammaticale; cela était importat dans quelques cas, même pour l'étymologie.

Il m'a semblé superflu de distinguer les différentes espèces de l'*n* nasale, par des traits; car cette différence, pour ceux qui ne connaissent pas la langue, est tout-à-fait perdue, et celui qui peut écrire en indien saura certainement, d'après les consonnes précédentes, quelle *n* il doit employer. Les consonnes *v*, *j*, *ch*, se prononcent comme en anglais. Le premier *s*, que Jones désigne par un trait, pour le distinguer, est marqué par les Portugais (dont l'auteur du manuscrit parisien n°283 a suivi l'orthographe), comme au reste il l'es généralement, de manière à faire croire qu'il se prononce comme *sh*. D'après cela il faudrait, si l'on écrit et prononce *shastra* et non pas *sastra*, écrire aussi et prononcer *Shivai et Shakontala*; et non pas *Siva* et *Sakontala*; car c'est la même lettre dans tous ces mots.

Cependant je n'ai pas voulu m'éloigner en ceci de l'usage adopté, cela n'étant point d'une grande importance.

3/ le chapitre IV, qui contient la typologie

Les notes de l'auteur sont A1, A2 etc.

Celles de F. Jacquesson sont E1, E2 etc.

Citations du texte allemand (d'après l'édition Behler 1975) : quand il s'agit d'un seul mot, il est inclus entre crochets droits dans le cours du texte; si la citation est plus longue, elle est reportée dans une note E.

M : les notes en ^M donnent la trad. ou les observations de Manget, le traducteur de 1809.

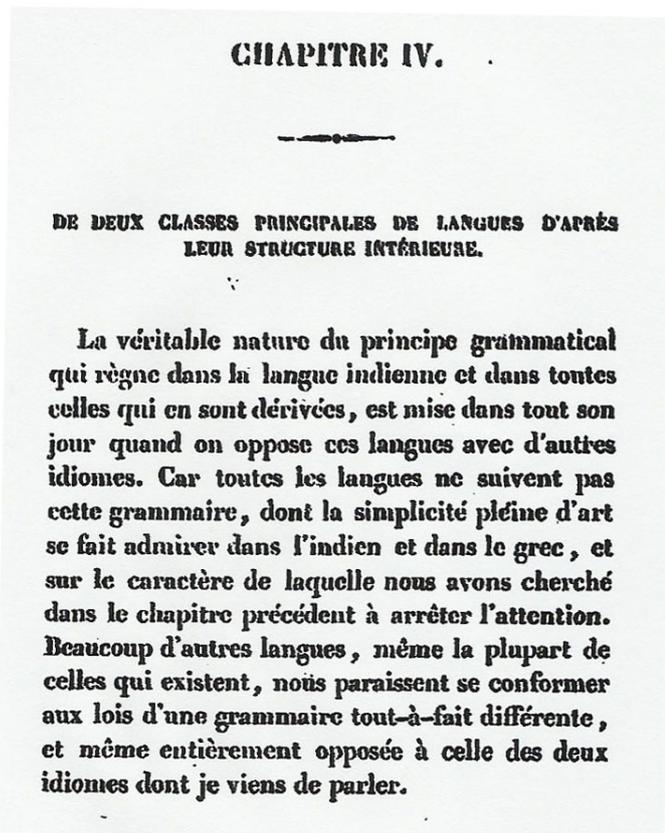
[Rappel du résumé]

Chap. IV. De deux classes principales de langues d'après leur structure intérieure.

Il y a deux manières d'exprimer les significations accessoires des mots; de là deux sortes de langues, langues à affixes et langues à flexion. - Dans le chinois, les affixes sont des particules tout-à-fait séparées de la racine. - Les affixes se fondent dans les mots, dans les langues basque, copte et américaine, mais surtout dans l'arabe. - Coup d'œil sur les langues à affixes en général, et en particulier sur les idiomes d'Amérique et d'Asie. - Les langues à affixes diffèrent beaucoup entre elles, tandis que les langues à flexions ont une grande affinité. - Avantage des langues à flexions sur les langues à affixes, surtout pour la structure. - Imperfection des langues américaines.

[50] De deux classes principales de langues d'après leur structure intérieure^{E0}

La véritable nature du principe grammatical qui règne dans la langue indienne et dans toutes celles qui en sont dérivées, est mise dans tout son jour quand on oppose ces langues avec d'autres idiomes. Car toutes les langues ne suivent pas cette grammaire, dont la simplicité pleine d'art se fait admirer dans l'indien et dans le grec, et sur le caractère de laquelle nous avons cherché dans le chapitre précédent à arrêter l'attention. Beaucoup d'autres langues, même la plupart de celles qui existent, nous paraissent se conformer aux lois d'une grammaire tout-à-fait différente, et même entièrement opposée à celle des deux idiomes dont je viens de parler.



[51] Les idées accessoires qui servent à déterminer la signification d'un mot peuvent être exprimées de deux manières : on peut les exprimer, 1^e par des flexions, c'est-à-dire par des altérations intérieures du son radical; 2^e par l'addition d'un mot propre qui énonçait déjà auparavant et par lui-même la multitude, le temps passé, une nécessité future, ou telle autre relation du même genre. La distinction de ces deux cas très-simples sert à diviser toutes les langues en deux classes.

^{E0} Alld Von zwei Hauptgattungen der Sprachen nach ihrem innern Bau.

Toutes les autres distinctions ne sont, à les examiner de près, que des modifications et des subdivisions de ces deux classes générales. Cette distinction embrasse donc ainsi et épuise complètement tout le domaine du langage, domaine dont les limites ne sauraient être appréciées quand on l'envisage sous le point de vue de la multiplicité indéfinie des racines.

La langue chinoise offre un exemple remarquable d'une langue absolument dépourvue de flexions [*Flexion*], où tout ce que les langues d'une autre classe expriment par ce dernier moyen s'énonce par des mots propres qui ont déjà par eux-mêmes une signification particulière. Cette langue toute monosyllabique offre, par cela même, ou plutôt par sa parfaite simplicité de structure, un caractère tout particulier bien propre à jeter du jour sur la mappemonde du langage. On pourrait citer [52] encore, sous le même point de vue, la grammaire malaise. Le caractère distinctif des langues de cette classe se manifeste d'une manière frappante dans les langues et parmi les difficultés et les singularités^M des idiomes américains^{A1}. Car tous ces idiomes, malgré leur multiplicité infinie, malgré la diversité complète qui existe entre eux sous le rapport des racines, et qui est telle, que chez plusieurs petites peuplades qui habitent à côté les unes des autres, on ne remarque pas un seul son qui atteste quelque ressemblance, tous ces idiomes, dis-je, autant que nous pouvons les connaître, suivent une seule et même loi dans leur structure^{E1}. Tous les rapports s'y indiquent par des mots et des particules, qui se fondent, à la vérité, déjà ici avec le mot radical, mais qui ont néanmoins encore, par eux-mêmes et pris à part, la même signification qu'ils prêtent au mot radical auquel ils se joignent.

Les langues américaines forment leur grammaire par des affixes. C'est pourquoi elles sont, [53] comme toutes les langues de cette classe, très-riches en rapports pronominaux, exprimés par des suffixes, et par conséquent riches en verbes et en conjugaisons relatives. Parmi ces langues, celle des Basques^{A2} ne compte pas moins de vingt et une de ces conjugaisons relatives, formées par des pronoms ajoutés au commencement ou à la fin du verbe auxiliaire.

Que dans une langue de ce genre les particules se joignent par-derrrière au mot radical, comme dans le basque et dans les déclinaisons des langues américaines; ou bien qu'elles se joignent au contraire par devant, comme dans la langue cophte; ou bien encore que ces deux méthodes s'emploient tour à tour, comme on en voit l'exemple dans le mexicain, le péruvien et d'autres dialectes [*Sprachen*] de l'Amérique; enfin, que les particules soient entrelacées dans le mot lui-même, comme les exemples n'en seraient pas rares dans d'autres langues américaines, tout cela ne change rien au principe établi : c'est au fond la même structure, une grammaire formée à l'aide d'additions extérieures et non par des flexions^{E2}.

Il est vrai que les particules ajoutées peuvent [54] finir par s'absorber dans le mot principal, au point que l'on ne puisse les reconnaître, et qu'elles soient prises pour de véritables flexions. Mais si, dans une langue telle que l'arabe, par exemple, et toutes celles de la même famille, on voit que les rapports les plus essentiels et les premiers par leur importance, comme les rapports de personne dans les verbes, se rendent par l'addition de

^M 165 : dans les langues aussi difficileuses que singulières qui se parlent dans l'Amérique.

^{A1} Je dois au célèbre voyageur M. Alexandre de *Humbolt*, la communication de plusieurs vocabulaires et grammaires américaines, où j'ai puisé les remarques précédentes et celles qui suivront. Outre deux dictionnaires et deux grammaires assez étendues de la langue mexicaine, et de la langue oquichua [quechua] qui domine dans le Pérou et dans le royaume de Quito, on m'a communiqué encore des dictionnaires plus abrégés, il est vrai, des langues othomi, cora, huasteca, mosca, mixteca et totonaca.

^{E1} Alld einem und demselben Gesetz des Sprachbaues.

^{A2} D'après *Larramendi*. On a lieu d'espérer que M. de *Humbolt* l'aîné publiera bientôt une exposition plus complète et surtout plus exacte et plus intelligible de cette langue si remarquable.

^{E2} Alld ist im Grunde gleich für die Hauptsache einerlei; genug ist es eine Grammatik durch auf Anfügung von außen, nicht durch Flexion.

quelques particules significatives, et que l'emploi de suffixes de cette sorte semble appartenir au fond même de la langue, alors on admettra sans difficulté que la même chose s'est présentée dans d'autres cas où l'addition des particules étrangères ne se laisse pas si aisément reconnaître. Au moins, on peut conclure avec assurance que cette langue, vue dans sa généralité, appartient à la classe de celles qui emploient les affixes, bien que dans le détail, soit par l'effet d'un mélange, soit par un perfectionnement artificiel, elle ait déjà revêtu un caractère nouveau et plus parfait.

La marche graduée [*Stufengang*] des langues qui suivent ces principes de grammaire serait donc celle qui suit: dans le chinois, les particules qui désignent les idées successives sont des monosyllabes ayant leur existence à part et tout-à-fait indépendants de la racine. De cette manière, la langue de cette nation, d'ailleurs si polie, se trouverait placée [55] au dernier degré de l'échelle^{E3}, peut-être par la seule raison que le système d'écriture si ingénieux adopté par ce peuple a servi à fixer cette langue de bonne heure et presque dès son berceau^M. Dans la langue basque et dans la langue cophte, comme dans les langues de l'Amérique, la grammaire se forme entièrement par des suffixes et des préfixes qui sont encore presque partout faciles à distinguer, et dont la plus grande partie ont encore, prises à part, une signification qui leur est propre; néanmoins, les particules ajoutées commencent déjà à se fondre avec le mot et à faire un seul corps avec lui. Ceci est plus encore le cas de l'arabe et de tous les idiomes de cette famille, qui appartiennent il est vrai, à n'en pouvoir douter, par la plus grande partie de leur grammaire, à cette même classe des langues; toutefois, sur beaucoup d'autres points, ces mêmes langues peuvent être ramenées avec sûreté au principe des langues à affixe. On y aperçoit même déjà çà et là, dans quelques cas isolés, une conformité marquée avec la grammaire des langues à flexions. Enfin, dans le celtique on trouve aussi des vestiges isolés d'une grammaire à suffixes; tandis que dans la plus grande partie de la langue on voit encore dominer la méthode [*Weise*] moderne de décliner par le moyen des prépositions, et de conjuguer par le moyen des verbes auxiliaires.

[56] La grande multitude des langues américaines, dont on se plaint, et la diversité complète qui règne entre celles du Brésil et du Paraguay, aussi bien qu'entre celles du Vieux et du Nouveau-Mexique, et même du nord de ce continent, ne doivent certainement pas être envisagées par nous comme purement accidentelles. L'aspect de ces langues est trop uniforme, et la conformité de leur structure [*Struktur*], au milieu de cette extrême diversité, annonce chez elles un principe commun de formation. Nous découvrirons aisément, dans la grammaire des langues de cette classe, le fondement de leur singulière variété. Dans la langue indienne ou dans la langue grecque, chaque racine est véritablement, comme le nom même l'exprime, une sorte de germe vivant; car les rapports étant indiqués par une modification intérieure, et un libre champ étant donné au développement du mot, ce champ peut s'étendre d'une manière illimitée : il est en effet souvent d'une surprenante fertilité. Mais tous les mots qui naissent, de cette manière, de la racine simple, conservent encore l'empreinte de leur parenté [*Verwandschaft*]; ils tiennent encore les uns aux autres, se soutiennent et s'appuient, en quelque sorte, mutuellement. De là, d'une part, la richesse, et de l'autre, la persistance et la longue durée de ces langues, dont on peut dire qu'elles se sont [57] formées d'une manière

^{E3} Alld *Die Sprache dieser sonst so verfeinerte Nation stünde also grade auf der untersten Stufe.*

^M 170 : "le système d'écriture extrêmement ingénieux qui a été adopté dans un tems où la lanuge était encore dans son enfance a servi à la fixer trop tôt". Et Manget ajoute en note : "Le système d'écriture des Chinois est, comme on le sait, absolument indépendant de la langue parlée. Comme il est fort ancien et fort complet, il est peut-être cause que la langue parlée a cessé de bonne heure de faire des progrès. Les savans trouvèrent plus commode de l'adopter et d'en faire exclusivement la langue des sciences et des lettres, que de perfectionner l'idiome vulgaire qui ne leur offrait pas les mêmes avantages. cet idiome dut demeurer dès lors dans un état à peu près stationnaire."

organique, et qu'elles sont l'effet d'un tissu primitif^{E4}; tellement qu'après des siècles et dans des langues séparées les unes des autres par de vastes pays, on retrouve encore sans beaucoup de peine le fil qui parcourt le domaine étendu de toute une famille de mots, et qui nous ramène jusqu'à la simple naissance de la première racine.

Aucontraire, dans les langues qui n'emploient que des affixes au lieu de flexions, les racines ne sont pas, à proprement parler, ce que ce mot indique. Ce n'est point une semence féconde, mais seulement comme un assemblage d'atomes que le premier souffle fortuit peut disperser ou réunir; leur union n'est autre chose qu'une simple agrégation mécanique opérée par un rapprochement extérieur. Il manque à ces langues, dans leur première origine, un germe de vie et de développement; le mode de dérivation demeure toujours incomplet, et la forme des mots se complique tellement par les affixes dont on les charge de plus en plus, que la langue en devient difficile et embarrassée, plutôt que de puiser dans ce procédé la simplicité, l'aisance et la beauté. Cette richesse apparente n'est au fond que de l'indigence; et ces langues, qu'elles soient d'ailleurs brutes [*roh*] ou cultivées, sont toujours d'une [58] étude difficile, tombent facilement dans la confusion, et se font remarquer souvent encore par un caractère bizarre, arbitraire et capricieux, plein d'imperfections.

Et d'ailleurs, l'examen des langues américaines peut être d'une grande utilité pour démontrer à ceux qui espèrent toujours de pouvoir ramener toutes les langues à une tige [*Stamm*] commune, même d'après leurs matériaux et leurs racines, combien cela est impossible. Nous devons bien considérer, il est vrai, que les langues dans lesquelles le système de flexion domine, se réunissent par leurs racines dans une source [*Quelle*] commune, mais que la multiplicité infinie des autres langues ne permet pas également de les ramener à l'unité. il suffit de citer comme exemples, non-seulement la multitude innombrable des langues de l'Amérique, mais encore les langues de l'Asie et de l'Europe. dans les contrées peu habitées du nord de l'Asie, nous trouvons quatre familles de langues [*Sprachfamilien*] tout-à-fait distinctes : les langues tartare, finoise, mogole et toungeuse ou mantchoue; sans parler d'une foule d'autres idiomes moins répandus, et auxquels les linguistes^{E5} ne savent pas encore trop bien quelle place assigner dans cette division. Après cela, viennent la langue tangute ou thibétaine, la cingalaise, la japonaise, et, si on [59] prend soin de retrancher les mélanges d'indien et d'arabe qui se trouvent dans la langue malaise, le langage inconnu qui reste et fait le fond des dialectes en usage dans les îles situées entre l'Inde et l'Amérique. Or, ces dialectes peuvent à leur tour être rapportés à deux familles de langues absolument distinctes, celle des Malais et celle des Papous. Symes^{E6} compte, dans la seule presque île orientale de l'Inde, six langues différentes, dont plusieurs diffèrent même dans les noms de nombre, ces parties fondamentales et si importantes d'un idiome. La langue burmane, qui se subdivise de nouveau en quatre dialectes dont le principal est celui d'Ava, se rapproche du chinois en ce qu'elle est également toute monosyllabique. Comme ayant de l'affinité aussi avec cette langue, il faut placer aussi la langue koloune^{E7} qui se parle entre le Bengale, le royaume d'Aracan et le Burma, aussi bien que quelques dialectes du royaume de Pégu. Mais la langue péguanne elle-même est, au rapport de Symes, une langue tout-à-fait distincte, ainsi que celle du pays de Meckley, au sud du royaume d'Asam, et celle de Siam, dont la langue

^{E4} Alld *daß sie organisch entstanden sein, und ein organisches Gewebe bilden.*

^{E5} Alld *die Bearbeiter jenes Teils der Sprachkunde.*

^{E6} Michael Symes. 1800. *An Account of an embassy to the kingdom of Ava sent by the governor general of India in the year 1795.* 1^{re} éd. 24+504 p. chez G. & W. Nicol, 2^e éd. la même année en 4 vols. (3 de texte et un atlas in-fol) chez J. Debrett. L'ouvrage a eu un grand succès, d'abord pour des raisons commerciales. Trad. fr. en 1800 par Jean-Henri Castéra (sur la 2^e éd.). Trad. abrégée alld. en 1801 par M. C. Sprengel (30+239 p.), à Weimar, Verlag der Industrie-Comptoirs. Trad. polonaise en 1807 à Cracovie, sur la 2^e éd.

^{E7} Certainement le meitei (autrefois dit manipuri), langue tibéto-birmane parlée dans la dépression centrale de l'état indien du Manipur, en Inde du nord-est.

des Cingalais méridionaux paraît être dérivée. Ainsi, quoique ces idiomes aient entre eux quelque espèce d'affinité [*Verwandtschaft*], il reste toujours une grande variété de langues parmi les peuples nombreux qui habitent la région des Indes.

[60] Si maintenant on veut aussi considérer la langue cophte, la langue basque, la partie des langues vallaque et albanaise [*Arnautischen*] qui n'est pas empruntée du latin, et tant d'autres restes remarquables d'anciennes langues, qui se trouvent au milieu de l'Asie, vers l'ouest, près du Caucase et en Europe, et qui ont une existence tout-à-fait isolée, il faudra bien renoncer à l'idée de ramener toutes ces langues à une langue primitive originale^{E8}, et dont elles seraient certes des dialectes. Voici donc encore ici une différence plus capitale entre les deux classes de langues. Parmi les langues à affixes, il y en a un très-grand nombre qui diffèrent complètement les unes des autres. Les langues à flexions, au contraire, présentent même dans les racines intérieures une affinité et une connexion mutuelle d'autant plus étroites, que l'on remonte plus haut dans l'histoire de leur formation.

Ce serait cependant se tromper étrangement sur ma pensée, que de s'imaginer que je veuille relever exclusivement l'une de ces deux classes de langues, et rabaisser l'autre d'une manière absolue. Le monde du langage est trop grand, il est trop riche et trop compliqué par le perfectionnement progressif des langues^{E9}, pour qu'il soit possible de s'en tenir sur ce point à une simple et tranchante décision. Qui peut [61] méconnaître l'art supérieur, la majesté et la force qui règnent dans l'arabe et dans l'hébreu ? Ces deux langues, par leur structure, sont, à n'en pas douter, au degré le plus élevé de la perfection^{E10}; et d'ailleurs, elles n'appartiennent pas si exclusivement à cette classe, qu'elles ne se rapprochent en quelques points de celle des langues à flexions. L'artifice qu'on trouve dans ces langues peut bien même n'être pas d'une date très-ancienne; il a pu s'introduire en partie par une sorte de violence dans la racine de la langue, naturellement rude et imparfaite. C'est ce qui a été souvent montré par ceux qui connaissent ces mêmes langues, l'arabe et l'hébreu. Que les langues dans lesquelles domine le système de flexion aient généralement l'avantage sur les autres, il suffit pour l'accorder d'avoir mûrement examiné la question; mais il faut songer aussi que la plus belle langue n'est pas exempte de dégénérer. Nous l'éprouvons, au reste, assz sensiblement nous-mêmes dans notre langue allemande, langue naturellement noble^M, et qui perd une partie de sa dignité dans les dialectes négligés et chez nos mauvais écrivains. Nous pouvons nous dispenser pour cela d'aller chercher des exemples chez les Grecs et les Romains; l'artifice grammatical et le développement grammatical dans ces [62] deux classes de langues présentent réciproquement une marche inverse.

Les langues à affixe, au commencement, sont absolument dépourvues d'art [*kunstlos*] dans leur structure; mais elles en acquièrent toujours davantage, à mesure que les affixes se fondent avec le mot principal. Au contraire, dans les langues à flexions, la beauté et l'artifice de la structure se perdent peu à peu par suite de leur tendance à se simplifier, comme il est facile de le voir si l'on compare un grand nombre de dialectes allemands, romains et indiens modernes, avec la forme ancienne dont ils dérivent.

^{E8} Alld *auf eine gemeinschaftliche Ursprache zurückführen zu wollen*. Manget (p. 179) "une langue originale et commune".

^{E9} Alld *Die Welt der Sprache ist zu umfassend reich und bei höherer Ausbildung zu verwickelt...* Manget (p. 180) traduit : "Le système du langage est trop vaste et trop riche, trop compliqué par l'effet des progrès que subissent les langues" etc.

^{E10} Alld *Sie stehen wohl unstreitig auf dem höchsten Gipfel der Bildung und Vollkommenheit in ihrer Gattung, der sie übrigens nicht so ausschließend angehören, daß...*

^M 181 *noble* ajoute en note : l'Auteur explique ailleurs ce qu'il entend par la noblesse d'une langue. une langue noble (dans l'acception particulière qu'il donne à ce mot), est une langue née et formée d'une manière organique. Trad.

On ne peut nier que les langues américaines, prises dans leur ensemble, n'occupent le plus bas degré^M [*Stufe*] parmi les langues. C'est ce qui se reconnaît dès l'abord d'une manière frappante par le manque de plusieurs lettres [*Buchstaben*] essentielles. Ainsi les consonnes *b, d, f, g, r, s, j, v*, manquent dans le mexicain; les lettres *b, d, e, f, k* et *r*, dans la langue oquichua, où l'*o* même ne s'emploie presque jamais; les lettres *f, i, k, l, r* et *s*, manquent dans la langue othomi; *d, f, g, i, l, s*, dans la langue cora; *b, d, f* et *r*, en totomaca; *b, p, f* et *r*, en mixteca; *f, r, s* et *k*, en huasteca. Il pourrait arriver, il est vrai, dans quelques-uns de ces cas, que la consonne faible fût suppléée par la [63] consonne forte qui lui correspond; on peut encore supposer que les Espagnols, qui ont rédigé la grammaire de ces langues, et qui ont écrit ces mêmes langues, ont cru voir quelque lacune où il n'y en avait réellement pas. Mais que peut-on dire lorsqu'il manque des consonnes essentielles et dont rien ne peut tenir la place, comme l'*r*, l'*l*, l'*s*, ou la famille [*Familie*] entière du *b*, du *p* et de l'*f*? Comment expliquer la singulière prédilection de ces langues pour certains assemblages de sons, comme le *tl* en mexicain? Ces langues américaines ont encore une difficulté extraordinaire qui naît de l'abondance de leurs particules et de l'usage d'entasser des affixes les uns sur les autres, surtout après des verbes, pour désigner les différents rapports personnels, ou pour indiquer le simple commencement de l'action, le désir, l'habitude, l'exécution par le moyen d'un autre individu, la réciprocité ou la réitération fréquente de l'action. cette difficulté tend plutôt à appuyer qu'à contredire ce qui a été dit sur les nombreuses singularités de cette grammaire, qui est commune à plusieurs langues américaines, d'ailleurs absolument différentes les unes des autres dans leurs racines. Il y a aussi un très-grand nombre de ces langues où l'on ne trouve ni genre, ni cas, ni pluriel, et qui n'ont pas même un infinitif dans leurs verbes : comme par exemple le mexicain et [64] le péruvien, qui remplacent l'infinitif en joignant au futur le verbe auxiliaire *je veux*. dans d'autres de ces langues, le verbe *être* manque totalement. Ou bien enfin, c'est l'adjectif qui manque, comme dans la langue oquichua, où le mot qui sert d'adjectif est le même que le génitif du substantif; dans cette langue, en effet, le mot *runap* qui vient de *runa*, l'homme, signifie en même temps de l'homme et humain.

Cependant, plusieurs de ces langues non seulement sont pleines de force et d'expression, mais encore elles ne manquent ni d'art ni d'élégance, quand on les compare à d'autres langues du même degré^M [*verhältnismäßig*]. il semble que c'est le cas surtout de la langue oquichua ou péruvienne. on peut croire que ce fut le mérite supérieur de cette langue, joint à ce qu'elle était déjà plus répandue que les autres, qui engagea les Incas à l'imposer de force à leurs peuples, et à la rendre universelle dans toute l'étendue de leurs états, comme ils paraissent l'avoir fait, si l'on en croit les anciennes traditions. J'ai trouvé dans un dictionnaire péruvien quelques racines indiennes, quoiqu'en bien petit nombre : comme le mot *veypoul*, grand, en indien *vipoulo*; *acini*, rire, en indien *hosono*; et d'autres encore. Le rapprochement le plus remarquable de tous est celui du mot péruvien *inti*, et du mot indien *indro*, [65] le soleil. Si la tradition est fondée, que les Incas avaient à eux une langue à part, connue d'eux seuls, permise à eux seuls, et aujourd'hui complètement éteinte, ces racines indiennes pourraient s'être égarées accidentellement de cette langue dans la langue vulgaire; il est d'ailleurs formellement établi, par les chroniques chinoises que M. de Guignes nous a fait connaître, que les fondateurs de l'empire du Pérou et de la civilisation des Péruviens sont arrivés en Amérique, venant de la Chine ou des îles de l'Inde, et marchant toujours à l'Orient.

^M 183 degré : id.

^M 186 : de la même nature

4/ Le chapitre 3

De la structure grammaticale

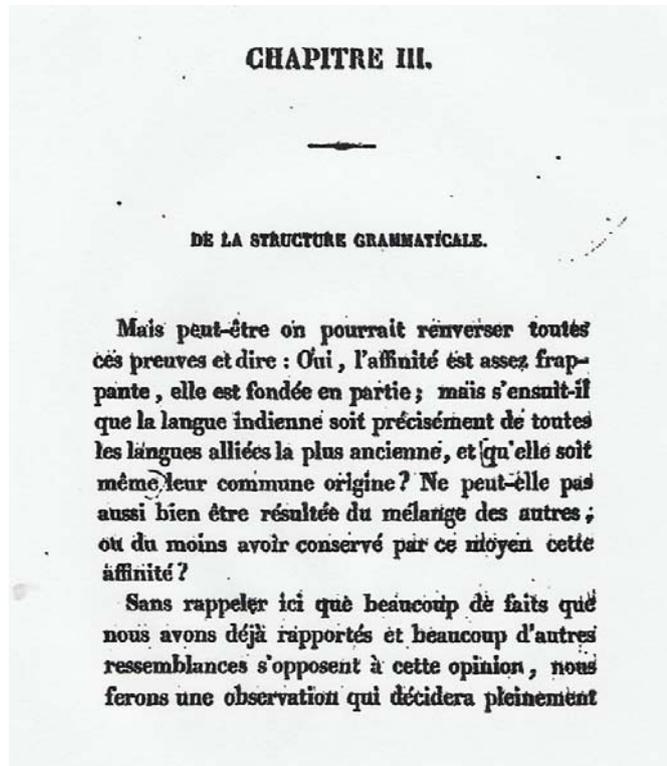
Mais peut-être on pourrait renverser toutes ces preuves et dire : Oui, l'affinité est assez frappante, elle est fondée en partie; mais s'ensuit-il que la langue indienne soit précisément de toutes les langues alliées la plus ancienne, et qu'elle soit même leur commune origine ? Ne peut-elle pas aussi bien être résultée du mélange des autres, ou du moyen avoir conservé par ce moyen cette affinité ?

Sans rappeler ici que beaucoup de faits que nous avons déjà rapportés et beaucoup d'autres ressemblances s'opposent à cette opinion, nous ferons une observation qui décidera pleinement [35] la difficulté et nous élèvera jusqu'à la certitude. Avant tout, il faut prévenir que l'hypothèse qui croit pouvoir établir que tout ce qui se trouve de grec dans l'indien a été introduit par les Séleucides en Bactriane, est une hypothèse stérile, qui ne pourrait être plus heureuse que celle qui a voulu faire passer les pyramides d'Égypte pour des cristallisations naturelles.

Mais le point décisif qui éclaircira tout, c'est la structure [*Struktur*] intérieure des langues ou la grammaire comparée, laquelle nous donnera des solutions toutes nouvelles sur la généalogie des langues, de la même manière que l'anatomie comparée a répandu un grand jour sur l'histoire naturelle plus élevée.

Parmi les langues qui ont de l'affinité avec l'indien, nous nous occuperons d'une manière spéciale de la langue persane. Par les longues et anciennes relations des deux peuples, la grammaire persane a emprunté même à la langue arabe les suffixes personnels; elle a aussi beaucoup moins d'affinité [*übereinstimmt*] avec les langues de l'Inde et les autres idiomes, que ces langues n'en ont aujourd'hui encore avec l'allemand, pour ne pas parler du grec et du latin. mais si l'on rapporte et compare tous les traits de ressemblance de l'indien et du persan, on verra qu'ils sont importants.

La déclinaison offre le moins de rapports, et, [36] à proprement parler elle n'en présente aucun. Il faudrait peut-être compter ici au nombre de ces ressemblances le comparatif persan *tr*^{E1}, qui est commun dans le grec et dans l'indien *taro* ; on pourrait encore compter ici le diminutif qui se forme au moyen de *k*, comme dans la langue allemande et la langue indienne, par exemple *manovokoh*, qui est diminutif du mot *manovoh*, qui signifie homme, et le mot persan *dhurk*, signifiant une petite fille. Mais la conjugaison en offre incomparablement plus. Ainsi la caractéristique de la première personne est la lettre *m*, qui s'est perdue même dans le latin, mais qui dans l'indien et le grec se conserve parfaitement avec le son de *mi*. De la syllabe *si*, qui se trouve à la seconde personne dans l'indien et dans le



^{E1} L'étrangeté de ce *tr* tient à ce que le texte allemand écrit le persan en écriture arabo-persane : تر

grec, il n'est resté qu'un *i*. La caractéristique de la troisième personne est un *t* ou un *d*, au pluriel *nd* ; c'est comme dans le latin et dans l'allemand. dans le grec on trouve la syllabe encore plus complète, *ti* et *nti* dans la forme plus ancienne. Le participe présent actif en persan se termine en *ndeh*, comme le participe présent allemand en *nd*, dans l'ancienne forme *nde*. Le participe passé passif, qui se termine en *deh* avec une précédente voyelle longue, est corrélatif à la terminaison latine *tus*, *a*, *um*, et à l'ancienne forme allemande dans la langue gothique ; la même chose se trouve [37] aussi dans les verbes indiens, comme, par exemple, *kritoh*.

Il ne faut pas oublier aussi que les terminaisons persanes *car*, *ouar* et *dar*, qui désignent, dans les adjectifs composés, celui qui agit et fait quelque chose d'une certaine manière, ou qui est dans un certain état et possède quelque chose, correspondent aux terminaisons indiennes *koro*, *voro* et *dhoru* ; de même la terminaison persane *man* correspond au participe indien terminé en *mano*. Les particules négatives *nh*, *nai* et *ma* sont les indiennes *no*, *ni* et *ma* ; la particule *by*, qui dans la signification privative se place devant les mots, est comme la particule indienne *vi*. de plus, *andr* et *androun*, qui répondent au mot *intérieur*, sont comme l'indien *ontor* et *ontoron* ; enfin le pronom déjà cité *kh*, c'est l'indien *koh*.

Mais c'est surtout dans les verbes auxiliaires que la ressemblance est frappante. Ainsi le verbe persan *ast* est en indien *osti* ; le verbe *bond*, qui a aussi le sens du participe *été*, vient de *bhovoti*, il est, en pracrit *bhodi*, dans le prétérit du sanscrit *obhut*. Le verbe persan *krdan*, faire, en indien *korttun*, est, comme ce dernier, dans les idiomes plus récents de l'Inde, un verbe auxiliaire général dans la langue persane ; le latin *creare* se joint encore à quelques flexions de la racine indienne *kri*, comme *kriyan*, *kriyote*.

[38] Il serait à désirer que quelqu'un, muni de tous les secours nécessaires, fît des recherches sur l'ancien état de la grammaire persane, pour savoir si peut-être elle n'aurait pas changé dans quelques parties, et si elle n'avait pas jadis ressemblé aux grammaires indienne et grecque plus encore qu'elle ne le fait aujourd'hui. Cela donnerait plus d'éclaircissement, plus de certitude que le nombre, fût-il même beaucoup plus grand, des racines concordantes. En général, il serait beaucoup à désirer que l'étude de cette belle langue persane fût aussi plus générale en Allemagne. A part la poésie grecque, il serait difficile de trouver une poésie qui, plus que celle de la langue persane, fût plus capable de récompenser les études que l'on aurait faites pour la connaître^{A1}. L'affinité souvent remarquée entre la langue persane et la langue allemande est, malgré cela, si grande, que l'on pourrait avoir l'espérance assez fondée de trouver ici plus d'une chose qui nous donnât des éclaircissements sur divers points de la plus ancienne histoire germanique. celui qui veut choisir la langue persane pour son étude principale [39] devrait aussi tâcher de s'approprier les langues slaves. la comparaison que l'on en ferait pour connaître leurs ressemblances et leurs dissemblances pourrait bien jeter du jour sur plusieurs points historiques dont parlent les anciens, relativement au temps des guerres des Perses et des Scythes, faits qui restent maintenant isolés et auraient besoin d'être éclaircis.

La grammaire allemande offre beaucoup de traits qui lui sont communs avec l'indien et le persan, mais plus encore avec le grec et latin. dans l'allemand aussi bien que dans l'indien, la lettre *n* est toujours la caractéristique de l'accusatif, de même que la lettre *s* est celle du génitif. La finale *tvon* en indien sert à former les substantifs de propriété, absolument comme *thum* en allemand. le conjonctif se marque en partie à l'aide d'un changement dans la voyelle, comme dans toutes les langues qui suivent la grammaire ancienne. c'est aussi d'une manière analogue, et au moyen d'un changement dans la voyelle, que l'imparfait se forme dans une classe de verbes allemands. Que dans une classe de verbes l'imparfait se forme par l'addition de la lettre *t*, c'est là, il est vrai, une propriété particulière du même genre que le *b* de

^{A1} La bibliothèque de Paris est non-seulement très-riche en manuscrits persans, mais elle possède aussi, dans la personne de M. Chézy, un savant qui réunit à la plus intime connaissance de cette langue en général, un sentiment fin et exercé pour les véritable beautés et pour les difficultés de la langue persane poétique.

l'imparfait latin ; mais le principe demeure toujours le même : en effet, l'idée du temps, et les autres rapports qui [40] modifient la signification du verbe, ne sont pas exprimés par des mots à part ou à l'aide de particules attachées au mot d'une manière extérieure, mais par une modification intérieure de la racine.

Allons plus loin, et prenons la grammaire des anciens dialectes germaniques, celle du gothique et de l'anglo-saxon pour l'allemand proprement dit, et celle de l'islandais pour le rameau scandinave. Là, nous retrouverons non-seulement un parfait avec un augment comme en grec et en indien, un duel, des signes précis pour désigner le sexe, et les différents rapports tant de la déclinaison que des participes; mais encore un grand nombre d'autres qui maintenant sont, pour ainsi dire, en quelque sorte émoussés et peu reconnaissables. par exemple la troisième personne du singulier et du pluriel dans les verbes se retrouve complètement dans ces différents idiomes, et dans tous avec une parfaite conformité. En un mot, en considérant ces anciens monuments de la langue germanique, il ne peut rester aucun doute que cette langue n'ait eu primitivement une structure grammaticale tout-à-fait semblable à celle du grec et du romain.

Il y a encore aujourd'hui beaucoup de traces de cette ancienne forme de langage dans la langue allemande; plus dans l'allemand proprement dit [41] quand dans l'anglais et dans les dialectes scandinaves. mais, en définitive, le même principe règne à la fois dans cette langue et dans les langues modernes, savoir : de former les conjugaisons principalement par le moyen d'auxiliaires, et les déclinaisons à l'aide de prépositions. C'est là une circonstance qui ne saurait nous embarrasser. En effet, toutes les langues romanes, c'est-à-dire dérivées du latin, ainsi que tous les dialectes de l'Indostan qui se parlent encore aujourd'hui, et qui sont avec le sanscrit dans un rapport semblable au rapport des langues romanes avec le latin, ont éprouvé un changement analogue à celui de la langue germanique. Il n'est pas nécessaire d'avoir recours à une cause extérieure pour expliquer un fait aussi clair et qui se présente partout d'une manière uniforme. la structure artificielle d'une langue se perd aisément comme par le frottement de l'usage commun que l'on en fait, surtout dans un temps de barbarie, soit que ce changement ait lieu par des degrés successifs, ou bien qu'il s'opère tout d'un coup. Alors on adopte cette grammaire qui s'appuie sur des verbes auxiliaires et sur des prépositions, qui dans le fait est la plus courte et la plus facile, et qui n'est même qu'une forme abrégée de la grammaire antérieure, dans le but de faciliter l'usage ordinaire de la langue. On [42] pourrait effectivement établir comme une règle presque générale, qu'une langue est d'autant plus facile à apprendre que sa structure est plus simple, et se rapproche davantage de cette forme abrégée.

La grammaire indienne s'accorde si intimement avec la grecque et la latine, qu'elle ne diffère pas plus, soit de l'une soit de l'autre, que ces deux grammaires ne diffèrent entre elles. Le point essentiel est ici la communauté du principe entre ces trois langues, principe en vertu duquel tous les rapports et les autres modifications accessoires de l'idée s'y font reconnaître, tant dans les unes que dans les autres, non par des particules ajoutées au mot, mais par des flexions, c'est-à-dire par des modifications intérieures de la racine. cette ressemblance se confirme encore par d'autres rapprochements; elle va même jusqu'à une conformité parfaite dans plusieurs syllabes ou lettres à l'aide desquelles on forme des flexions. Le futur indien se forme par un *s*, comme en grec : - *koromi*, je fais, - *korishyami*, je ferai. l'imparfait se forme en faisant précéder le mot de la voyelle brève, et en lui donnant la terminaison *on* : *bhovami*, je suis, - *obhovon*, j'étais. Ailleurs on a déjà fait remarquer la conformité frappante qui existe entre les terminaisons des genres dans les adjectifs en indien et [43] en latin, entre le comparatif indien et le comparatif grec, enfin entre les terminaisons des personnes du verbe en indien et en grec; il a été question aussi du parfait avec l'augment. ce parfait s'accorde encore en ce point avec le parfait grec, que sa première personne ne se termine point en *mi*, ou

en *on*, comme celle des autres temps, ni sa troisième personne en *t*, ou en *ti*, mais que toutes les deux se terminent par une voyelle : - *chokaro*, j'ai fait et il a fait; - *vobhuvo*, j'ai été et il a été. De telles ressemblances, qui s'étendent jusqu'aux détails les plus minutieux de la construction, sont certainement plus qu'un simple objet de curiosité pour quiconque a réfléchi sur le langage. La terminaison de la troisième personne de l'impératif est *otu*, au pluriel *ontu*; celle du premier participe au masculin est *on*. Il serait superflu de vouloir tout mentionner, lorsqu'on a trouvé un grand nombre de traits isolés, où la conformité est si frappante qu'un seul serait presque suffisant pour décider la question.

L'infinitif latin avec sa terminaison en *re* semblerait une grande déviation de cette règle; sans aucun doute, c'est ici une particularité propre au latin, et par laquelle il s'éloigne des autres langues de la même famille dans la formation d'une des parties les plus importantes du discours. cependant, comme l'infinitif indien [44] terminé en *tun* s'emploie tout aussi souvent, si ce n'est plus, dans le sens du supin latin, qui lui ressemble aussi à l'égard de la forme, que dans l'acception propre de l'infinitif, on retrouve encore ici le lien d'affinité et l'un des points d'intersection entre deux idiomes.

Dans les déclinaisons, le cinquième cas qui se termine en *at*, répond à l'ablatif latin en *ate*; le septième cas au pluriel, qui se termine en *eshu*, *ishu*, etc., répond à la terminaison grecque εσσι et οισι; le quatrième et le cinquième cas en *bhyoh*, qui devient souvent *bhyos* dans la construction, lorsqu'il est précédé d'une voyelle longue, répondent au datif et à l'ablatif latins en *bus*. on pourrait comparer le datif indien du singulier en *ayo* à l'ancien datif latin en *ai*, la terminaison du duel en *au* à celle du grec en *ω*. on trouverait encore beaucoup de cas particuliers et d'applications de la règle fondamentale, dans lesquels la déclinaison indienne s'accorde avec celle des langues qui viennent d'être nommées. les neutres, par exemple, se terminent encore ici constamment à l'accusatif comme au nominatif. Au duel, plusieurs cas qui sont différents dans les autres nombres n'ont qu'une seule et même terminaison.

Nous ne revenons pas sur de semblables traits de ressemblance que nous avons déjà rencontrés [45] chemin faisant; nous omettons même bien des détails qui, joints aux précédents, ne seraient pas sans importance. Il reste sans doute, à côté de cette grande conformité dans l'ensemble et dans les points essentiels de la langue, une diversité considérable dans certains détails et dans plusieurs cas isolés. La diversité consiste surtout en ce point, que la grammaire indienne, ayant les mêmes principes que la langue grecque et la langue latine, demeure, si k'ose m'exprimer ainsi, encore plus fidèle à la même loi de structure, et qu'elle est par cela même plus simple et à la fois plus artificielle que les deux autres. Les langues grecque et latine se déclinent, c'est-à-dire qu'elles n'indiquent point les rapports du substantif par des particules ajoutées au mot ou placées devant le mot, comme cela se pratique en grande partie dans les langues modernes. Néanmoins leur déclinaison n'est point assez complète pour pouvoir se passer entièrement du secours des prépositions. la déclinaison indienne n'a jamais besoin de cette espèce de mots. Pour exprimer divers rapports qu'on indique en latin par les prépositions *cum*, *ex*, *in*, qui sont si souvent nécessaires dans cette langue, afin de déterminer plus précisément le sens de l'ablatif, la déclinaison indienne possède des cas particuliers. Qu'on puisse dire que la langue indienne n'a [46] point du tout de verbes irréguliers, je n'ose pas l'affirmer; mais il est du moins certain que si elle en a, ni pour le nombre, ni pour l'irrégularité, ils ne peuvent entrer en comparaison avec les verbes grecs et latins. La conjugaison même est plus régulière. L'impératif indien a encore une première personne, et est au rang des autres modes complets; de plus, la seconde personne de l'impératif n'y est jamais si raccourcie ni si mutilée qu'elle l'est toujours dans le persan, et très-fréquemment aussi dans les autres langues de la même famille. la manière par laquelle on forme d'un verbe simple un verbe fréquentatif ou désidératif, ou un verbe qui exprime une action occasionnée par une personne et exécutée par une autre, est tout-à-fait uniforme et

invariable pour toutes les racines. Le grand nombre des mots verbaux dérivés tant du verbe que de l'infinitif y forme encore un ensemble plus complet. Presque tous les adjectifs indiens sont verbaux, régulièrement dérivés d'un verbe; comme aussi presque tous les noms propres en indien sont des épithètes significatives. De toutes les langues, il n'en est aucune qui s'explique d'elle-même aussi complètement que celle de l'Inde.

Ce serait trop dire, sans doute, que de prétendre que le grec et le latin sont en tout point à la langue indienne, pour la grammaire, dans le [47] même rapport que les langues d'origine romane sont au latin. néanmoins, on ne peut nier que dans quelques points, par l'emploi qu'elles font des prépositions, par leur irrégularité vacillante, elles ne marquent déjà le passage de la grammaire ancienne à la grammaire moderne, et que la simplicité méthodique de l'indien, par rapport à sa construction, ne soit l'indice d'une très haute antiquité. mais la différence qui suit est importante. Dans le grec on entrevoit encore quelque lieu de croire que les syllabes dont on se sert pour former les flexions ont été primitivement des particules et des mots auxiliaires fondus dans le mot principal. Il est vrai que cette hypothèse ne soutiendrait pas l'examen, à moins d'avoir recours à presque tous ces artifices et à ces subtilités étymologiques, auxquels pourtant il faudrait renoncer d'avance et sans aucune exception, sitôt que l'on veut considérer le langage et son origine scientifiquement, c'est-à-dire en s'appuyant toujours sur des preuves historiques. mais dans l'indien disparaît complètement la moindre apparence d'une pareille possibilité, et l'on est forcé de reconnaître que la structure de cette langue étant tout-à-fait organique, et se ramifiant, pour ainsi dire, à l'aide de flexions, de modifications intérieures, et d'entrelacements variés du radical selon ses diverses significations, elle ne se [48] compose point par la simple agrégation mécanique de mots et de particules ajoutées les unes aux autres, assemblage dans lequel la racine allemande reste, à proprement parler, immuable et stérile. Qu'une grammaire aussi artificielle puisse néanmoins être en même temps fort simple, c'est ce que montre pleinement l'exemple de l'indien. Nous n'aurons recours, pour ce qui regarde ce fait, à aucune autre supposition qu'à ce qu'il faut bien admettre pour expliquer d'une manière claire et solide l'origine des langues; nous supposerons que les inventeurs ont été doués d'un sentiment exquis, à l'aide duquel ils ont discerné l'expression propre et distinctive des idées, la signification naturelle et primitive, si j'ose m'exprimer ainsi, des lettres, des sons radicaux et des syllabes. Aujourd'hui qu l'empreinte des mots est effacée par un long usage, et que, par une multitude confuse d'impressions de toute espèce, l'oreille a perdu la justesse de ses perceptions, à peine est-il possible de retrouver ce sentiment dans toute son énergie et son activité, bien qu'il ait dû exister antérieurement ; autrement, comment pouvoir expliquer la possibilité de la formation d'une langue quelconque, à plus forte raison la langue indienne ?

Ce sentiment exquis dut influencer dès lors sur l'écriture comme sur la langue elle-même. L'écriture [49] indienne n'était point un système d'hiéroglyphes sculptés ou peints, et composés d'après des objets de la nature; elle s'attachait à représenter et à dessiner dans des contours visibles le caractère intérieur des lettres, selon le sentiment tout-à-fait distinct que l'on avait de ce même caractère.

Frédéric Schlegel et William Jones

A/ ce que Henri Heine dit de Fr. Schlegel en 1855:

De l'Allemagne, éd. Grappin, p. 199-200

Depuis l'apparition du livre de madame de Staël sur l'Allemagne, Frédéric Schlegel a encore gratifié le public de deux grands ouvrages qui sont peut-être ses meilleures productions, et qui méritent en tous cas la mention la plus favorable. Ce sont : *la Sagesse et la langue des Indiens*, et ses *Leçons sur l'histoire de la littérature*. Par le premier de ces ouvrages, il n'a pas seulement introduit parmi nous l'étude du sanscrit, mais encore il l'a fondée. Il devint pour [200] l'Allemagne ce que William Jones avait été pour l'Angleterre. Il avait appris le sanscrit de la manière la plus originale, et le petit nombre de fragments qu'il a donnés dans ce livre sont traduits admirablement. Grâce à la puissance d'observation dont il était doué, il comprit toute la signification de la versification épique des indiens, de la Sloka, qui coule aussi largement dans leur poésie que le Gange, le fleuve aux eaux saintes et limpides. Je puis m'épargner les louanges, car l'ouvrage de Frédéric Schlegel sur l'Inde est assurément traduit en français (...)

B/ Ce que Schlegel dit de William Jones en 1808

[89] Je termine en jettant un coup d'œil sur William Jones, qui en faisant remarquer l'affinité qui existe entre le latin, le grec, l'allemand, le persan et l'indien, et en démontrant que cette [90] dernière langue est leur souche commune, a répandu pour la première fois de la lumière sur la science du langage, et, par suite, sur l'ancienne histoire des peuples, où tout jusqu'alors était demeuré obscur et confus. mais, lorsqu'il veut étendre encore l'affinité à quelques autres cas où elle est incomparablement moindre; lorsqu'il s'attache ensuite à ramener la multitude innombrable des langues à trois branches principales, la famille indienne, arabe et tartare; enfin lorsqu'après avoir lui-même, le premier, si bien établi la différence totale qui sépare l'arabe de l'indien, il veut, uniquement par amour de l'unité, faire tout dériver d'une source commune, nous n'avons pu suivre cet homme recommandable dans ses parties de son travail, et quiconque voudra examiner avec attention ce traité sera incontestablement de notre avis.

CHAPITRE V.

ORIGINE DES LANGUES.

Les hypothèses relatives à l'origine du langage auraient été entièrement écartées, ou du moins elles auraient pris une tout autre forme, si, au lieu de s'abandonner à l'arbitraire et aux fictions de la poésie, on avait entrepris de les fonder sur des recherches historiques. Mais c'est en particulier une supposition tout-à-fait gratuite et vraiment erronée, que d'attribuer une origine partout la même au langage et au développement de l'esprit humain. La variété à cet égard est au contraire si grande, que, parmi le grand nombre des langues, on en trouverait à peine une seule qui ne pût être employée comme exemple pour confirmer l'une des hypothèses imaginées jusqu'ici sur l'origine des langues.

Index

- Adelung, 22, 23
affinité, 22, 25, 27, 28, 29, 31, 34, 35, 37, 38, 40, 42
affinités, 23
allemand, 28, 31, 37, 38, 39, 42
allemande, 23, 28, 29, 35, 37, 38, 39, 41
américaine, 28, 29, 31
américaines, 28, 31, 32, 33, 34, 35, 36
américains, 32
Américains, 29
Amérique, 28, 29, 31, 32, 33, 34, 36
analogies, 26
analogiques, 26
anglais, 30, 39
Anglais, 24
anglo-saxon, 39
arabe, 28, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 37, 42
Aracan, 34
arbitraire, 24, 34
arbitraires, 24
arménienne, 28
Asam, 34
Asie, 26, 28, 29, 30, 31, 34
Ava, 34
Bactriane, 37
barbarie, 29, 39
basque, 22, 28, 29, 31, 32, 33, 34
Basque, 24
Basques, 32
Beauzée, 25
Bengale, 34
berceau, 23, 24, 33
Blumenbach, 23
Bochard, 23
Bopp, 22, 23
branches, 24
Brésil, 33
bretonne, 22, 24
Bullet, 24
Burma, 34
burmane, 34
Calcutta, 25
celtique, 22, 28, 29, 33
celtiques, 26
celtistes, 24
celto-bretons, 25
Champollion, 25
Chine, 36
chinois, 25, 28, 31, 33, 34
chinoise, 25, 32
chinoises, 36
Cingalais, 34
classification, 27
classifications, 24
Condillac, 24
conformité, 33, 39, 40
consanguinité, 23
cophte, 28, 31, 32, 33, 34
cora, 32, 35
Court de Gébelin, 24
Cuvier, 26
Danois, 24
degré, 33, 35
Desbrosses, 24
Egypte, 25
Égypte, 37
égyptienne, 25
émigrants, 29
espèce, 24, 26, 40, 41
ethnographie, 23
étymologie, 24, 26, 27, 28, 30
étymologistes, 27
famille, 22, 25, 26, 27, 29, 32, 33, 36, 40, 42
familles, 22, 23, 25, 26, 27, 34
filiation, 23, 26
filiations, 23
finoise, 34
flexions, 6, 26, 28, 31, 32, 33, 34, 35, 38, 39, 41
forêts, 24
frottement de l'usage, 39
généalogie, 4, 28, 37
Genève, 26
génie, 27
germanique, 22, 28, 38, 39
germaniques, 26, 39
gothique, 38, 39
grammaire comparée, 4, 37
grec, 30, 31, 37, 38, 39, 41, 42
Grèce, 22, 26, 30
grecque, 28, 29, 33, 38, 40
grecs, 28, 40
Grimm, 23

- Guignes, 36
Harris, 25
hébraïque, 24, 28
hébraïsants, 25
hébreu, 22, 24, 35
hiéroglyphes, 25
huasteca, 32, 35
Inde, 22, 25, 29, 30, 34, 36, 37, 38, 41, 42
Indes, 26, 34
indien, 26, 28, 30, 31, 34, 36, 37, 38, 39,
40, 41, 42
indienne, 22, 28, 29, 30, 31, 33, 37, 38, 39,
40, 41
indiens, 22, 28, 35, 38, 40, 42
Indiens, 22, 25, 26, 28, 42
indo-germanique, 26
Italie, 22, 26, 28, 30
Jablonski, 25
Jones, 22, 29, 30, 42
Klaproth, 26
koloune, 34
latin, 34, 37, 38, 39, 40, 41, 42
latine, 28, 29, 38, 39, 40
linguistes, 22, 23, 24, 26, 34
linguistique, 22, 23, 24, 25, 26, 27
Linnée, 26
Locke, 25
Malais, 34
malaise, 32, 34
mantchoue, 34
marche, 33, 35
matérialisme, 25
mécanique, 24, 34, 41
mécanisme, 27
Meckley, 34
mère, 24
Mérian, 22, 26, 27
méthode, 26, 33
méthodes, 25, 32
mexicain, 32, 35, 36
Mexique, 33
migrations, 22, 29, 30
Milne-Edwards, 23
mixteca, 32, 35
mogole, 34
mutations, 25
nation, 24, 33
naturalistes, 23
onomatopée, 24
oquichua, 32, 35, 36
organique, 33, 35, 41
orient, 23
Orient, 22, 23, 26, 30, 36
origine, 24, 28, 29, 34, 37, 41
origines, 23, 27, 29
othomi, 32, 35
Papous, 34
Paraguay, 33
parenté, 22, 26, 27, 29, 33
Paris, 30, 38
Pégu, 34
péguanne, 34
Pérou, 36
persan, 22, 28, 37, 38, 40, 42
persane, 28, 29, 37, 38
persanes, 38
Persans, 30
Perse, 26
Perses, 38
péruvien, 32, 36
peuples, 22, 23, 27, 29, 34, 36, 37, 42
Pezron, 23, 24
Phrygie, 26
Pictet, 26
Portugais, 30
pracrit, 38
primitif, 22, 24, 28, 29, 33
primitive, 22, 24, 29, 35, 41
primitivement, 39, 41
progrès, 24, 33, 35
progressif, 35
race, 27, 29
races, 23, 26, 27, 30
racine, 10, 25, 28, 31, 33, 35, 38, 39, 41
racines, 24, 25, 26, 27, 28, 32, 34, 35, 36,
38, 40
radicaux, 24, 41
romain, 39
romaine, 28, 30
Rosellini, 25
sanskrit, 25, 26, 30, 38, 39, 42
sanskrite, 25
scandinave, 39
scandinaves, 39
Scythes, 38
Séleucides, 37
Siam, 34
slave, 28

Slave, 24
slaves, 38
slavone, 29
structure, 4, 25, 28, 31, 32, 33, 35, 37, 39,
40, 41
Symes, 34
système, 22, 24, 25, 28, 30, 33, 34, 35, 41
systèmes, 24, 29
tartare, 34, 42
théories, 24, 25
Thomassin, 23
Thurot, 25
tige, 29, 34
totomaca, 35
touguse, 34
Tour-d'Auvergne, 24
Vater, 23
Zoéga, 25

4 - Auguste Schlegel

Observations sur la langue et la littérature provençales (1818)

(ouvrage écrit directement en français)

p. 12

Ce qu'on appelle alors dans l'histoire l'esprit des temps, dit un auteur allemand, n'est d'ordinaire que l'esprit de l'écrivain moderne qui réfléchit une image altérée des siècles passés. Il n'a point encore paru en France d'historien qui ait su peindre le moyen âge d'une manière vraiment dramatique, c'est-à-dire en mettant en scène les hommes tels qu'ils étoient, entourés de l'atmosphère des idées alors dominantes, sans leur suggérer des motifs étrangers à leur nature, sans analyser leurs caractères par des réflexions banales soi-disant philosophiques, et sans vouloir arriver au secret de l'existence individuelle par le détour du raisonnement.

p. 13-14

Ensuite l'étude de la langue provençale est très-curieuse en elle-même, sous le triple rapport de la théorie générale des langues; de l'étymologie de la langue françoise et des autres idiomes dérivés du latin; enfin, de ses propres beautés et de ses qualités distinctives. Le premier point de vue tient à un sujet si [14] vaste, que je me dois me borner ici à l'effleurer légèrement.

Les langues qui sont parlées encore aujourd'hui et qui ont été parlées jadis chez les différents peuples de notre globe, se divisent en trois classes : les langues sans aucune structure grammaticale, les langues qui emploient des affixes, et les langues à inflexion^{note 6}.

Les langues de la première classe n'ont qu'une seule espèce de mots, incapables de recevoir aucun développement ni aucune modification. On pourroit dire que tous les mots y sont des racines, mais des racines stériles qui ne produisent ni plantes ni arbres. Il n'y a dans ces langues ni déclinaisons, ni conjugaisons, ni mots dérivés, ni mots composés autrement que par simple juxta-position, et toute la syntaxe consiste à placer les éléments inflexibles du langage les uns à côté des autres. De telles langues doivent présenter de grands obstacles au développement des facultés intellectuelles; leur donner une culture littéraire ou scientifique quelconque, semble être un tour de force; et si la langue chinoise présente ce phénomène, peut-être n'a-t-il pu être réalisé qu'à l'aide d'une écriture syllabique très-artificiellement compliquée, et qui supplée en quelque façon à la pauvreté primitive du langage.

[15] Le caractère distinctif des affixes est, qu'ils servent à exprimer les idées accessoires et les rapports, en s'attachant à d'autres mots, mais que, pris isolément, ils renferment encore un sens complet. Les langues, dont le système grammatical est fondé sur les affixes, peuvent avoir de certains avantages, malgré leurs imperfections^{note 7}. Je pense,

^{note 6} Cette classification fondamentale des langues a été développée par mon frère dans son ouvrage *sur la langue et l'antique philosophie des Indiens*, dont la première partie a été traduite en français à la suite du traité d'Adam Smith *sur l'origine des langues*.

^{note 7} Toutes les langues indigènes de l'Amérique semblent appartenir à cette seconde classe. M. Alexandre de Humboldt, dans la description de son *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*, donne le résultat de ses recherches sur ces langues; il fait connaître leur singulière nature par des observations ingénieuses. Quoique le but principal de ce célèbre voyageur fût l'avancement des sciences naturelles, l'universalité de ses connaissances et l'infatigable activité de son esprit lui ont fourni les moyens de recueillir aussi tout ce qui peut intéresser l'historien et le philosophe.

M. de Humboldt l'aîné a publié en allemand un mémoire très-intéressant sur la langue basque. Cette langue, reste des [86] idiomes indigènes de l'ancienne Europe, est également caractérisée par les affixes.

N'ayant jamais étudié les langues dites *sémitiques*, si importantes par le rôle qu'elles jouent dans l'histoire du genre humain, je n'ose rien affirmer sur la manière dont il faut les classer. Si elles n'appartiennent pas en entier à

cependant, qu'il faut assigner le premier rang aux langues à inflexions. On pourroit les appeler les langues organiques, parce qu'elles renferment un principe vivant de développement et d'accroissement, et qu'elles ont seules, si je puis m'exprimer ainsi, une végétation abondante et féconde. Le merveilleux artifice de ces langues est, de former une immense variété de mots, et de marquer la liaison des idées que ces mots désignent, moyennant un assez petit nombre de syllabes qui, considérées séparément, n'ont point de signification, mais qui déterminent avec précision le sens du mot auquel elles sont jointes. En modifiant les lettres radicales, et en ajoutant aux racines des syllabes dérivatives, on forme des mots dérivés de diverses espèces, et des dérivés des dérivés. On compose des mots de plusieurs racines pour exprimer des idées complexes. Ensuite on décline les substantifs, les adjectifs et les pronoms, par genres, par nombres et par cas; [16] on conjugue les verbes par voix, par modes, par temps, par nombre et par personnes, en employant de même des désinences et quelquefois des augmens qui, séparément, ne signifient rien. Cette méthode procure l'avantage d'énoncer en un seul mot l'idée principale, souvent déjà très-modifiée et très-complexe, avec tout son cortège d'idées accessoires et de relations variables.

Les langues à inflexions se subdivisent en deux genres, que j'appellerai les langues *synthétiques* et les langues *analytiques*. J'entends par langues analytiques celles qui sont astreintes à l'emploi de l'article devant les substantifs, des pronoms personnels devant les verbes, qui ont recours aux verbes auxiliaires dans la conjugaison, qui suppléent par des prépositions aux désinences des cas qui leur manquent, qui expriment les degrés de comparaison des adjectifs par des adverbes, et ainsi du reste. Les langues synthétiques sont celles qui se passent de tous ces moyens de circonlocution.

L'origine des langues synthétiques se perd dans la nuit des temps; les langues analytiques, au contraire, sont de création moderne : toutes celles que nous connoissons, sont nées de la décomposition des langues synthétiques^{note 8}.

La ligne de division entre les deux genres n'est [17] pas tranchée. Les langues où prédomine le système synthétique ont cependant adopté, sous quelques rapports particuliers, la méthode des langues analytiques; et celles-ci, formées des matériaux que leur fournissent les langues synthétiques, ont naturellement conservé quelques traits de ressemblance avec elles.

Les langues grecque et latine sont des modèles du genre synthétique, dont on a depuis long-temps étudié et admiré les beautés. De nos jours, l'on a commencé à connoître en Europe une langue encore plus strictement synthétique : c'est la langue sacrée des Indiens. Le système

la seconde classe, au moins leur structure diffère essentiellement de celle des langues les plus cultivées de la troisième, c'est-à-dire du grec, du latin et du sancrit.

Une question fort ardue, et que je n'entamerai pas ici, c'est de savoir si les langues peuvent, ou non, graduellement changer de nature, et passer de la première classe à la seconde et de la seconde à la troisième. S'il étoit possible de répondre à cette question par des faits d'une certaine évidence, une foule de problèmes relatifs aux origines de la civilisation se trouveraient par là-même résolus.

^{note 8} Afin qu'on ne croie pas que j'érige en règle générale un fait isolé, je remarquerai que le même phénomène, que l'on peut observer en Europe, se retrouve en Asie. La propagation du mahométisme et les conquêtes des Mogols y ont produit des effets semblables à ceux qui furent amenés en Europe par la chute de l'empire romain et l'invasion des Barbares. Les anciennes langues savantes et synthétiques de la Perse et de l'Inde, le pehlwi et le sanscrit, ont été remplacées par des langues mixtes, dont la grammaire est extrêmement simplifiée au moyen des mots auxiliaires. Dans l'Inde, il y a un grand nombre d'idiomes d'origine moderne, dont le fond est du sanscrit altéré et tronqué, avec un mélange de mots arabes, [87] persans, ou puisés dans d'autres dialectes populaires. Le sanscrit, étudié seulement dans les livres anciens, n'est plus que la langue de communication générale entre les savans, ainsi que le latin l'étoit en Europe dans le seizième siècle. Le persan moderne, sous quelques rapports, peut être comparé à l'anglois : la grammaire de ces deux langues est infiniment simple; l'une et l'autre sont composées de deux éléments hétérogènes imparfaitement amalgamés : le persan du pehlwi et de l'arabe, l'anglois de l'anglo-saxon et du françois.

grammatical de cette langue est construit, pour ainsi dire, sur une échelle plus vaste; elle dépasse surtout dans la faculté de former des mots composés, tout ce que nous avons connu jusqu'ici.

En Europe, les langues dérivées du latin, et l'anglais, ont une grammaire toute analytique, et les littératures de ces belles langues, cultivées avec tant de soin et de succès, nous montrent à peu près le degré de perfection dont ce genre est susceptible. Les langues germaniques forment une classe intermédiaire : synthétiques dans leur origine et conservant toujours une certaine puissance de synthèse, elles penchent fortement vers les formes analytiques.

[18] Et voici une observation qui ne paroîtra pas indifférente à ceux qui savent que l'histoire des langues est celle de l'esprit humain. Lorsque les langues synthétiques ont été fixées de bonne heure par des livres qui servoient de modèles, et par une instruction régulière, elles sont restées telles; mais quand elles ont été abandonnées à elles-mêmes et soumises aux fluctuations de toutes les choses humaines, elles ont montré une tendance naturelle à devenir analytiques, même sans avoir été modifiées par le mélange d'aucune langue étrangère.

On voit, par exemple, en lisant avec attention les deux auteurs grecs les plus anciens, Homère et Hésiode, que la langue grecque primitivement n'a point eu d'articles. L'usage s'en est introduit ensuite jusqu'au pléonasmе, et ce changement s'est opéré dans l'intervalle entre le siècle d'Homère et d'Hésiode, et celui des premiers écrivains en prose. Depuis ce temps la langue grecque, ayant eu une littérature qui formoit la base de l'éducation, a conservé ses formes synthétiques jusqu'à l'époque où elle a subi une espèce de décomposition par le déclin et la chute de l'empire byzantin, et s'est transformée en grec moderne.

Le plus ancien monument écrit de l'allemand est la version gothique de l'Évangile, attribuée à [19] Ulfilas. Elle a quatorze siècles de date; et cependant nous y reconnaissons les traits de notre langue maternelle. La grammaire y a des formes très-simples, mais toutes synthétiques : les désinences marquées pour les déclinaisons et les conjugaisons ; un véritable passif ; un emploi très limité des articles^{note 9} ; point de pronoms personnels devant les verbes; à peine quelques légères traces de l'emploi de verbes auxiliaires.

Depuis Ulfilas, la langue allemande n'a été entièrement négligée dans aucun temps; mais pendant tout le moyen âge, elle ne reçut point une culture savante et grammaticale. Le projet conçu par Charlemagne de rédiger une grammaire de l'allemand, sa langue maternelle, et de la faire enseigner régulièrement dans les écoles, resta sans exécution^{note 10}. Les poésies nationales furent transmises de vive voix d'une génération à l'autre. Les livres écrits jusqu'au douzième siècle, pour la plupart des ouvrages théologiques, ensuite des poèmes de chevalerie, étoient trop peu nombreux, et surtout trop peu répandus, pour exercer une grande influence. Dans le treizième siècle seulement on a commencé à se servir de l'allemand dans les actes

^{note 9} M. Raynouard dit (*Recherches sur l'origine et la formation de la langue romane*, p. 45) : "Les Goths et les Francs avoient dans leur langue l'usage des articles." Cela demande de grandes restrictions pour être exact. D'abord, dans le seul livre en langue gothique qui nous reste, dans l'Évangile d'Ulfilas, on n'aperçoit pas la plus légère trace de l'article indéfini, devenu indispensable dans nos langues modernes ; ensuite, l'article défini aussi est omis une infinité de fois dans des passages où il se trouve dans le texte grec, et où l'usage actuel l'exigeroit impérieusement. Ulfilas a traduit avec une fidélité si littérale, que, lorsqu'il supprime les articles du texte, on peut admettre que l'usage de sa langue ne les comportoit absolument pas. Ce qui me confirme encore plus dans la supposition que c'est par une espèce d'hellénisme qu'Ulfilas emploie les articles, c'est de voir que les poésies anglo-saxonnes et scandinaves en sont totalement dépourvues. Or, la poésie, et surtout la poésie populaire, conserve en général mieux le caractère primitif d'une langue que la prose. dans les plus anciens écrits franciques, l'usage de l'article défini s'est déjà introduit [88] plus ou moins; mais ces écrits ne remontent qu'au neuvième siècle.

^{note 10} Eginhart. *Vita Karoli Magni*. "*Inchaovit et grammaticam patrii sermonis. Mensibus etiam juxta propriam linguam nomina imposuit.*" Eginhart donne ensuite ces noms allemands des mois, inventés par Charlemagne, dont quelques-uns sont encore aujourd'hui en usage.

publics et dans la législation. Ainsi donc, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'ère littéraire de l'Allemagne, [20] c'est-à-dire jusqu'à l'invention de l'imprimerie et jusqu'à la réformation, notre langue n'étant fixée par aucun moyen artificiel, a eu pleine liberté de suivre son cours naturel; et les progrès qu'elle a faits dans cet intervalle vers les formes analytiques, en perdant une partie de ses anciens modes de synthèse, sont immenses.

Mais cette transition au système analytique a eu lieu bien plus rapidement, et, pour ainsi dire, par secousses, lorsque, par l'effet de la conquête, il existe un conflit entre deux langues, celle des conquérans et celle des anciens habitans du pays. Voilà ce qui a eu lieu dans les provinces de l'empire occidental, conquises par les peuples germaniques, et en Angleterre lors de l'invasion des Normands. De la lutte prolongée de deux langues, dont l'une étoit celle de la grande masse de la population, l'autre celle de la nation prépondérante, et de l'amalgame final des langues et des peuples, sont issus le provençal, l'italien, l'espagnol, le portugais, le françois et l'anglois.

On pourrait dire que, dans les langues modernes de l'Europe méridionale, le fond est latin, et la forme germanique; mais cet énoncé aurait plus d'apparence que de solidité. Le fond de ces langues [21] est en effet latin, à l'exception des mots allemands qui s'y sont introduits dès l'origine, et dont le nombre monte, sinon à des milliers, du moins à des centaines. Dans l'espagnol et le portugais l'on doit encore décompter les mots arabes. Mais, pour soutenir dans toute son étendue cette thèse que la forme est germanique, il faudrait partir d'une comparaison avec la grammaire actuelle de l'allemand. Or, pour déterminer au juste l'influence que les dialectes germaniques peuvent avoir eue dans la formation des langues latines mixtes, il faut examiner ces dialectes dans l'état où ils étoient pendant les premiers siècles après la conquête. Les plus anciens monuments écrits de la langue francique datent du huitième et du neuvième siècle. Le dialecte y est fort différent de celui d'Ulphilas, mais les formes grammaticales se rapprochent encore beaucoup des siennes^{note 11}. L'on ne peut donc considérer la grammaire analytique comme une invention déjà toute faite, qui auroit été simplement adaptée à la langue latine. Au contraire, cette grammaire s'est développée simultanément, et peut-être plus tôt dans les pays de langue romane que dans les pays de langue théotisque pure. Et voici la plus grande singularité que nous présente la formation des langues latines mixtes : du concours de deux langues [22] qui toutes les deux avoient une grammaire synthétique, sont nées des langues dans lesquelles le système analytique a pris le plus grand développement. Comment ce changement s'est-il opéré ? M. Raynouard, dans ses *Recherches sur l'origine et la formation de la langue romane*, nous en donne une explication très satisfaisante : il a suivi la marche de l'esprit humain dans cette époque mémorable, en penseur et en historien tout ensemble. J'avais préparé depuis plusieurs années les matériaux d'un *Essai historique sur la formation de la langue françoise* : je suis charmé d'avoir été prévenu. Les recherches de M. Raynouard m'ont fourni beaucoup de lumières : elles ôtent à mes observations une partie de leur nouveauté, mais elle ne les rendent peut-être pas entièrement inutiles. Car je me propose de traiter le sujet dans une plus grande étendue, et de donner, autant que cela est possible, l'histoire des diverses langues qui ont été parlées simultanément ou successivement dans les Gaules, dans le pays compris entre les Pyrénées et le Rhin. D'ailleurs, je ne suis pas d'accord avec M. Raynouard sur plusieurs points qui demandent à être discutés plus à fond que je ne puis le faire en ce moment.

^{note 11} Entre autres, dans Otfred et dans les autres auteurs franciques de l'époque carlovingienne, l'emploi des verbes auxiliaires pour former, soit le prétérit, soit le futur, est encore extrêmement rare.

De l'origine des Hindous (1834)

1re publ. dans les *Transactions de la Société Royale de littérature du Royaume uni*, vol. 2, Londres 1834. Repris dans les *Essais littéraires et historiques*, Bonn, 1842: 439-518.

bnf [Z 50897

NB Bopp *Vergleichende Gk*, 1. Aufl. 1833, 2. Aufl. 1857-60.

ch. 1 :	Définition du nom de Hindou	441
2	Anciennes migrations des peuples	443
3	Examen de la tradition nationale des Hindous	448
4	Diversité des races humaines	459
5	Caractère physiologique des Hindous	466
6	Sauvages indigènes de l'Inde	472
7	Analyse comparée des langues appliquée à l'histoire	478
8	Revue des langues affiliées au sanscrit	494
	note sur Pritchard 1831	
	note sur Pictet 1837	
9	Résultats	514-518

p. 475

Beaucoup de faits de l'histoire ancienne et moderne semblent prouver qu'il existe des différences indestructibles dans les dispositions naturelles des races humaines: qu'il y a eu des peuples sages et inventifs, qui se sont humanisés spontanément, ou n'ont jamais été sauvages; d'autres peuples dociles, et capables de se former par l'éducation législative et industrielle que les premiers leur apportaient; et enfin, des peuples qui repoussent tout ordre social mieux réglé comme une gêne insupportable. Le contact de la [476] civilisation semble leur devenir pernicieux, parce qu'ils n'en saisissent que le mauvais côté. C'est ainsi que les indigènes de l'Amérique septentrionale n'ont rien appris des Européens que l'usage des armes à feu et de l'eau de vie. Constamment refoulés dans l'intérieur, à mesure que les colons défrichent le pays, ils ont déjà fort diminué, et il est à prévoir qu'ils s'éteindront entièrement.

[479] ch. VII : L'analyse comparée des langues appliquée à l'histoire

Nous avons défini la race des Hindous: nous avons vu que, quoique placés à l'extrémité de la ligne, ils appartiennent à celle qu'on est en droit d'appeler la plus noble, puisqu'elle s'est illustrée dans l'histoire plus que toutes les autres prises ensemble, par les perfectionnements de l'ordre social; par les inventions utiles et les découvertes scientifiques; enfin, par des productions intellectuelles qui portent le sceau du génie, dans la philosophie, la poésie, l'éloquence et les beaux-arts. Nous déterminerons maintenant la famille de peuples dont ils sont une partie intégrante, en nous laissant guider dans cette recherche par l'étude comparée des langues.

On peut dire que cette étude, traitée méthodiquement, est une science toute de nouvelle création; et il est à présumer, qu'à cause de cela [480] même, elle n'est pas encore appréciée par tout le monde à sa juste valeur.

L'étymologie est mal famée, comme une science futile, arbitraire dans ses procédés, équivoque, incertaine ou manifestement erronée dans ses résultats qui, lors même qu'ils seraient certains, ne paraîtraient que des minuties oiseuses.

Je ne disconviens point que l'analyse comparée des langues ne soit une espèce d'étymologie: néanmoins, j'espère la délivrer de cet opprobre, et lui revendiquer sa dignité.

Il faut que le danger de faire fausse route dans ce labyrinthe soit bien grand, et l'attrait de s'y engager, bien puissant; puisque nous voyons que les hommes savants, et d'un esprit distingué, ont été fort malheureux en fait d'étymologie, et ont mis en avant des hypothèses chimériques et même ridicules. C'est qu'ils n'avaient point de fil d'Ariane; qu'ils manquaient de principes qui les dirigeassent dans leur marche; et qu'ils ne s'étaient pas rendu compte assez clairement de la nature de leur entreprise.

Il y a trois genres d'étymologie bien distincts, quoiqu'ils aient été souvent confondus mal à propos: l'étymologie grammaticale, historique, et philosophique.

L'étymologie grammaticale explique la dérivation des mots dans le sein de la langue même; l'étymologie historique dérive une langue moderne d'une ou de plusieurs langues plus anciennes; l'étymologie philosophique enfin prétend remonter [481] à l'origine absolue des langues, en expliquant leur formation par des lois, d'après lesquelles doit avoir agi la faculté générale du langage, inhérente à la nature humaine.

Je ne m'arrête point à cette dernière, parce qu'elle n'a rien de commun avec nos recherches actuelles; et je puis me dispenser de motiver mon scepticisme à l'égard de la possibilité d'une pareille science.

L'étymologie grammaticale est facile et parfaitement démontrable dans la sphère des analogies; c'est-à-dire, lorsqu'il existe des séries de mots, ou du moins quelques-uns, dérivés d'autres mots de la même langue, d'après la même méthode, et avec la même modification du sens. Elle devient hypothétique lorsque ces analogies disparaissent. Les étymologistes de cette classe souvent n'ont pas fait cette distinction; en général, ils ont manqué de méthode. Ils devaient d'abord fixer le système dérivatif de la langue qu'ils analysaient: c'est-à-dire, déterminer les changements qui s'opèrent dans les éléments d'un mot, afin de la faire passer à une autre catégorie grammaticale; les lettres ou les syllabes qui y sont jointes, et la manière dont elles sont agencées. Or les grammairiens grecs et latins n'ont jamais tenté cette entreprise; ils ne se sont pas même douté qu'elle fût possible. Mais le défaut principal des étymologistes anciens et modernes, c'est de n'avoir pas su s'arrêter à temps. Il existe des mots qui se refusent à toute analyse ultérieure, et auxquels il [482] ne faut pas faire violence. On a voulu tout dériver: et de quoi? De rien. Il suffit de parcourir l'ouvrage de Varron sur la langue latine pour se faire une idée de la confusion qui en résulte. Ce sont les atomes d'Epicure qui se meuvent au hasard. Des dérivations sans terme finissent inévitablement par tourner en cercle, et tel mot pourra devenir le père de son trisaïeul.

Ces étymologistes infatigables ont oublié dans l'objet de leur recherche deux grandes catégories, la forme et la matière. La forme des langues qui en ont une (car il y a des langues presque informes) consiste dans les inflexions des noms et des verbes, les affixes et préfixes, les modes de la dérivation et de la composition, enfin, l'arrangement des mots pour les combiner en phrases. La matière, ce sont les racines. La notion des racines, méconnue des grammairiens de l'occident, a été cultivée de préférence par ceux de l'Asie. Dans l'hébreu, l'arabe et le sanscrit, les verbes simples et primitifs sont également considérés comme les seules racines. La caractère constitutif est donc le même, quoique le nombre et la qualité des éléments qui peuvent ou doivent entrer dans une racine, soient différemment déterminés dans chacune de ces langues. Le principe que tout doit être dérivé des racines, a été suivi peut-être trop rigoureusement; car il se pourrait qu'il existât des dérivés de racines perdues, et que des mots appartenant à quelque langue [483] étrangère, eussent été introduits; ce qui est arrivé même aux langues les plus pures.

Je passe à l'étymologie historique. Elle est en général facile, et marche d'un pas assuré, lorsque la formation récente de la langue dont il s'agit est constatée, qu'on peut en fixer l'époque, et que les langues dont la fusion y a concouru, sont également connues. tels sont les principaux idiomes répandus dans l'occident de l'Europe, les langues romanes et l'anglais.

Néanmoins les étymologistes y ont souvent échoué, parce qu'ils ont mieux aimé se livrer à des conjectures que de consulter les anciens documents écrits; et qu'ils ont pris les mots isolément, au lieu d'embrasser la totalité, et de commencer par l'investigation des mois générales qui ont présidé à la nouvelle formation.

Mais l'étymologie historique a été appliquée aussi à des langues dont l'origine se perd dans la nuit des temps. c'est ainsi qu'on a voulu dériver le latin du grec. Voyez l'ouvrage d'un grand philologue, le dictionnaire latin de Gerhard Vossius: vous y trouverez en foule des exemples de toutes les erreurs où l'on peut tomber en ce genre. De quel droit prétendait-il dériver le latin du grec ? L'histoire et tradition attestent, aurait répondu Vossius, que les Grecs ont fondé beaucoup de colonies en Italie. Oui: mais les colonies qui remontent aux temps mythologiques, sont manifestement fausses, et n'ont été imaginées que fort tard. Les colonies vraiment historiques [484] en Sicile et sur les côtes de l'Italie inférieure, n'ont pu produire un changement universel et fondamental dans les idiomes du pays. On parlait grec et osque, l'un à côté de l'autre, et l'influence mutuelle s'est bornée à quelques communications de détail. Nous possédons des écrits en langue grecque d'une date bien plus ancienne qu'en langue latine. cela est vrai encore: mais c'est le hasard qui nous a conservé le texte d'Homère, sauf les altérations qu'il a subies; et un hasard contraire a fait périr les lois de Numa. Les conformités du latin avec le grec ressortent de la manière la plus frappante, lorsque on le confronte avec le dialecte éolien: c'est Quintilien qui le premier a fait cette remarque judicieuse. Or le dialecte éolien est celui où les formes primitives se sont le mieux conservées. Ce dialecte nous retrace dans la prononciation, dans les inflexions, et souvent dans les mots, ce qui était suranné ou tombé en désuétude dans le style classique qui s'est fixé d'après les modèles athéniens.

On aurait donc, avec un droit égal au moins, pu entreprendre de dériver le grec du latin. Mais la véritable relation entre ces deux langues n'est pas celle de mère et de fille; ce sont des langues sœurs.

Les mêmes observations s'appliquent aux tentatives faites par plusieurs savants de dériver les langues germaniques du latin et du grec. Les Germains n'ont jamais été subjugués par les Romains; ils n'ont été mis en contact que fort tard [485] avec les provinces occidentales de l'empire; plus tard encore avec les provinces orientales, où la langue grecque était devenue dominante. Le voisinage, le commerce, le service militaire dans les légions, enfin et surtout, la conversion à la religion chrétienne, ont introduit un certain nombre de mots grecs et latins dans les langues germaniques; mais ces mots n'en affectent nullement le fond, et sont faciles à reconnaître. Le vin et la rose portent un nom latin d'un bout de l'Europe à l'autre; c'est que le mot est venu avec la chose. Mais, certes, les Germains n'ont pas consulté les Romains pour savoir comment il fallait appeler père et mère, frère et sœur; ni comment il fallait compter un, deux, trois, et ainsi du reste.

L'origine de toutes ces langues est inconnue; elles ont des racines profondes dans une antiquité antérieure à l'Histoire. C'est donc un préjugé, un point de vue individuel, qui a engagé les savants à donner la préférence à l'une sur l'autre comme source étymologique. cela me rappelle un enfant qui, ayant appris le français avant le latin, chaque fois qu'il rencontrait dans cette dernière langue un mot dont la ressemblance le frappait, s'écriait: Ah, cela vient sûrement du français !

Il y avait donc au fond de ces essais étymologiques un aperçu vrai; mais la route qu'on suivait, et les conséquences qu'on tirait des conformités remarquées, étaient fausses. C'étaient des lueurs éparses, que l'on ne savait pas réunir en un seul faisceau de lumière, parce que des nuages [486] épais interceptaient encore à notre vue le point central, d'où tous ces rayons partent dans des directions divergentes. La connaissance du sanscrit, acquise depuis moins d'un demi-siècle, a dissipé ces ténèbres. S'il est vrai ce que disait un grand philosophe, qui en même temps était un érudit d'un vaste savoir, Leibnitz, "que rien ne jette un plus grand jour

sur l'origine cachée des peuples que la comparaison des langues" (et cela est d'une vérité évidente), j'ose affirmer que cette découverte, réservée à nos jours, fait époque dans les recherches sur l'antiquité, et même sur l'histoire primitive du genre humain. Qui aurait pu imaginer d'avance qu'on trouverait sur les rives du Gange une langue ancienne, décelant encore, par des traits caractéristiques, une communauté d'origine avec des idiomes qui se parlent sur les confins de la mer glaciale, en Scandinavie et en Islande ?

Cette découverte peut se comparer à une autre de même importance, faite dernièrement dans l'histoire naturelle: je veux parler de l'anatomie des espèces animales, qui n'existent plus, qui appartiennent à une autre époque de la création terrestre, et qu'on a nommées antédiluviennes, dans la supposition qu'elles auraient dans une catastrophe violente de notre globe. De tout temps on a trouvé des ossements fossiles, mais sans y faire attention; quelquefois l'on y a rattaché des contes puérils; quand ils frappaient par leur dimensions colossales, ils passaient dans [487] l'opinion populaire pour des squelettes de géants. Mais aussitôt que l'œil observateur du génie scientifique se fut dirigé de ce côté, les découvertes se multiplièrent, et devinrent suffisantes pour déterminer les caractères anatomiques, par lesquels les espèces perdues se rapprochent en même temps et se distinguent des espèces les plus analogues parmi celles qui existent encore. L'art fut enseigné de refaire le corps entier, moyennant quelques membres épars; de dessiner même sur le squelette le contour extérieur de l'animal; de faire ainsi des portraits d'originaux qui avaient appartenu à un autre âge du monde, et de ressusciter, non-seulement pour la science, mais pour l'imagination, une création anéantie.

De même, on avait remarqué depuis longtemps quelques ressemblances isolées et superficielles entre des langues auxquelles on ne connaissait aucun lien historique. Mais on se bornait à un étonnement stérile, ou, si l'on essayait d'expliquer ce phénomène, on mettait en avant de fausses hypothèses. La connaissance du sanscrit mit un terme à ce tâtonnement. Cette langue, cultivée au plus haut point, et fixée dans une antiquité éloignée, appartenait à une nation de l'Asie méridionale, placée hors de la sphère de notre histoire ancienne: cette langue, dis-je, offrit au premier abord tant de coïncidences avec toutes les autres langues déjà connues de la même famille, que cela provoqua un examen plus approfondi. On apprit à discerner les analogies [488] déguisées par des dissemblances à la surface; à les découvrir surtout dans ces portions déliées de la structure des langues qui ressemblent à la ramification des veines et des nerfs dans le corps animal. Sans doute, la grammaire usuelle est chargée d'expliquer le mécanisme de chaque langue dont elle s'occupe spécialement; mais elle le fait uniquement dans un but d'utilité pratique; elle ne considère les formes existantes et légitimées par l'usage, que comme un moyen d'exprimer correctement et intelligiblement sa pensée. L'analyse comparée des langues doit aussi commencer par la grammaire, et non pas par des vocabulaires. mais c'est une grammaire d'un ordre supérieur; elle doit devenir historique, autant que cela est possible, ensuivant l'ordre inverse des temps; elle doit distinguer dans les changements qui se sont opérés au sein d'une même langue à diverses époques, les perturbations accidentelles, des lois d'un développement organique. La connaissance de ces lois, et l'analogie des langues, les fournissent les moyens de remonter à une époque antérieure aux documents écrits, de devenir un type ancien plus original, et de s'approcher ainsi de l'identité primitive des langues issues d'une même souche.

Les travaux que je viens de décrire, jusqu'ici n'ont été qu'ébauchés; les exagérations et les théories arbitraires ne nous manquent pas non plus; mais en général on est dans la bonne voie.

Les langues dont le droit d'être rangées dans [489] la même famille est déjà suffisamment constaté, sont: le sanscrit, le persan, le grec, et le latin, les langues germaniques, lettiques, et esclavones.

Cette grande affiliation serait moins surprenante, elle cesserait même entièrement de l'être, si l'on pouvait se flatter de ramener à une langue mère, commune au genre humain, toutes celles qui se parlent encore aujourd'hui dans les différentes parties du globe, et les langues éteintes dont il nous reste quelques vestiges. Mais cela est impossible; impossible, dis-je, par des moyens raisonnables, que puisse avouer une saine critique. Non-seulement les langues des races différentes sont entièrement hétérogènes, et n'ont rien de commun entre elles, soit pour la matière, soit pour la forme, que ce qu'exige le besoin de se faire comprendre par ses semblables; mais dans la même race on distingue plusieurs familles de langues, aussi étrangères l'une à l'autre par leur système grammatical et la masse des mots, que les membres d'une même famille sont étroitement liés entre eux. Depuis longtemps les orientalistes ont reconnu l'affinité mutuelle de l'hébreu, du chaldéen, du syriaque et de l'arabe, et les ont compris sous le nom général de langues sémitiques ou araméennes. Elles sont à part de la famille indo-germanique. Aucun tour de force étymologique ne peut les ramener à une origine commune; les vains efforts des hellénistes hébraïsants sont condamnés pour toujours. Les langues sémitiques, moins parfaites d'ailleurs, ont été moins [490] instructives pour l'étude comparée des langues, que celles qui nous occupent, parce qu'elles étaient circonscrites dans un cercle beaucoup plus étroit, avant que la langue arabe eût fait fortune par la propagation de l'Islamisme.

La comparaison entre les langues d'une même famille, pour être méthodique, doit commencer par ce qu'il y a de plus subtil, et néanmoins de plus essentiel: par les formes grammaticales qui se retrouvent partout, sans avoir nulle part une existence indépendante.; la déclinaison des noms substantifs et adjectifs; la conjugaison des verbes; certains mots élémentaires, d'une signification vague et peu spécifiée, mais d'un emploi continu, tels que les pronoms, les prépositions, et autres particules, et le verbe substantif; enfin, les noms de quelques idées pour lesquelles la société même la plus inculte ne saurait se passer d'expressions, tels que les nombres primaires et les plus proches degrés de parenté. On passera ensuite aux racines, et on réservera les mots dérivés pour la fin. Comme la doctrine des racines n'a point été appliquée à toutes ces langues, il faudra imiter la méthode des grammairiens indiens, et dépouiller les verbes primitifs de leurs accessoires, et des modifications qu'ils reçoivent par la conjugaison, pour en retrouver le véritable thème qui sert de base à toutes les inflexions et formations dérivées.

Les conformités sont étonnantes; elles le sont surtout, parce qu'elles entrent dans les moindres détails, et jusque dans les anomalies. C'est un [491] phénomène curieux de voir cette inconcevable ténacité dans des idiotismes qui sembleraient ne devoir être que des caprices passagers. La partie la plus volatile des langues, la prononciation aussi, a fait preuve de constance: au milieu des mutations de lettres, qui cependant sont soumises à certaines lois, les voyelles, longues ou brèves, ont souvent conservé leur quantité.

D'autre part, la disparité est grande (...)

5 - Franz Bopp

Bopp, *Grammaire comparée*
trad. de Michel Bréal

Je me propose de donner dans cet ouvrage une description de l'organisme des différentes langues qui sont nommées sur le titre, de comparer entre eux les faits de même nature, d'étudier les lois physiques et mécaniques qui régissent ces idiomes, et de rechercher l'origine des formes qui expriment les rapports grammaticaux. Il n'y a que le mystère des racines ou, en d'autres termes, la cause pour laquelle telle conception primitive est marquée par tel son et non par tel autre, que nous nous abstiendrons de pénétrer; nous n'examinerons point, par exemple, pourquoi la racine I signifie "aller" et non "s'arrêter", et pourquoi le groupe phonique STHA ou STA veut dire "s'arrêter" et non "aller". A la réserve de ce seul point, nous chercherons à observer le langage en quelque sorte dans son éclosion et dans son développement. Si le but que nous nous proposons est de nature à mettre en défiance certains esprits qui ne veulent qu'on explique ce qui, à leur gré, est inexplicable, la méthode que nous suivrons sera peut-être faite pour dissiper leurs préventions. La signification primitive et par conséquent l'origine des formes grammaticales se révèlent, la plupart du temps, d'elles-mêmes, aussitôt qu'on étend le cercle de ses recherches et qu'on rapproche les unes des autres les langues issues de la même famille, qui, malgré une séparation datant de plusieurs milliers d'années, portent encore la marque irrécusable de leur descendance commune.

Cette nouvelle manière d'envisager nos idiomes européens ne pouvait manquer de se découvrir après la découverte du sanscrit, qui fut, dans l'ordre des études grammaticales, comme la découverte d'un nouveau monde: on reconnut, en effet, que le sanscrit se trouve, par sa structure, dans le rapport le plus intime avec le grec, le latin, les langues germaniques, etc. et que, grâce à la comparaison de cet idiome, on était enfin sur un terrain solide, non seulement pour expliquer les relations qui unissent entre eux les deux idiomes appelés classiques, mais encore pour marquer les rapports qu'ils ont avec le germanique, le lithuanien, le slave. Qui se serait douté, il y a un demi-siècle, que de l'extrême Orient il nous viendrait une langue qui partagerait et quelquefois surpasserait toutes les perfections de forme qu'on était habitué à regarder comme le privilège de la langue hellénique, et qui serait partout en mesure de mettre fin à la rivalité des dialectes grecs, en montrant lequel d'entre eux a conservé sur chaque point la forme la plus ancienne et la plus pure?

Les rapports de la langue ancienne de l'Inde avec ses sœurs de l'Europe sont en partie si évidents qu'on ne peut manquer de les apercevoir à première vue; mais, d'autre part, il y en a de si secrets, de si profondément engagés dans l'organisme grammatical que, pour les découvrir, il faut considérer chacun des idiomes comparés au sanscrit et le sanscrit lui-même sous des faces nouvelles, et qu'il faut employer toute la rigueur d'une méthode scientifique pour reconnaître et montrer que tant de grammaires diverses n'en formaient qu'une seule dans le principe. Les langues sémitiques sont d'une nature moins fine; si l'on fait abstraction de leur vocabulaire et de leur syntaxe, il ne reste qu'une structure excessivement simple. Elles avaient peu de chose à perdre et conséquemment devaient transmettre à tous les âges à venir ce qui leur avait été attribué au commencement. La trilitéralité des racines (§ 107), caractère qui distingue cette famille de langues, suffisait à elle seule à faire reconnaître les individus qui en faisaient partie. Au contraire, le lien qui rattache entre eux les idiomes de la famille indo-européenne, s'il n'est pas moins étroit, est, dans la plupart de ses ramifications, infiniment plus ténu. Les membres de cette race avaient été richement dotés dans la première période de leur jeunesse, et ils tenaient de cette époque, avec la faculté indéfinie de composer et d'agglutiner (§ 108), tous les moyens d'exercer cette faculté. Comme ils avaient beaucoup, ils pouvaient

perdre beaucoup, sans cesser pour cela de participer à la vie grammaticale; à force de pertes, de changements, de suppressions, de transformations et de substitutions, les anciennes ressemblances se sont presque effacées. C'est un fait que le rapport du latin avec le grec, rapport qui est pourtant le plus évident de tous, a été, sinon méconnu entièrement, du moins faussement expliqué jusqu'à nos jours, et que la langue des Romains a été traitée de langue mixte, parce qu'elle a des formes qui ne s'accordent pas bien avec celles du grec, quoiqu'en réalité le latin n'ait jamais été mêlé, sous le rapport grammatical, qu'avec lui-même ou avec des idiomes congénères, et quoique les éléments d'où proviennent les formes qui lui appartiennent en propre ne soient étrangers ni au grec ni au reste de la famille.

La parenté étroite des langues classiques avec les idiomes germaniques a été presque complètement méconnue avant la connaissance du terme de comparaison que fournit l'idiome indien. Nous ne parlons pas ici de nombreux rapprochements faits sans principe ni critique. Et pourtant, il y a plus d'un siècle et demi qu'on s'occupe du gothique, et la grammaire de cette langue, ainsi que ses relations avec les autres idiomes, sont d'une clarté parfaite. Si la grammaire comparée, avec ses procédés systématiques qui la font ressembler à une sorte d'anatomie du langage, avait existé plus tôt, il y a longtemps que les rapports intimes du gothique (et par conséquent de tous les idiomes germaniques) avec le grec et le latin auraient dû être découverts et poursuivis dans toutes les directions, en sorte qu'ils seraient connus et admis aujourd'hui de tous les savants. Or, qu'y avait-il de plus important, et que pouvait-on demander de plus pressant aux philologues adonnés en Allemagne à l'étude des idiomes classiques, que d'expliquer les rapports existant entre ces idiomes et leur langue maternelle prise dans sa forme la plus ancienne et la plus parfaite?

Depuis que le sanscrit est apparu à l'horizon scientifique, il ne peut, lui non plus, être exclu des études grammaticales, du moment qu'on entreprend des recherches quelque peu approfondies sur l'un des membres de cette famille de langues. Aussi les esprits les plus larges et les plus sûrs se sont-ils gardés de le négliger⁷. Qu'on ne craigne pas qu'en se répandant sur une trop grande variété de langues, le savoir philologique perde en profondeur ce qu'il aura gagné en étendue; car la variété cesse du moment qu'on la ramène à l'unité, et les fausses différences s'évanouissent avec le faux jour qui en est la cause. Quant au maniement pratique des langues, dont les philologues font ordinairement le but principal de leurs études, il est nécessaire d'établir une distinction: autre chose est d'apprendre un idiome, autre chose de l'enseigner, c'est-à-dire d'en décrire le jeu et l'organisme. Celui qui apprend une langue pourra se renfermer dans les bornes les plus étroites et limiter sa vue à l'idiome dont il s'occupe; mais le regard de celui qui enseigne doit embrasser plus d'un ou de deux individus de la race; il doit rassembler autour de lui les témoignages de tous les membres de la famille, [6] pour introduire de la sorte la vie, l'ordre et l'enchaînement organique dans le classement de matériaux de la langue qu'il analyse. Je crois du moins que nous devons tendre vers ce but, si nous voulons répondre à l'une des plus justes exigences de notre siècle, qui, depuis quelques années, nous a fourni les moyens d'y atteindre.

§ 108 : Classification générale des langues. - Examen d'une opinion de Fr. de Schlegel.

⁷ Nous renvoyons le lecteur au jugement de Guillaume de Humboldt, sur la nécessité du sanscrit pour les recherches de linguistique et pour un certain ordre d'études historiques (Bibliothèque indienne, I, 133). Citons aussi quelques mots que nous empruntons à la préface de la Grammaire de Grimm (2e éd., I, VI) : "Si le latin et le grec, quoique placés à un degré supérieur, ne suffisent pas toujours pour éclaircir toutes les difficultés de la grammaire allemande, où certaines cordes résonnent encore d'un son plus pur et plus profond, à leur tour ces idiomes, comme l'a très bien remarqué A.-G. Schlegel, trouveront un correctif dans la grammaire beaucoup plus parfaite du sanscrit. Le dialecte que l'histoire nous prouve être le plus ancien et le moins altéré doit servir de règle en dernier ressort, et il doit réformer certaines lois admises jusqu'à présent pour les dialectes plus modernes, sans pourtant abroger totalement ces lois."

Les racines sémitiques ont, comme on vient de le dire, la faculté de marquer les rapports grammaticaux par des modifications internes, et elles ont fait de cette faculté l'usage le plus large ; au contraire, les racines indo-européennes, aussitôt qu'elles ont à indiquer une relation grammaticale, doivent recourir à un complément externe : il paraîtra d'autant plus étonnant que Fr. de Schlegel⁸ place ces deux familles de langues dans le rapport inverse. Il établit deux grandes catégories de langues, à savoir celles qui expriment les modifications secondaires du sens par le changement interne du son radical, par la *flexion*, et celles qui marquent ces modifications par l'addition d'un mot qui signifie déjà par lui-même la pluralité, le passé, le futur, etc. Or il place le sanscrit et les langues congénères dans la première catégorie et les idiomes sémitiques dans la seconde. "Il est vrai, dit-il (p. 48), qu'il peut y avoir une apparence de flexion, lorsque les particules ajoutées finissent par se fondre si bien avec le mot principal, qu'elles deviennent méconnaissables ; mais si, comme il arrive en arabe et dans les autres idiomes de la même famille, ce sont des particules déjà significatives par elles-mêmes qui expriment les rapports les plus simples et les plus essentiels, tels que la personne dans les verbes, et si le penchant à employer des particules de ce genre est inhérent au génie même de la langue, il sera permis d'admettre que le même principe a été appliqué en des endroits où il n'est plus possible aujourd'hui de distinguer aussi clairement l'adjonction [226] de particules étrangères ; du moins, il sera sûrement permis d'admettre que, dans son ensemble, la langue appartient à cette catégorie, quoique dans le détail elle ait déjà pris en partie un caractère différent et plus relevé, grâce à des mélanges et à d'habiles perfectionnements."

Nous devons commencer par rappeler qu'en sanscrit et dans les idiomes de cette famille, les désinences personnelles des verbes montrent pour le moins une aussi grande ressemblance avec les pronoms isolés qu'en arabe. Et comment une langue quelconque, exprimant les rapports pronominaux des verbes par des syllabes placées au commencement ou à la fin de la racine, irait-elle négliger précisément les syllabes qui, isolées, expriment les idées pronominales correspondantes?

Par *flexion*, Fr. de Schlegel entend le changement interne du son radical, ou (p. 35) la modification interne de la racine qu'il oppose (p. 48) à l'adjonction externe d'une syllabe. Mais quand en grec de *δω* ou de *δο* se forment *δίδω-μι*, *δώ-σω*, *δο-θησόμεθα*, qu'est-ce que les formes *μι*, *σω*, *θησόμεθα* sinon des compléments externes qui viennent s'ajouter à une racine invariable ou changeant seulement la quantité de la voyelle? Si l'on entend donc par *flexion* une modification interne de la racine, le sanscrit, le grec, etc. n'auront guère d'autre flexion que le redoublement, qui est formé à l'aide des ressources de la racine même. Ou bien, dira-t-on que dans *δο-θησόμεθα*, *θησόμεθα* est une modification interne de la racine *δο* ?

Fr. de Schlegel continue (p. 50): "Dans la langue indienne, ou dans la langue grecque, chaque racine est véritablement ce que dit son nom, une racine, un germe vivant ; car les idées de rapport étant marquées par un changement interne, la racine peut se déployer librement, prendre des développements indéfinis, et, en effet, elle est quelquefois d'une richesse admirable. Mais tout ce qui sort de cette façon de la [227] simple racine conserve la marque de la parenté, fait corps avec elle, de manière que les deux parties se portent et se soutiennent réciproquement." Je ne trouve pas que cette déduction soit fondée, car si la racine a la faculté d'exprimer les idées de rapport par des changements internes, comment en peut-on conclure pour cette même racine (qui reste *invariable à l'intérieur*) la faculté de se développer indéfiniment à l'aide de syllabes étrangères s'ajoutant du dehors? Quelle marque de parenté y

⁸ Dans son ouvrage *Sue la langue et la sagesse des Indous*.

a-t-il entre μ , σ , $\theta\eta\sigma\acute{o}\mu\epsilon\theta\alpha$ et les racines auxquelles se joignent ces compléments significatifs ? Reconnaissons donc dans les flexions des langues indo-européennes, non pas des modifications intérieures de la racine, mais des éléments ayant une valeur par eux-mêmes et dont c'est le devoir d'une grammaire scientifique de rechercher l'origine. Mais quand même il serait impossible de reconnaître avec certitude l'origine d'une seule de ces flexions, il n'en serait pas moins certain pour cela que l'adjonction de syllabes extérieures est le véritable principe de la grammaire indo-européenne ; il suffit, en effet, d'un coup d'œil pour voir que les flexions n'appartiennent pas à la racine, mais qu'elles sont venues du dehors. A. G. de Schlegel, qui admet dans ses traits essentiels cette même classification des langues⁹, donne à entendre que les *flexions* ne sont pas des [228] modifications de la racine, mais des compléments étrangers, dont le caractère propre serait de n'avoir pas de signification par eux-mêmes. Mais on en peut dire autant pour les flexions ou syllabes complémentaires des langues sémitiques, qui ne se rencontrent pas plus qu'en sanscrit, à l'état isolé, sous la forme qu'elles ont comme flexions. On dit, par exemple, en arabe *antum*, et non pas *tum* "vous" ; et en sanscrit, c'est *ma*, *ta*, et non pas *mi*, *ti* qui sont les thèmes déclinables de la 1^{re} et de la 2^e personne ; *at-TI* "il mange" est dans le même rapport avec *TA-m* "lui" (à l'accusatif) que le gothique *IT-a* "je mange" avec la forme monosyllabique *AT* "je mangeai". La cause de l'affaiblissement de *l'a* radical en *i* est probablement la même dans les deux cas : c'est à savoir que le mot où nous rencontrons *i* est plus long que le mot où nous avons *a* (comparez § 6).

Si la division des langues proposée par Fr. de Schlegel repose sur des caractères inexacts, l'idée d'une classification rappelant les règnes de la nature n'en est pas moins pleine de sens. Mais nous établirons plutôt, comme fait A. G. de Schlegel (endroit cité), *trois* classes, et nous les distinguerons de la sorte :

1° idiomes sans racines véritables, sans faculté de composition, par conséquent, sans organisme, sans grammaire. A cette classe appartient le chinois, où tout, en apparence¹⁰, n' est

⁹ Dans son ouvrage, *Observations sur la langue et la littérature provençales* (en français), il établit toutefois trois classes de langues (p. 14 et suiv.) : *les langues sans aucune structure grammaticale, les langues qui emploient des affixes, et les langues à inflexions*. Il dit des dernières : "Je pense, cependant, qu'il faut assigner le premier rang aux langues à inflexions. On pourrait les appeler les langues organiques, parce qu'elles renferment un principe vivant de développement et d'accroissement, et qu'elles ont seules, si je puis m'exprimer ainsi, une végétation abondante et féconde. Le merveilleux artifice de ces langues est de former une immense variété de mots, et de marquer la liaison des idées que ces mots désignent, moyennant un assez petit nombre de syllabes, qui, considérées séparément, n'ont point de signification, mais qui déterminent avec précision le sens du mot auquel elles sont jointes. En modifiant les lettres radicales, et en ajoutant aux racines des syllabes dérivatives, on forme des mots dérivés de diverses espèces, et des dérivés des dérivés. On compose des mots de plusieurs racines pour exprimer les idées complexes. Ensuite on décline les substantifs, les adjectifs et les pronoms, par genres, par nombres et par cas ; on conjugue les verbes par voix, par modes, par temps, par nombres et par personnes, en employant de même des désinences et quelquefois des augments, qui séparément ne signifient rien. Cette méthode procure l'avantage d'énoncer en un seul mot l'idée principale, souvent déjà très-modifiée et très-complexe, avec tout son cortège d'idées accessoires et de relations variables."

¹⁰ Je dis *en apparence*, car, de racines véritables, on ne peut en reconnaître au chinois : en effet, une racine suppose toujours une famille de mots dont elle est le [229] cadre et l'origine ; on n'arrive à la saisir qu'après avoir dépouillé les mots qui la contiennent de tous les éléments exprimant des idées secondaires, et après avoir fait abstraction des changements qui ont pu survenir dans la racine elle-même par suite des lois phoniques. Les composés dont parlent les grammaires chinoises ne sont pas des composés véritables, mais seulement des mots juxtaposés dont le dernier ne sert souvent qu'à mieux déterminer la signification du premier ; par exemple, dans *taó lú* (Endlicher, *Éléments de la grammaire chinoise*, p. 170), il y a deux mots juxtaposés, qui ont tous les deux, entre autres significations, celle de "chemin", et qui réunis ne peuvent signifier autre chose que *chemin*. Les expressions citées par Endlicher (p. 171 et suiv.) ne sont pas plus des composés que ne le sont en français les termes comme *homme d'affaires*, *homme de lettres*. Pour qu'il y ait composé, il faut que les deux mots soient réellement combinés et n'aient qu'un seul et même accent. Ces expressions chinoises n'ont qu'une unité logique,

encore que racine, et où les catégories grammaticales et les [229] rapports secondaires ne peuvent être reconnus que par la position des mots dans la phrase¹¹. [230]

2° Les langues à racines monosyllabiques, capables de les combiner entre elles, et arrivant presque uniquement par ce moyen à avoir un organisme, une grammaire. Le principe essentiel de la création des mots, dans cette classe de langues, me paraît être la combinaison des racines verbales avec les racines pronominales, les unes représentant en quelque sorte l'âme, les autres le corps du mot (comparez § 105). A cette classe appartiennent les langues indo-européennes, ainsi que tous les idiomes qui ne sont pas compris dans la première ou dans la troisième classe, et dont les formes se sont assez bien conservées pour pouvoir être ramenées à leurs éléments les plus simples.

3° Les langues à racines verbales dissyllabiques, avec trois consonnes nécessaires, exprimant le sens fondamental. Cette classe comprend seulement les idiomes sémitiques et crée ses formes grammaticales, non pas seulement par composition, comme la seconde, mais aussi par la simple modification interne des racines. Nous accordons d'ailleurs volontiers le premier rang à la famille indo-européenne, mais nous trouvons les raisons de cette prééminence, non pas dans l'usage de *flexions* consistant en syllabes dépourvues de sens par elles-mêmes, mais dans le nombre et la variété de ces compléments grammaticaux lesquels sont significatifs et en rapport de parenté avec des mots employés à l'état isolé; nous trouvons encore des raisons de supériorité dans le choix habile et l'usage ingénieux de ces compléments, qui permettent de marquer les relations les plus diverses de la façon la plus exacte et la plus vive; nous expliquons enfin cette supériorité par l'étroite union qui assemble la racine et la flexion en un tout harmonieux, comparable à un corps organisé.

c'est-à-dire qu'il faut oublier la signification particulière de chacun des mots simples pour ne penser qu'au sens de l'ensemble, sens souvent assez arbitraire ; par exemple, la réunion des mots *shûi* ("eau") et *sheù* ("main") signifie "pilote" (*shûi sheù*), et celle des mots *g'ï* "soleil") et *tsè* ("fils") désigne le "jour", qui est considéré comme le produit du soleil (*g'ï tsè*). -- Les mots chinois ont l'apparence de racines, parce qu'ils sont tous monosyllabiques; mais les racines des langues indo-européennes comportent une plus grande variété de formes que les mots chinois. Ceux-ci commencent tous par une consonne et se terminent (à l'exception du chinois du sud), soit par une voyelle, diphthongue ou triphthongue, soit par une nasale (*n*, *ng*) précédée d'une voyelle. *L* seul fait exception et se trouve à la fin des mots, après *eu*, dans *eul* "et", *eül* "deux" et *eül* "oreille". Pour montrer dans quelles étroites conditions est renfermée la structure des mots chinois, je cite les noms de nombre de 1 à 10, ainsi que les termes employés pour 100 et 1000. Je me sers du système de transcription d'Endlicher : 'ï 1, *eül* 2, *.san* 3, *ssé* 4, 'u 5, *lû* 6, *tšï* 7, *pã* 8, *kieù* 9, *shï* 10, *pě* 100, *tšian* 1000. On voit qu'ici chaque nom de nombre est une création à part, et qu'il n'est pas possible d'expliquer un nom de nombre plus élevé par la combinaison d'autres noms de nombre moins élevés. Ce qui, dans les langues indo-européennes, se rapproche le plus de la structure des mots chinois, ce sont les racines pronominales ou thèmes pronominaux, lesquels, comme on l'a fait observer plus haut (§ 105), se terminent tous par une voyelle. A ce point de vue, on pourrait comparer, par exemple, *pã*, *lû*, *shï* aux thèmes *ka*, *ku*, *kî*. On en pourrait rapprocher aussi quelques thèmes substantifs sanscrits, qui, d'après leur forme, sont des racines nues, aucun suffixe formatif n'étant joint à la racine à laquelle ils appartiennent ; exemples: *b'â* "éclat", *b'l* "peur", *hri* "pudeur".

¹¹ La langue chinoise a été parfaitement caractérisée par G. de Humholdt dans sa [230] *Lettre à M. Abel Rémusat, sur la nature des formes grammaticales en général, et sur le génie de la langue chinoise en particulier* (en français).

Franz Bopp

Vergleichende Grammatik etc.

Berlin, 1833

Bei Ferdinand Dümmler

1. Abtheilung 1833, 2. : 1835, 3. : 1837, 4. : 1842.

Vorrede (1. Abteilung)

Ich beabsichtige in diesem Buche eine vergleichende, alles Verwandte zusammenfassende Beschreibung des Organismus der auf dem Titel genannten Sprachen, eine Erforschung ihrer physischen und mechanischen Gesetze und des Ursprungs der die grammatischen Verhältnisse bezeichnenden Formen. Nur das Geheimniss der Wurzeln oder des Benennungsgrundes der Urbegriffe lassen wir unangetastet; wir untersuchen nicht, warum z.B. die Wurzel *I* gehen und nicht stehen, oder warum die Laut-Gruppierung *STHA* oder *STA* stehen und nicht gehen bedeute. Ausserdem aber versuchen wir, die Sprache gleichsam im Werden und in ihrem Entwicklungsgange zu verfolgen, aber auf eine Weise, dass diejenigen welche das von ihnen für unerklärbar Gehaltene nicht erklärt wissen wollen, vielleicht weniger Anstoss in diesem Buche finden werden, als sie von der hier ausgesprochenen Tendenz erwarten könnten. In den meisten Fällen ergibt sich die Urbedeutung und somit der Ursprung der grammatischen Formen von selbst, durch die Erweiterung unseres sprachlichen Gesichtskreises und durch die Confrontirung seit Jahrtausenden von einander getrennten, [IV] aber noch unverkennbare Familienzüge an sich tragenden Stammschwestern. In der Behandlung unserer europäischen Sprachen musste in der That eine neue Epoche eintreten durch die Entdeckung eines neuen sprachlichen Welttheils, nämlich des Sanskrit (*), von dem es sich erwiesen hat, dass es in seiner grammatischen Einrichtung in der innigsten Beziehung zum Griechischen, Lateinischen, Germanischen etc. steht, so dass es erst dem Begreifen des grammatischen Verbandes der beiden klassisch genannten Sprachen unter sich, wie auch des Verhältnisses derselben zum Germanischen, Litthauischen, Slawischen eine feste Grundlage gegeben hat. Wer hätte vor einem halben Jahrhunderte es sich träumen lassen, dass uns aus dem fernsten Orient eine Sprache würde zugeführt werden, die das Griechische in allen seinen ihm als Eigenthum zugetrauten Form-Vollkommenheiten begleitet, zuweilen überbietet, und überall dazu geeignet ist, den im Griechischen bestehenden Dialekten-Kampf zu schlichten, indem sie uns sagt, wo ein jeder derselben das Ächtteste, Älteste aufbewahrt hat.

Die Beziehungen der Alt-Indischen Sprache zu ihren europäischen Schwestern sind zum Theil so handgreiflich, dass sie von jedem, der jener Sprache auch nur aus der Ferne seinen Blick zuwendet, wahrgenommen werden müssen; zum [V] Theil aber auch so versteckt, so tief in die geheimsten Gänge des Sprachorganismus eingreifend, dass man jede einzelne ihr zur vergleichende Sprache, wie auch sie selber, von neuen Gesichtspunkten aus betrachten, und alle Strenge grammatischer Wissenschaft und Methode anwenden muss, um die verschiedenen Grammatiken als ursprünglich Eine zu erkennen und darzustellen. Die Semitischen Sprachen sind von einer derberen Natur, und, das Lexicalische und Syntaktische abgerechnet, von einer höchst sparsamen Einrichtung; sie hatten wenig zu verlieren und mussten das was ihnen vom Anbeginn mitgegeben war, allen zukünftigen Zeiten überliefern. Die wurzelhafte Consonanten-Dreiheit (§ 107), welche diesen Stamm vor anderen auszeichnet, war allein schon hinreichend, jedes ihm angehörende Individuum kenntlich zu machen. Das familien-band hingegen, welches den indisch-europäischen Sprachstamm umschlingt, ist zwar nicht weniger allgemein, aber in den meisten Richtungen von unendlich feinerer Beschaffenheit. Die Glieder dieses Stammes brachten aus ihrer ersten Jugendperiode

eine überaus reichhaltige Ausstattung, und in einer unbeschränkten Compositions- und Agglutinations-Fähigkeit (§ 108) auch die Mittel dazu mit. Sie konnten, weil sie vieles hatten, auch vieles einbüßen und dennoch sprachliches Leben tragen; und durch vielfache Verluste, vielfache Veränderungen, Laut-Unterdrückungen, Umwandlungen und Verschiebungen sind die alten Stammschwester einander fast unkenntlich geworden. Wenigstens ist es Tatsache, dass *sas* noch am meisten am Tage [VI] liegende Verhältniss des Lateinischen zum Griechischen zwar niemals ganz übersehen, aber doch bis auf unsere Zeitgröblich verkannt worden ist, und dass die in grammatischer Beziehung nur mit sich selbst, oder mit solchem was ihres Stammes ist, vermischte Römersprache auch jetzt noch als Mischsprache angesehen zu werden pflegt, weil *sir* in der That vieles hat, was zum Griechischen gehalten sehr heterogen klingt, obwohl die Elemente, woraus solche Formen entsprungen, dem Griechischen und anderen Schwestersprachennicht fremd sind, wie ich dies zum Theil schon in meinem Conjugations-System (*) zu zeigen versucht habe.

Die enge Verwandtschaft der klassischen mit den germanischen Sprachen ist - zahlreiche Wortvergleichen ohne Prinzip und Kritik abgerechnet - vor Erscheinung des asiatischen Vermittelungsgliedes fast ganz übersehen worden, obwohl der Umgang mit dem Gothischen schon anderthalb Jahrhunderte zählt, das Gothische aber in seiner Grammatik so vollkommen und in seinem Verhältnissen so klar ist, dass, wenn es früher eine streng systematische Sprachvergleichung und Sprach-Anatomie gegeben hätte, die durchgreifende Beziehung [VII] desselben - und somit des Gesamt-Germanischen - zur Griechen- und Römer-Sprache längst enthüllt, nach allen Richtungen verfolgt, und gegenwärtig von jedem Philologen verstanden und anerkannt sein müsste (*). Denn was ist wichtiger und kann dringender von den Bearbeitern der klassischen Sprachen verlangt werden, als die Ausgleichung derselben mit unserer Muttersprache in ihrer ältesten, vollkommensten Gestalt?

Seitdem das Sanskrit an unserem sprachlichen Horizont aufgegangen ist, lässt sich auch dieses von tiefer eingehenden grammatischen Untersuchungen in irgend einem ihm verwandten Sprachgebiete nicht mehr ausschliessen, was auch den bewährtesten und umsichtigsten Forschern in diesem Fach nicht in den Sinn kommt¹². Man fürchte nicht, dass die praktische Gründlichkeit in der *utraque lingua*, worauf es dem Philologen am meisten ankommt, durch Verbreitung über zu vielerlei Sprachen bieinträchtigt werde; denn das Vielartige verschwindet, wenn es als einartig erkannt und dargestellt, und das falsche Licht welches ihm die Farbe des vielartigen auftrug, beseitigt ist. Ein anderes ist es auch eine Sprache lernen, ein anderes sie lehren, d. h. ihren Organismus und Mechanismus beschreiben; der Lernende mag sich in der engsten Gränze halten und über die zu erlernende Sprache nicht hinaussehen; der Lehrenden Blick aber muss über die engen Schranken eines oder zweier Individuen einer Sprachfamilie hinausreichen, er muss die Zeugnisse der sämtlichen Stammgenossen um sich versammeln, um dadurch Leben, Ordnung und organischen Zusammenhang in das auszubreitende Sprachmaterial der zunächst vorliegende Sprache zu bringen.

§ 108

¹² Wir verweisen auf W. von Humboldt höchst gewichtvolles Urtheil über die Unentbehrlichkeit des Sanskrit in der Sprachkunde und derjenigen Art Geschichte, die damit zusammenhängt (Indische Bibl. I. 133.). Auch aus Grimms Vorrede zur zweiten Ausgabe seiner trefflichen Grammatik mögen einige zu beherzigenden Worte hier an ihrem Platz stehen (I. VI.) "So wenig der erhabener Stand des Lat. und Griechischen für alle Fälle der deutschen Grammatik ausreicht, in welcher noch einzelne Saiten reiner und tiefer anschlagen, eben so wird, nach A. W. Schlegels treffender Bemerkung, die weit vollendetere indische Grammatik wiederum jenen zum Correctiv dienen. Der Dialect, den uns die Geschichte als den ältesten, unverdorbenen weist, muss zuletzt auch für die allgemeine Darstellung des Stamms die tiefste Regal darbieten und dann bisher entdeckte Geste der späteren Mundarten reformieren ohne sie sämmtlich aufzuheben."

Da die Semitischen Wurzeln vermöge ihres Baues die fallendsten Anlagen haben zur Andeutung grammatischer Nebenbegriffe durch blosse innere Gestaltung der Wurzel, wovon sie auch umfassenden Gebrauch machen, während die Sanskritischen bei der ersten grammatischen Bewegung zu Zusätzen von aussen genöthigt sind: so muss es befremden, dass Fr. v. Schlegel (*¹³) - indem er die [109] Sprachen in allgemeinen in zwei Haupt-Gattungen eintheilt, wovon die eine die Nebenbestimmungen der Bedeutung durch innere Veränderung des Wurzellauts, durch Flexion, anzeige, die andere jedesmal durch ein zugefügtes Wort, was schon an und für sich Mehrheit, Vergangenheit, ein zukünftiges Sollen oder andere Verhältnissbegriffe der Art bedeute - gerade das Sanskrit und seine Swestern der ersten, das Semitische aber der zweiten Hauptgattung beizählt.

(...)

[112]

Wenn nun also Fr. v. Schlegels Sprach-Eintheilung ihrem Bestimmungsgrunde nach unhaltbar ist, so liegt doch in dem Gedanken an eine naturhistorische Classification der Sprachen viel Sinnreiches. Wir wollen aber lieber mit A. W. v. Schlegel (l. c.) drei Klassen aufstellen, und dieselben zu unterscheiden: Erstens, Sprachen mit einsylbigen Wurzeln, ohne Fähigkeit zur Zusammensetzung und daher ohne Organismus, ohne Grammatik. Hierher gehört das Chinesische, wo alles noch nackte Wurzel ist und die grammatischen Kategorien und Nebenverhältnisse der Hauptsache nach nur aus der Stellung der Wurzeln im Satze erkannt werden können (*¹⁴). Zweitens, Sprachen mit einsylbiger Wurzel, die der Zusammensetzung fähig sind, und fast einzig auf diesem Wege ihren Organismus, ihre Grammatik gewinnen. Das Hauptprinzip der Wortschöpfung, in dieser Klasse, scheint mit in der Verbindung von Verbal- und [113] Pronominal-Wurzeln zu liegen, die zusammen gleichsam Seele und Leib darstellen (vgl § 100). Zu dieser Klasse gehört die Sanskritische Sprachfamilie, und ausserdem alle übrigen Sprachen, sofern sie nicht unter 1. und 2. begriffen sind, und in einem Zustande sich erhalten haben, der eine Zurückführung der Wortformen auf ihre einfachsten Elemente möglich macht. Drittens, Sprachen mit zweisylbigen Verbalwurzeln und drei nothwendigen Consonanten als einzigen Trägern der Grundbedeutung. Diese Klasse begreift blos die Semitischen Sprachen, und erzeugt ihre grammatischen Formen nicht blos durch Zusammensetzung wie der zweite, sondern auch durch blosse innere Modification der Wurzeln. Eine grossen Vorzug der Sanskritischen vor der Semitischen Sprachfamilie räumen wir aber gerne ein, finden ihn aber nicht in dem Gebrauche von Flexionen als für sich bedeutungslosen Sylben, sondern in der Reichhaltigkeit dieser grammatischen, wahrhaft bedeutsamen und mit isolirt gebrauchten Wörtern verwandten Anfügungen; in der besonnenen, sinnreichen Wahl und Verwendung derselben, und der hierdurch möglich werdenden genauen und scharfen Bestimmung der mannigfaltigsten Verhältnisse; endlich in der schönen Verknüpfung dieser Anfügungen zu einem harmonischen, das Ansehen eines organischen Körpers tragenden Ganzen.

¹³ In seinem Werke über Sprache und Weisheit der Indier.

¹⁴ Vortrefflich finden wir den Standpunkt des Chinesischen erläutert in W. v. Humboldt geistreicher Schrift "Lettre à M. Abel-Rémusat sur la nature des formes grammaticales en général et sur le génie de la langue chinoise."

6 - Blumenbach

A/ notice de Larousse

B/ principaux ouvrages accessibles

C/ *De generis humani varietate nativa*, 1795. Table détaillée

D/ *De generis humani varietate nativa*, 1795. Extraits choisis

E/ Annexes : La mesure de l'angle facial et Pierre Camper.

A/ notice de Larousse

BLUMENBACH (Jean-Frédéric), médecin et naturaliste célèbre, né à Gotha le 11 mai 1752, mort le 22 janvier 1841. Son père était naturaliste et professeur au gymnase de Gotha. Il étudia la médecine à Iéna, puis à Göttingue, où il reçut le grade de docteur en 1775. Il ne tarda pas à être nommé professeur extraordinaire de médecine dans cette ville et, un peu plus tard (1778), professeur ordinaire. Avant Cuvier, il comprit que la zoologie doit avoir l'anatomie comparée pour base. Il s'occupa surtout de l'histoire naturelle de l'homme et des races humaines. Sa collection de crânes appartenant à différents peuples a été regardée comme la plus complète qui ait existé ; elle a été achetée, plusieurs années avant sa mort, par le gouvernement, et fait aujourd'hui partie du musée de Göttingue. En comparant tous les caractères que peut fournir la forme des têtes osseuses, Blumenbach établit cinq races humaines : la caucasique ou blanche, la mongolique ou jaune, l'éthiopique ou noire, l'américaine ou rouge, et la malaise; mais il admet qu'entre ces races, qui diffèrent par des caractères tranchés, il y a une foule de variétés, de nuances intermédiaires qui les unissent les unes aux autres ; en un mot, il se prononce pour l'unité de l'espèce humaine. Blumenbach a compté parmi ses élèves plusieurs hommes célèbres, entre autres Sæmmering, Hufeland, Rudolphi et Alexandre de Humboldt. Ses principaux ouvrages sont : *De generis humani varietate nativa* (1775 et 1794); *Specimen physiologiæ comparatæ* (1787 et 1789), *Manuel d'histoire naturelle* (1803), *Manuel d'anatomie comparée* (1805 et 1815) ; *Institutiones physiologiæ et pathologiæ* (1787 et 1798), *Introductio ad historiam medicinæ litterariam* (1786); *Bibliothèque médicale* (1793-1795). La seule nomenclature de ses nombreux écrits occupe 16 pages dans le *Dictionnaire des médecins vivants* du docteur Callisen, de Copenhague ; mais la lecture de ce catalogue montre que, parmi ces ouvrages, il y en a beaucoup qui n'ont qu'une importance tout à fait secondaire, et que nous avons eu raison de ne mentionner ici que les principaux.

B/ principaux ouvrages accessibles

Abbildungen naturhistorischer Gegenstände, hrgg von JFB, n° 1-100, 1796-1805.

1786 - *Introductio in historiam medicinæ litterariam*. Goettingen: Dieterich. 14+462 in-8°

1786 - *Institutiones physiologicae*. Goettingen: Dieterich. 16+512 et pl. in-8°

1790 - *Decas I (-VI) collectionis suae craniorum diversarum gentium illustrata*. Goettingen: Dieterich. 6 parties en 1 vol. in-4°, pl.

1795 - *De generis humani varietate nativa*, 3° ed. Gottinae: Vandenhoeck et Ruprecht. 44+326 in-8°

1798 - *Institutiones physiologicae*. Goettingen: Dieterich. 14+520 et pl. in-8°

1798 - *Über die natürlichen Verschiedenheiten im Menschgeschlechte, nach der dritten Ausgabe und den Erinnerungen des Verfassers übersetzt und mit einigen Zusätzen*. Ed. J.-G. Gruber. Leipzig: Breitkopf und Härtel. 32+292 in-8°

1805 - *Handbuch der vergleichende Anatomie*. Goettingen: Dieterich. 16+551 et pl. in-8°

1807 - *Handbuch der Naturgeschichte*, 8. Auflage. Goettingen: Dieterich. in-8°

1808 - Specimen historiae naturalis, antiquae artis operibus illustratae, eaque vicissim illustrantis. Göttingen: Dieterich. 32 p. et pl. in-4°.

1821 - Institutiones physiologicae, 4° éd. Goettingen: Dieterich. 16+570 et pl. in-8°

1828 - Nova pentas collectionis suae craniorum diversarum gentium tanquam complementum priorum decadum. Göttingen: Dieterich. 11 p. et pl. in-4.

trad.

1797 - Institutions physiologiques. Trad. par J. F. X. Pugnet. Lyon in-12.

1803 - Manuel d'histoire naturelle. Trad. par F. Artaud de Soulange. Metz: Collignon, 2 vol. in-8.

1804. De l'Unité du genre humain et de ses variétés, ouvrage précédé d'une lettre à Joseph Banks, baronet et président de la Société Royale de Londres, par Fréd. Blumenbach. Trad. sur la 3° éd. par F. Chardel. Paris: Allut. 322 in-8°

1807 - A Short System of comparative anatomy, translated from the German of J. F. Blumenbach,... by William Lawrence,... with numerous additional notes and an introductory view of the classification of animals by the translator. London: Longman et al. 33+484 p.

autres

1865 - The Anthropological Treatises of J. Fr. Blumenbach, with memoirs of him by Marx and Flourens and an account of his anthropological museum by Prof. R. Wagner and the inaugural dissertation of John Hunter on the varieties of man. Translated and edited from the Latin, German and French originals by Th. Bendystre. London: Longman.

2001. De generis humani varietate nativa. Fac-sim des ed. 1776, 1781, 1795. Ed. R. Bernasconi. Bristol: Thoemmes Press.

C/ De generis humani varietate nativa, 1795. Table détaillée

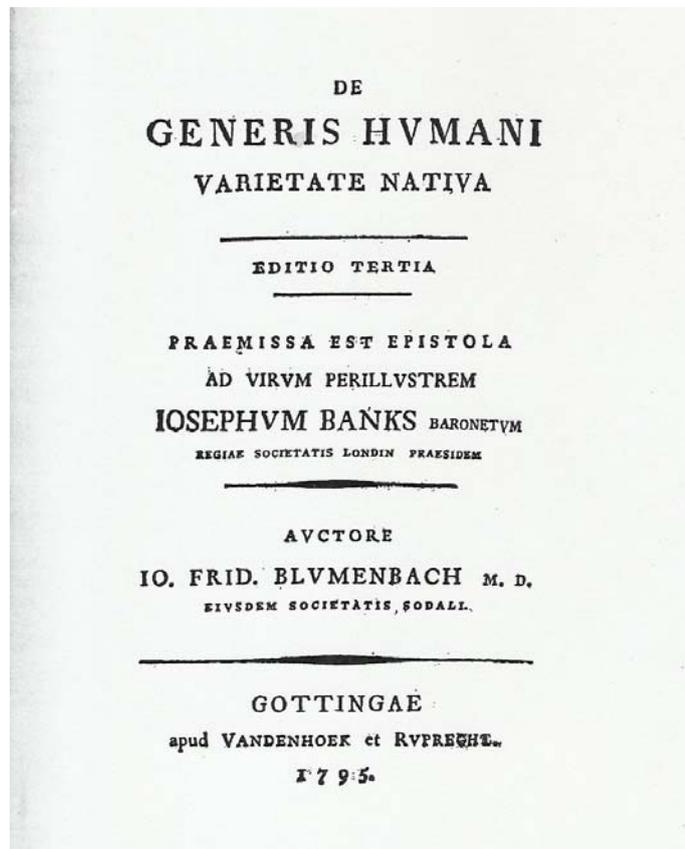
2001. De generis humani varietate nativa. Fac-sim des ed. 1776, 1781, 1795. Ed. R. Bernasconi. Bristol: Thoemmes Press.

De l'Unité du genre humain et de ses variétés.
Ouvrage précédé d'une lettre à Joseph Banks
par Fred. Blumenbach
traduit du Latin sur la troisième Edition par
Fréd. Chardel, Médecin
A Paris
Chez Allut, rue St-Jacques n°611, et rue de
l'Ecole de Médecine n°36.
An XIII (1804)

Discours préliminaire du traducteur, 1-26 ;
(Dédicace), 27-32 ; Classifications des
mammifères, 32-36 ; Explication des planches,
37-40

Section première : différence de l'homme aux animaux, 41

1. Difficulté de cette recherche, 41 - 2. Plan de cet ouvrage, 42 - 3. Conformation extérieure, 44 - 4. Station verticale, 45 - 5. La structure de l'homme démontre que la station verticale lui est naturelle, 47 - 6. Le bassin de l'homme est large et déprimé, 52 - 7. Rapport de la forme du bassin de l'homme avec les parties molles qui l'entourent, 53 - 8. De l'hymen, des nymphes et du clitoris, 57 - 9. L'homme est un animal à deux mains, 58 - 10. Le singe et les animaux voisins sont quadrumanes, 59 - 11. Caractère des dents humaines, 62 - 12. Dernières qualités qui ont paru propres à l'habitude extérieure du corps humain, comme la glabréité de la peau, 64 - 13. Caractères qui tiennent à la structure interne de l'homme - 14.



Organes internes dont l'homme est privé - 15. De l'os intermaxillaire, 70 - 16. Différences de quelques organes internes de l'homme avec les analogues chez les autres mammifères, 77 - 17. Propriétés particulières à l'homme sous le rapport des fonctions de l'économie animale, 81 - 18. Propriétés particulières à l'homme sous le rapport des facultés intellectuelles, 88 - 19. Du rire et des pleurs, 92 - 20. Maladies particulières à l'homme les plus remarquables, 93 - 21. Sommaire des caractères qu'on a cru généralement, mais à tort, exclusifs à l'homme, 98.

Section II. De la génération des animaux en général, de ses causes et de ses modes, 100

22. Plan de cette section, 100 - 23. Qu'est-ce qu'une espèce ?, 101 - 24. Adaptation du paragraphe précédent à cette question: Le genre humain est-il composé de variétés ou d'espèces ?, 105 - 25. Comment l'espèce dégénère-t-elle en variétés ?, 106 - 26. Principaux phénomènes de la dégénération des Brutes, 107 - 27. Couleur, 108 - 28. Texture des poils, 109 - 29. Stature, 110 - 30. Forme et proportion des parties, 110 - 31. Forme du crâne, 112 - 32. Causes de dénégation, 113 - 33. Impulsions génératrices, 114 - 34. Le climat, 119 - 35. La nourriture, 123 - 36. Le genre de vie, 126 - 37. Générations métives, 128 - 38. Qualités héréditaires provenant d'une constitution malade, 131 - 39. Question préblématique: les mutilations ou d'autres altérations des formes peuvent-elles produire des variétés ?, 133 - 40. Précautions qu'exige la recherche des causes de la dégénération., 135.

Section III. Causes et modes de la dégénération de l'espèce humaine en variétés, 140

41. Plan de cette section, 140 - 42. Siège de la couleur de la peau, 141 - 43. Variétés nationales de la couleur, 144 - 44. Causes de la variété des couleurs, 147 - 45. Dernier éclaircissement sur les causes de la couleur de la peau, 152 - 46. Les Créoles, 158 - 24 [sic] Les Mulâtres, 160 - [tableaux des générations successives, 162-169] - 48. Peau noire semée de taches blanches, 170 - 31 [sic] Changemens analogues de la couleur de la peau, 174 - 50. Autres propriétés nationales de la peau, 179 - 50. Accord des cheveux et de la peau, 182 - 52. Principales variétés nationales des cheveux, 183 - 53. Accord de la couleur de l'iris avec celle des cheveux, 186 - 54. Couleurs principales des yeux, 188 - 55. Visage national, 190 [*Facies gentilitia*] - 56. Variétés nationales du visage, 191 - 57. Causes des formes nationales du visage, 196 - 58. Formes nationales du crâne, 208 - 59. Ligne faciale de Camper, 211 - 60. Réflexions sur ce sujet, 211 - 61. Règle verticale caractéristique des formes nationales du crâne, 213 - 62. Variétés nationales du crâne, 215 - 63. Causes des variétés nationales du crâne, 220 - 64. Quelques variétés nationales des dents et leurs causes, 229 - 65. Variétés nationales de quelques autres parties du corps, 235 - 66. De l'oreille, 236 - 67. Des mammelles, 238 - 68. Les parties génitales, 242 - 69. Les extrémités inférieures, 245 - 70. Les pieds et les mains, 249 - 71. Variétés nationales de la stature, 251 - 72. Les Patagons, 255 - 73. Les Quimos, 260 - 74. Causes de la stature nationale, 262 - 75. Variétés fabuleuses du genre humain, 265 - 76. Les hommes à queue, 266 - 77. Variétés nationales produites par des affections morbifiques, 270 - 78. Leucoethiope humaine, 271 - 79. Conclusion de cette section, 279.

Section IV. Le Genre humain ne constitue qu'une espèce qui renferme cinq variétés

Generis humani varietates quinae principes, species vero unica

80. Les variétés innombrables qui composent le genre humain se confondent insensiblement les unes dans les autres, 281 (*Innumerae generis humani varietates insensibili gradatione invicem confluunt*) - 81. Le genre humain est composé de cinq variétés principales (*Quinae varietates principes generis humani constitutae*), 282 - 82. Caractères et limites de ces variétés (*Characteres et limites harum varietatum*), 284 - 83. Autres divisions du genre humain, 293. - 84. Annotations sur les cinq Variétés du genre humain, 299 - 85. Variété Caucasienne, 299 - 86. Variété Mongole, 301 - 87. Variété Nègre, 303 - 88. Variété Américaine, 305 - 89. Variété Malaie, 312 - 90. Conclusion, 314.

D/ De generis humani varietate nativa, 1795. Extraits choisis

§ 24 Adaptation du paragraphe précédent à cette question: Le genre humain est-il composé de variétés ou d'espèces ?

On voit facilement le but que je me propose: l'analogie me paraît, en effet, le seul moyen de parvenir à la solution du problème précédent (§ 22.)

Mais en suivant cette route, il faut sans cesse avoir présentes à l'esprit ces deux règles de philosophie du grand Newton :

1° "Tout effet naturel semblable doit être rapporté aux mêmes causes."

Ainsi, lorsque j'indiquerai les causes de la différence de structure des peuples divers, elles se trouveront nécessairement les mêmes que celles qui ont produit des changemens analogues chez les animaux domestiques dispersés dans tous les climats.

2° "Il ne faut pas, en histoire naturelle, admettre plus de causes qu'il n'en est nécessaire pour

l'explication des phénomènes."

Si la dégénération me paraît donc expliquer suffisamment les variétés de structure du genre humain, je regarderai comme inutile d'y reconnaître différentes espèces.

§ 25. Comment l'espèce dégénère-t-elle en variétés ?

Pour résoudre plus aisément cette question, je l'examinerai sous ce double rapport.

A) J'exposerai, 1° les principaux phénomènes de la dégénération des brutes,

B) 2. Les causes de cette dégénération.

Je parviendrai plus facilement à comparer après cela, dans la section suivante, les phénomènes des variétés dans l'espèce humaine, tant à ceux de dégénération chez les brutes qu'aux causes qui les ont produits.

§ 26. Principaux phénomènes de la dégénération des Brutes.

Je me bornerai à citer un petit nombre d'exemples tirés des animaux à sang chaud et surtout des mammifères, parce que leur structure se rapproche le plus de celle de l'homme. Ils suffiront pour démontrer qu'il n'est, dans le genre humain, aucun accident dont les animaux domestiques ne nous offrent l'analogie comme un produit de la dégénération.

Je vais m'occuper successivement de chacun de ces accidents. (...)

§ 40. Précautions qu'exige la recherche des causes de la dégénération., 135

L'évidence de la plupart des causes de dégénération que nous avons indiquées est si manifeste, qu'il est facile de leur rapporter le plus grand nombre des phénomènes de dégénération que nous avons déjà examinés; mais plusieurs d'entre elles peuvent agir simultanément, ou en sens contraire. Les corps organiques varient à l'infini dans leur disposition et leur résistance à la dégénération; les effets de ces causes sont eux-mêmes singulièrement modifiés, selon que leur action est médiate ou immédiate. Enfin il est possible qu'ils se conservent pendant une longue suite de générations, comme ils peuvent disparaître dans un court espace de temps. cette multitude de rapports différents exige la plus grande circonspection dans la recherche des causes des variétés.

Je vais établir, comme corollaire, les règles les plus importantes qui doivent diriger dans ce travail:

1. Plus le concours des causes de dégénération est nombreux, plus leur action se prolonge chez une même espèce, plus elles en altèrent les formes primitives.

Sous ce rapport, aucun animal n'entre en comparaison avec l'homme. Il est omnivore, cosmopolite, et soumis à la vie domestique, presque dès son origine, long-temps avant les autres animaux. Les effets du climat, de la nourriture et du genre de vie se trouvent donc réunis chez lui depuis un temps considérable.

2. Une cause de dégénération, assez puissante d'ailleurs, peut être modifiée et même annulée par des circonstances particulières, surtout, si leurs effets lui sont absolument opposés.

C'est ainsi que sous des latitudes pareilles, des températures très-différentes selon la nature du sol, une situation plus basse ou plus élevée, un ciel pur ou nébuleux, le voisinage des montagnes, des forêts, des marais ou des mers, etc... produisent, dans la manière d'être des animaux, des effets dissemblables et même opposés.

3. Souvent un phénomène remarquable de dégénération est moins un produit immédiat, qu'un produit éloigné d'une cause qui échappe aux premiers regards.

La couleur foncée de plusieurs nations ne dépend pas uniquement de l'action directe du soleil sur la peau, mais tient encore à l'influence qu'il exerce sur les fonctions du foie.

4. Les changements dus à des causes éloignées sont les plus intimes, les plus fortement empreints, ceux qui se propagent avec le plus d'opiniâtreté dans les générations suivantes.

Voilà je pense pourquoi la couleur noire des habitants de la Zone torride (§ 34) persiste beaucoup plus sous un ciel étranger que la couleur blanche des peuples du Nord.

5. Les influences médiates de semblables causes peuvent être si éloignées qu'elles aient même échappé à nos conjectures. On doit y rapporter tous les phénomènes de dégénération encore énigmatiques.

Sans doute il faut aussi attribuer à ces causes médiates, en grande partie inconnues, les formes nationales du crâne, la couleur qu'ont les yeux chez des races entières, etc...

§ 59. Ligne faciale de Camper, 211

On conçoit aisément, sur un crâne vu de profil, deux lignes droites qui se coupent mutuellement. La première est horizontale, passe par le méat auditif externe, et la base des narines. L'autre prend naissance au-dessus du nez, à la partie la plus saillante du front, et de là tombe sur la portion la plus avancée du bord alvéolaire supérieur. Le concours de ces deux lignes forme un angle dont la grandeur devait, d'après l'opinion de Camper, constituer la différence des crânes, des variétés humaines et des brutes.

60. Réflexions sur ce sujet, 211

Cette règle paraît defectueuse sous plusieurs rapports :

1° D'après ce que j'ai dit des variétés nationales des figures (§ 56), on voit que la ligne faciale convient seulement à celles que caractérisent la direction des mâchoires et ne peut s'admettre quand la largeur de la face forme la caractéristique distinctif.

2° La direction de la ligne faciale se trouve souvent la même chez des nations très-différentes, dont les crânes n'offrent entre eux aucune analogie, tandis qu'elle éprouve de très-grandes variations dans des crânes qui sont au reste parfaitement semblables et appartiennent au même peuple. Il devient donc impossible d'établir un jugement d'après la direction de la ligne faciale, si l'on fait abstraction de la largeur des crânes. j'ai sous les yeux ceux d'un nègre du Congo (Decad altera collect. craniorum, table 18) et d'un Polonais de Lithuanie (Decad. tertia, tab. 22), la ligne faciale est à peu près la même; cependant si l'on compare la tête étroite et carénée du Nègre avec le crâne presque quadrangulaire du Sarmate, on trouve entre eux une immense différence. Je possède deux têtes de Nègres, dont la ligne faciale est absolument dissemblable (Decad. prima tab. 7 8), et quand on les voit en face, leur crâne étroit et comprimé, et leur front bossué prouvent évidemment qu'elles ont une même origine.

3° Camper lui-même, dans les dessins qu'il a joints à son ouvrage, emploie d'une manière si arbitraire et si inconstante ces deux lignes régulatrices, il change tant de fois les points de contact qui les dirigent, et d'où dépend leur certitude, que c'est convenir tacitement qu'il reste dans le doute sur leur usage. (...)

§ 80. Les variétés innombrables qui composent le genre humain se confondent insensiblement les unes dans les autres, 281

Dans le dénombrement que nous venons de faire des variétés du genre humain, nous avons vu (section III) qu'il n'en est pas qui ne se retrouvent parmi les animaux à sang chaud, surtout chez les espèces domestiques; que même elles y sont ordinairement beaucoup plus apparentes et proviennent de causes dont l'évidence est manifeste. Nous nous sommes également assurés qu'il n'est aucune variété, soit pour la couleur, le visage, la stature, etc. quelque considérable qu'elle paraisse, qui ne se fonde insensiblement avec celles du même ordre, de manière qu'elles sont toutes relatives, et ne diffèrent que par le degré.

D'après cela il n'est pas étonnant que leur classification ne puisse être qu'arbitraire.

81. Le genre humain est composé de cinq variétés principales, 282

Dans l'arbitraire même, des raisons nous font préférer une classification à une autre; ainsi, après une mûre réflexion et l'examen le plus soigneux de toutes les connaissances acquises sur cette matière, j'ai cru qu'on pouvait très-convenablement à sa disposition naturelle, diviser le genre humain en cinq variétés principales que je nomme:

- A) Race ou variété Caucasienne
- B) Mongole
- C) Nègre
- D) Américaine
- E) Malaie

La variété Caucasienne se trouve placée la première pour des raisons que j'expliquerai plus bas.

Elle se transforme en deux extrêmes très-éloignés, très-différents l'un de l'autre, la race Mongole et la variété Africaine.

Deux variétés servent de passage de cette race prototype [*primigeniam*] aux deux variétés qui en sont les plus éloignées.

La variété Américaine entre la Caucasienne et la Mongole, la variété Malaie entre la Caucasienne et la Nègre.

§ 82. Caractères et limites de ces variétés

Nous allons indiquer les caractères et tracer les descriptions propres à faire reconnaître en général ces cinq variétés; j'avertirai, avant tout, que cette multiplicité de caractères qui n'ont que des différences graduelles s'opposant à ce qu'un seul suffise, il est devenu nécessaire d'en réunir plusieurs, et que ce caractère complexe n'est pas tellement constant qu'on ne puisse y trouver dans chaque variété plusieurs exceptions. Tel qu'il est néanmoins il donne sur les différentes races du genre humain des notions assez claires et assez précises. (...)

§ 85. Variété Caucasienne

J'ai donné à cette variété le nom du mont Caucase, parce que c'est dans son voisinage que se trouve la plus belle race d'hommes, la Géorgienne^s, et que s'il est possible d'assigner un berceau au genre humain, toutes les raisons physiologiques concourent à le placer dans cet endroit. Les habitants de la Géorgie nous offrent en effet cette belle forme des crânes (§ 60) dont les autres semblent dériver, jusqu'à ce qu'ils arrivent aux points les plus éloignés, les crânes des Mongoles et des Nègres.

Enfin, la peau des Géorgiens est blanche, et cette couleur paraît encore appartenir primitivement au genre humain (§ 45) mais elle dégénère facilement en une couleur noirâtre, et se rétablit avec peine quand la sécrétion et la précipitation du carbone se sont profondément établies (§ 44).

§ 90. Conclusion

Les nuances insensibles qui rapprochent toutes les variétés humaines, les causes et les modes de dégénération analogues, observées chez les animaux domestiques, l'application de la Physiologie et de la Zoologie à l'histoire de l'homme, conduisent à cette conclusion.

Les variétés connues du genre humain se rapportent à une seule et même espèce.

*Est enim et heic idem insensilis transitus quo et aliae varietates ut vidimus invidem confluunt, et qui, collatus cum iis quae superioribus libelli sectionibus de caussis modisque degenerandi et analogis degenerationis phaenomenis in aliis animantibus domesticis disputata sunt, ultimo ad eam conclusionem ducit, quae ex principiis physiologicis ope criticae zoologicae ad naturalem generis humani historiam applicatis, sponte fluere videtur, *nullum inquam superesse dubitationi locum quin, omnes ac singulas, quotquot hactenus innotuerunt hominum varietates, ad unam eandemque speciem verisimillime referre liceat.**

E/ Annexes : Petrus Camper et l'angle facial

Pierre Camper : notice de Larousse

CAMPER (Pierre), anatomiste hollandais, né à Leyde en 1722, mort en 1789. Il étudia la médecine sous la direction d'Albinus et de Boerhaave, et fut professeur à l'Athénée d'Amsterdam en 1750, à Groningue en 1763. On lui doit la découverte des organes auditifs des poissons. Il a le premier disséqué l'orang-outang, établi que les os des oiseaux sont pleins d'air, énoncé, en l'appuyant des premiers faits positifs, l'opinion que certaines espèces ont été détruites par les catastrophes du globe; en un mot, il a pressenti les découvertes de Cuvier sur les animaux antédiluviens. Habile dessinateur, Camper savait rendre par le crayon, les analogies de forme des vertébrés; il est surtout connu par la méthode qu'il employait pour déterminer les différences qui se trouvent entre les têtes des hommes. Cette méthode consiste à mesurer l'angle qu'il appelait *facial*, et qui est formé par l'écartement de deux lignes partant de l'épine nasale antérieure et se dirigeant l'une horizontalement en arrière, l'autre en haut, de manière à toucher la partie la plus avancée du front. L'angle facial est, comme on voit,

^s Chardin, T. 1, p. 171. "Le sang de Géorgie est le plus beau de l'Orient, et je puis dire du Monde. Je n'ai pas remarqué un visage laid dans ce pays-là parmi l'un et l'autre sexe; mais j'y en ai vu d'angéliques. La nature y a répandu sur la plupart des femmes des grâces qu'on ne voit pas ailleurs. Je tiens pour impossible de les regarder sans les aimer. L'on ne peut peindre de plus charmant visage, ni de plus belle taille que celle des Géorgiennes."

d'autant plus aigu, que le front est plus fuyant, et que le type observé appartient à une race moins intelligente; il devient plus ouvert à mesure qu'on s'élève du quadrupède au singe, du singe à l'homme, de l'homme noir à l'homme blanc. Une partie des mémoires de Camper a été publiée par Jansen sous le titre de : *Œuvres de Camper* (1803).

Biblio

- H.J.Jansen (ed.). 1791. Dissertation sur les variétés naturelles qui caractérisent la physionomie des hommes des divers climats et des différens âges... ouvrage posthume de M. Pierre Camper (publié par A. G. Camper), traduit du hollandais par H.-J. Jansen... On y a joint une Dissertation du même auteur sur la meilleure forme des souliers. Paris: Jansen. 168 p. et pl. in-4°
- Petrus Camper. 1779. Histoire naturelle de l'orang-outang et de quelques autres singes. Haelingen: Plaat. 117 p. et pl. in-4°
- Petrus Camper. 1820. Observations anatomiques sur la structure intérieure et le squelette de plusieurs espèces de cétacés, par Pierre Camper,... Publiées par son fils, Adrien-Gilles Camper,... avec des notes par M. G. Cuvier. Paris: Dufour. 218 p. in-4°
- Petrus Camper. 1803. Oeuvres de Pierre Camper, qui ont pour objet l'histoire naturelle, la physiologie et l'anatomie comparée. Trad. par Hendrick Jansen. Paris: Jansen. 3 vol. in-8°, atlas gr in-fol.
- Meijer, Miriam Claude. 1999. Race and aesthetics in the anthropology of Petrus Camper, 1722-1789. Contient la trad. anglaise d'une conférence de P. Camper, Groningen, 14 nov. 1764 : "Lecture on the origin and color of Blacks". - Bibliogr. p. 197-215. Bibliogr. des oeuvres de P. Camper p. 217-230. Catalogue des manuscrits de P. Camper p. 231-241. Index. Amsterdam: Rodopi. 251 p., ill. Portr.
- Petrus Camper. 1821. The Works of the late professor Camper, on the connexion between the science of anatomy and the arts of drawing, painting, statuary, etc., in two books. Containing a treatise on the natural difference of features in persons of different countries and periods of life, and on beauty, as exhibited in ancient sculpture ; with a new method of sketching heads, national features, and portraits of individuals, with accuracy, etc. Illustrated with seventeen plates, explanatory of the professor's leading principles. A new edition, by T. Cogan. London: Hearne. 175 p. et pl. in-4°
- Hans Bots & Rob Visser (eds.). 2001. Correspondance de Petrus Camper et de son fils Adriaan-Giles Camper. Amsterdam: APA-Holland University Press. 304 p.

7 - Raynouard

A/ Biographie dans Larousse (abrégée)

B/ Extraits de la *Grammaire comparée des langues de l'Europe latine* (1821).

A/ Biographie dans Larousse (abrégée)

RAYNOUARD (François-Juste-Marie), poète, auteur dramatique et philologue français, né à Brignoles (Var) le 8 septembre 1761, mort à Passy le 27 octobre 1836. Lorsqu'il eut fait ses études de droit à Aix, il se fit inscrire au barreau de cette ville. Entraîné par ses goûts littéraires, Raynouard se rendit, en 1784, à Paris, mais il ne tarda pas à revenir en Provence et exerça avec talent la profession d'avocat. La Révolution trouva en lui, sinon un adepte enthousiaste, du moins un partisan déclaré de la liberté. Elu, en 1791, député suppléant à l'Assemblée législative, il ne joua qu'un rôle effacé; mais il sentit renaître en lui sa passion pour les lettres et la poésie et resta à Paris après la session. A l'époque des grandes luttes de la Convention, Raynouard, qui était attaché au parti des girondins proscrits, retourna en Provence, mais fut arrêté, reconduit à Paris et enfermé à l'Abbaye. Rendu à la liberté après le 9 thermidor, il composa une tragédie, *Caton d'Utique*, dont il ne fit tirer que 40 exemplaires pour ses amis (1794). Dans cette œuvre, où l'on remarque beaucoup d'inexpérience dramatique, on trouve de beaux vers, un accent viril et un très-vif sentiment de la liberté. Raynouard n'essaya point de faire jouer sa tragédie. Voyant qu'il lui serait bien difficile de vivre de sa plume à Paris, il retourna dans le Var, y reprit sa profession d'avocat et, grâce à son talent, à son éloquence, à l'estime dont il jouissait, il fut chargé de nombreux procès et, au bout de quelques années, il avait amassé une petite fortune qui lui permit de vivre à Paris. On était alors sous le Consulat. Un petit poème, écrit avec art et intitulé *Socrate au temple d'Aglaure*, remporta, en 1802, le prix de poésie à l'Institut et fut imprimé l'année suivante (in-4°). (...) En 1807, l'Académie française appela Raynouard à occuper le fauteuil de Lebrun-Pindare, et l'Institut, dans son rapport de 1810 sur les prix décennaux, signala les *Templiers* comme étant la seule pièce digne de remporter la plus haute récompense. A cette époque, du reste, Raynouard avait remanié son œuvre, modifié l'action, supprimé des longueurs, des personnages inutiles et retouché le style. Une autre tragédie du même auteur, les *Etats de Blois* (v. ETATS DE BLOIS), représentée à Saint-Cloud à l'occasion du mariage de Marie-Louise, déplut à Napoléon et ne put être jouée à Paris.

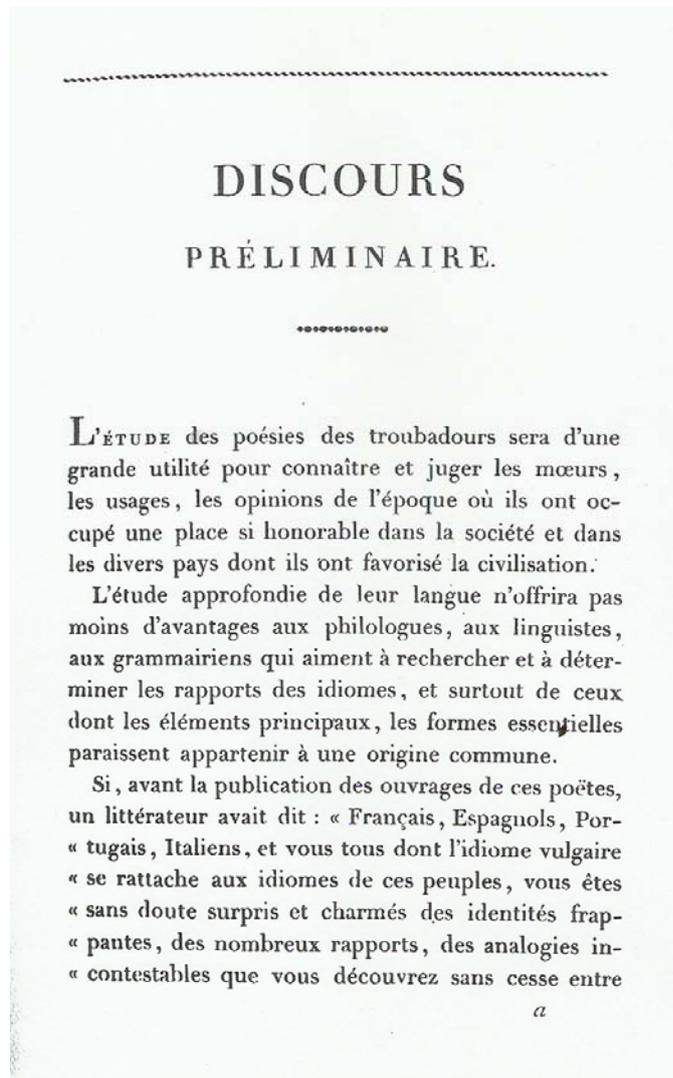
En 1806, sur la présentation du Sénat, Raynouard avait été nommé membre du Corps législatif; il s'y fit remarquer par son aptitude aux affaires et par sa connaissance approfondie de la législation. D'après de Pongerville, Bonaparte eut un instant l'idée de lui donner la présidence de cette assemblée. Après une conversation qu'il eut avec lui, il hésita et dit à Fontanes : « Qu'est-ce donc que votre confrère Raynouard ? - C'est, répondit celui-ci, un homme de bien, d'un grand sens, Provençal, brutal, original. » Ce n'était point une de ces natures de courtisan, souples et prêtes à tout, qui convenaient au despote ; aussi Raynouard ne fut-il point nommé président. En 1813, il fit partie de la fameuse commission extraordinaire du 5 novembre qui, pour la première fois, fit résonner aux oreilles de Napoléon dans un rapport les noms de paix et de liberté. Bonaparte interdit l'impression du rapport et ajourna le Corps législatif. Pendant les Cent-Jours, Raynouard refusa le mandat de représentant, l'emploi de conseiller de l'Université, même le portefeuille de la justice que lui offrait Carnot. Son dernier acte politique est un acte d'indépendance. Nommé secrétaire perpétuel de l'Académie en 1817, il donna sa démission en 1826, lorsque le ministère eut proposé aux Chambres un projet de loi contre la presse, et fut un des plus ardents promoteurs de l'adresse courageuse envoyée à Charles X par ce corps savant.

Raynouard ne s'était point borné à écrire les pièces que nous avons citées. Il en composa plusieurs autres, *Scipion*, *Don Carlos*, *Débora*, *Charles I^{er}*, *Jeanne Darc à Orléans* ; mais aucune ne fut représentée, et il se borna, à diverses reprises, à en lire des fragments à l'Académie. Dès le temps de l'Empire, du reste, il avait à peu près renoncé au théâtre pour se livrer avec son ardeur habituelle à des études de linguistique et de philologie, qui le firent nommer, le 20 octobre 1815, membre de l'Académie des inscriptions. Il s'attacha à chercher l'origine des langues néo-latines dans la langue romane, qu'il étudia dans ses origines, dans ses transformations, dans les écrits des troubadours; mais, emporté par son imagination, il lui arriva souvent de perdre pied, de se lancer dans les conjectures et de

manquer de critique, de sorte qu'on a pu l'accuser, non sans raison, d'avoir indiqué une langue imaginaire plutôt que d'en avoir démontré l'existence.

Simple, de mœurs austères, désintéressé, sans fiel et sans vanité, Raynouard était un véritable philosophe pratique. « Son abord rude, son air distrait, son débit entrecoupé, vif et que l'accent méridional n'adoucisait pas, dit Pongerville, ne prévenaient guère en sa faveur ; les mouvements de toute sa personne décelaient une activité incessante. Petit de taille, robuste, pétulant, il ne restait jamais cinq minutes assis ou debout à la même place. Peut-être pourrait-on trouver dans cette mobilité nerveuse et intellectuelle la cause de ces brusques transitions, de ces phrases hachées qui font perdre au discours la liaison progressive qui donne de la puissance et du charme aux pensées. » Raynouard passa les dernières années de sa vie à Passy, près de Paris, dans la retraite, visité de temps à autre par de jeunes lettrés à qui il donnait de judicieux conseils. Deux traits peindront mieux que tout ce qu'on pourrait dire le caractère de cet homme intègre. Etant avocat à Draguignan, il consentit à se charger d'un procès dans lequel étaient engagés des intérêts considérables et qui offrait de grandes difficultés. Il gagna son procès, et son client lui envoya, pour ses honoraires, 300,000 francs qu'il s'était engagé de lui-même à donner. Raynouard lui renvoya la somme en se bornant à lui réclamer pour ses peines et pour solde de timbre 62 fr. 50. (...)

B/ Grammaire comparée des langues de l'Europe latine (1821)



p. LXI

Langue valaque ou moldave

Pour déterminer si cet idiome mérite d'être compté parmi les langues de l'Europe latine, il faut reconnaître que, formé par la corruption de la langue latine dans les pays de l'Europe orientale où des colonies romaines s'étaient établies, il doit être examiné à la fois dans ses rapports et dans ses dissemblances avec la langue romane formée par la même cause dans l'occident de l'Europe.

Les rapports sont intimes, les dissemblances sont extrêmes. (...)

p. LXVI

(...) Des colonies romaines placées dans les pays qui composent aujourd'hui la Valachie et la Moldavie y avaient porté la langue des Romains dès le deuxième siècle de l'ère chrétienne.

Des peuples de diverse origine, et notamment les Goths, occupèrent les mêmes pays, et se mêlèrent aux anciens habitants; les Goths [note: vers l'an 360] y étaient établis, lorsqu'ils embrassèrent la religion chrétienne; ils

[LXVII] eurent donc une nouvelle occasion de connaître la langue latine, avant qu'ils fissent leurs irruptions en occident.

Par la cessation des rapports directs avec la métropole, par le laps du temps qui altère presque partout le langage, et surtout par l'influence invétée des idiomes des différentes nations qui environnaient les descendants des colonies romaines, ou qui se confondaient successivement avec eux, la langue latine ne put que se corrompre et se modifier; et il s'opéra du côté de l'orient, mais avec d'autres résultats, le même phénomène grammatical qui dans l'occident produisit la langue romane primitive.

Soit par l'effet du hasard, soit par la force même des choses, l'idiome valaque retint ou rencontra quelques-uns des principes élémentaires, quelques unes des formes essentielles qui ont constitué, d'une manière si précise et si analogique, les langues de l'occident, mais il créa ou accepta un plus grand nombre de principes et de formes qui établirent une extrême dissemblance entre cet idiome et ceux de l'Europe latine.

Il arriva alors pour l'idiome valaque ce qui serait infailliblement arrivé pour chacune des langues de l'Europe latine en Occident, si, au lieu d'avoir eu un type commun et primitif, elles s'étaient formé isolément de la corruption de la langue latine, et avaient suppléé des formes particulières, ou adopté les formes accidentelles et diverses que l'influence des idiomes voisins aurait pu fournir.

[LXVIII] J'hésite d'autant moins à placer l'idiome valaque parmi les langues de l'Europe latine, que s'il présente de nombreuses dissemblances dans plusieurs des formes grammaticales élémentaires, il en offre beaucoup moins dans les mots. On aura reconnu que tous les substantifs, adjectifs et verbes valaques que j'ai cités, sont identiques avec les mots romans qui expriment la même idée.

Je terminerai ce discours préliminaire par une réflexion: On s'étonnera peut-être de ce que j'ai conservé, dans cet ouvrage, certaines dénominations grammaticales, sans tenter de corriger les plus défectueuses; mais j'ai cru que, m'adressant à des lecteurs de différents pays, j'aurais une difficulté de plus à vaincre, si j'employais des expressions qu'il serait nécessaire de définir, et je me suis asservi à l'usage*, qui est d'une si grande autorité en pareille matière.

*note de Raynouard

II DISCOURS

« vos langages particuliers; permettez-moi de vous
« en expliquer la cause; c'est qu'il a existé, il y a
« plus de dix siècles, une langue qui, née du latin
« corrompu, a servi de type commun à ces langages.
« Elle a conservé plus particulièrement ses formes
« primitives dans un idiome illustré par des poètes
« qui furent nommés troubadours. Leurs ouvrages,
« monuments du douzième et du treizième siècle, ont
« péri en très-grande partie; mais, dans ce qui nous
« en reste encore aujourd'hui, j'ai reconnu, j'ai ad-
« miré une langue formée, fixée et perfectionnée, qui
« paraît n'avoir subi, pendant trois siècles, aucune
« altération importante. La grammaire de cette langue
« a eu des règles constamment observées: on peut
« les indiquer et en faire un nouveau corps de doc-
« trine, soit à la faveur de quelques traditions gram-
« maticales¹ qui sont parvenues jusqu'à nous, soit
« surtout par une active et profonde investigation des

1. Il reste le DONATUS PROVINCIALIS et le traité de Raimond Vidal, écrits l'un et l'autre dans la langue des troubadours.

Le premier divise la grammaire en huit parties: nom, pronom, verbe, adverbe, participe, conjonction, préposition, interjection.

En définissant le substantif, il indique par quel signe les sujets et les régimes doivent être distingués au singulier et au pluriel.

Dans l'énumération des pronoms, on ne trouve que les pronoms personnels, les pronoms démonstratifs personnels et les pronoms possessifs.

Le verbe, dit-il, est un mot qui sert à exprimer qu'on fait ou qu'on souffre quelque chose. Les verbes romans se divisent en

Ainsi j'ai appelé pronoms possessifs *mon, ton, son* et pronoms personnels *je, tu, nous, vous*, bien qu'on ne les emploie pas à la place d'un nom, et que les uns soient des ADJECTIFS POSSESSIFS, et les autres des SUBSTANTIFS PERSONNELS, etc. etc.

Source citée p. LXII, note. Geor. Sinkay. 1805. *Elementa linguae daco-romanae sive valachicae*, Budae, in-12.

8 - Notice sur Chezy

CHÉZY (Antoine-Léonard DE), orientaliste, fils du précédent [Antoine de, ingénieur et mathématicien, né à Châlons/Marne en 1718, mort en 1798], né à Neuilly en 1773, mort du choléra à Paris, en 1832. Son père le destinait à la même carrière que lui ; mais le jeune Chézy, entraîné par son goût pour les littératures asiatiques, étudia l'arabe sous Sylvestre de Sacy et le persan sous Langlès. Attaché en 1799 aux manuscrits orientaux de la Bibliothèque nationale, professeur de persan en 1807, il entreprit l'étude du sanscrit, inconnu alors en France, et dont il ne possédait ni grammaire ni dictionnaire, et, malgré des obstacles inouïs, il acquit avec le temps une connaissance si profonde de cette langue, qu'il en arriva à composer, des vers pleins d'élégance et d'harmonie. En 1814, on créa pour lui une chaire de sanscrit au Collège de France, la première consacrée à cet enseignement en Europe. Ses leçons ont formé d'illustres orientalistes, Loiseleur, Deslongchamps, Burnouf, Bopp, Lassen. En 1816, il entra à l'Académie des inscriptions. Ses travaux l'ont placé au premier rang des orientalistes de ce siècle. Il a traduit du persan *Medjouin et Leila*, de Djani (1807); du sanscrit, la *Mort d'Yadjânadatta*, épisode de l'épopée du *Ramayana* (1814 et 1827) ; *Sakountala*, drame sanscrit et pracrit, son chef-d'œuvre (1830) ; *l'Anthologie érotique d'Amrou* (1831),. sous le pseudonyme d'Apudy. Il a publié, en outre, des morceaux précieux dans le *Journal des savants* et le recueil de la Société asiatique, et laissé en manuscrit une chrestomathie persane, une chrestomathie sanscrite, une grammaire sanscrite, un vocabulaire sanscrit pracrit français, une analyse du *Ramayana*, des mémoires et divers autres travaux.

9 - Julien Gracq décrit les années Schlegel à Iéna
préface à la trad. fr. (par R. Rovini) de *Henri d'Ofterdingen* de Novalis, 1967, coll. 10/18.

Mais pour le groupe du romantisme allemand, il en va autrement : peu importe la déception formelle que nous causent des œuvres tantôt manquées, souvent bâclées, plus d'une fois inachevées : chacun d'eux pour nous porte encore au front le signe d'une promesse qui dépasse infiniment en portée ses *moyens d'artiste*. L'idée nous hante qu'il bougeait là plus de choses ne nous en ont transmis, qu'il s'accumulait là une charge spirituelle plus forte que la somme des esprits divers qui s'y trouvaient rassemblés. La vie de groupe - ce besoin d'une communauté d'esprit et de sentiment qui est un des premiers traits romantiques - semble avoir apporté momentanément à chacun comme un supplément d'âme. D'un esprit à l'autre, on le sent, non seulement les idées s'échangent, mais la sève circule. C'est un printemps sacré.

Il a peu duré. Mais entre 1796 et 1801, autour d'Iéna, devenu le centre du mouvement comme Weimar, à quelques kilomètres, s'est faite la capitale du classicisme, la température monte comme rarement ; dans le marais figé, presque millénaire, de l'Allemagne des principicules, c'est un extraordinaire dégel. Tous les mouvements qu'auguillonne une puissante recharge affective, toutes les religions neuves, sont ambulatoires, lâchent pour un moment les gens sur les routes. Et l'esprit ici, semble-t-il, a soufflé fort, car pendant plusieurs années c'est comme un tourbillon de feuilles dans le grand vent, une déambulation sans attaches et sans bagage de libres esprits qu'assemble et qu'agrège çà et là pour un moment seulement, d'Iéna à Heidelberg, de Tubingue à Halle, la plus haute préoccupation spirituelle. La soif de savoir est sans bornes : c'est que chacun, pour un moment, a le sentiment qu'il y va de tout - rares sont les époques où, comme à celle-là - Fichte, Schelling à Iéna, le géologue Werner à Freiberg - les cours universitaires voient leurs auditeurs venir à eux comme s'ils étaient conduits par une étoile. Sur la nouvelle que le physicien Ritter "vient de restituer à l'eau sa dignité d'élément simple", Schubert, l'analyste du rêve, et son ami Wetzel, l'auteur présumé des *Nuits de Bonaventura*, se mettent en route toute affaire cessante, marchent toute la nuit pour sonner de bon matin à la porte du jeune savant (...) C'est une effervescence admirable. "Je travaille avec ardeur à mon système de la Nature" écrit Schubert, qui suit depuis quelques semaines seulement un cours de physique à Leipzig. "Ces Messieurs sont un peu fous" écrit Dorothee Veit après une visite à Iéna - ravie mais, on le sent, un peu débordée. D'une représentation de Schiller à un cours en renom de médecine, de physique ou de théologie, d'une lecture publique de Tieck à un sermon de Schleiermacher, en marchant à travers la "solitude des bois" du Harz, on dirait que la curiosité encyclopédique ressuscitée de la Renaissance s'allie à la poésie du compagnonage errant des *Wandervögel*. De beaux visages de femmes ; Bettina, Caroline Schlegel, Henriette Herz, Caroline de Günderode, Dorothee Veit, glissent d'un groupe à l'autre et un moment s'arrêtent comme pour mieux nouer et tresser, de l'un à l'autre de ces jeunes gens si sérieux jusque dans la joie, si éperdus et si graves, ces guirlandes et ces couronnes dont l'imagerie romantique sera prodigue. C'est une heure étrange. "De puissantes étincelles sommeillent au cœur des jeunes gens d'aujourd'hui", écrit Schubert. "Voici revenu le temps des prophètes". Dans ces dernières années du siècle, le monde secoué par l'éclair de la Révolution semble à beaucoup tout proche d'une naissance spirituelle fabuleuse. C'est le 2 décembre 1798 que Frédéric Schlegel écrit à Novalis pour s'ouvrir à lui de la détermination où il est de fonder une religion nouvelle : son rôle y sera celui de l'apôtre Paul - Novalis en sera le Christ. Il n'y a pas cinq ans encore que Robespierre, levant sa main chargée d'un bouquet d'épis pour ouvrir la fête de l'Etre Suprême, semblait pour un instant clore l'ère chrétienne : "le monde a changé, il doit changer encore." Au même moment presque, dans un grenier de Londres, la main de l'inconnu Chateaubriand trace le titre

du chapitre qui clôt son Essai sur les Révolutions : *Quelle sera la religion qui remplacera le christianisme ?*

Les premiers temps de la typologie linguistique II - Humboldt, Schleicher, Beames

François Jacquesson
Lacito-CNRS
jacquess@vjf.cnrs.fr

Table

Le récit	76-85
1. Double cristallisation, importance de Georg Hegel	
2. Guillaume de Humboldt	
3. La typologie et la "seuil humboldtien" : Schleicher	
4. La critique française de Schleicher : Bréal	
5. La langue et la race : Pictet - la réponse de Saussure.	
6. Haeckel : l'évolutionisme mécaniste	
7. John Beames	
Saussure : langue et race	86
Haeckel, <i>Natürliche Schöpfungs-geschichte</i> (1879)	87-92
Beames, <i>Comparative Gr. of the Modern Aryan lgs of India</i>	93-94.

Le récit

1. Double cristallisation, importance de Georg Hegel

Une des tendances notables, dont les linguistes vont ou non se faire les vecteurs et les inventeurs, se manifeste comme un double appétit : l'histoire est un système, et elle a un sens. Le prophète de cette foi, ou plutôt son scholastique endurci, est Georg Wilhelm Friedrich Hegel (1770-1831), appelons-le Georges. Hegel a fait publier lui-même la *Phénoménologie* (1807), la *Logique* (1812-16), l'*Encyclopédie des Sciences philosophiques* (1817), les *Fondements de la Philosophie du Droit*. Les *Vorlesungen über die Philosophie der Geschichte* (*Leçons sur la philosophie de l'Histoire*) ont été publiées par son fils K. Hegel en 1848, qui dit avec la modestie caractéristique de ce milieu de penseurs "Quelle que fût la puissance avec laquelle Hegel concentrait par la pensée le monde phénoménal, il lui était impossible cependant dans le cours d'un semestre de dominer entièrement l'inépuisable matière de l'histoire et de la présenter d'une manière uniforme." Les leçons datent des années 1822 à 1831, et ce qui est publié est un choix. Le recueil nommé *La Raison dans l'Histoire* est une autre choix dans cette pensée concentrée.

Les deux recueils se caractérisent par (1) une arrogance sans fond envers ce qui est étranger, (2) l'idée assurée que plus c'est loin, plus c'est primitif, et que la chrétienté allemande (luthérienne) est ce qu'on a fait de mieux. La palme de la primitivité revient aux Chinois. Le succès de Hegel, en Allemagne du moins, a été immense.

Il écrit par exemple que¹⁵ "Les orientaux ne savent pas que l'Esprit ou l'homme en tant que tel est en soi-même libre. Parce qu'ils ne le savent pas, ils ne le sont pas." A ses yeux, "la conscience de la liberté s'est d'abord levée chez les Grecs, c'est pourquoi ils furent libres. Mais les Grecs, tout comme les Romains, savaient seulement que quelques uns sont libres, non l'homme en tant que tel (...)", et c'est pourquoi ils avaient des esclaves, selon Hegel, qui continue "ce sont les nations germaniques qui, les premières, sont arrivées par le Christianisme, à la conscience que l'homme en tant qu'homme est libre, que la liberté spirituelle constitue vraiment sa nature propre." Il synthétise plus loin : "Ces différents stades constituent les époques que nous distinguons dans l'histoire universelle." Selon Hegel, ce n'est pas seulement que l'histoire a un programme, c'est qu'elle est un programme. Pour que le programme stadial soit valide, il faut que chaque stade soit cohérent dans son rôle, à savoir exprimer son moment spécifique du développement historique ; Hegel a donc développé la théorie des *Volkgeist*, "l'esprit du peuple", qui condense et explique le tout du peuple, même si les individus diffèrent. Les Peuples sont donc appelés, au Cours de l'Histoire, à exprimer des stades successifs dans l'accomplissement de la Liberté telle que le christianisme luthérien de Hegel la comprend.

Cette "philosophie de l'histoire" transforme l'idée de perfectibilité ouverte typique des Lumières en un corridor de stades successifs qui hantera toute l'histoire politique. Le stadialisme, à travers la version de Marx, qui s'inspirait explicitement de Hegel, continue de se lire dans les représentations que font les musées russes du devenir de l'Humanité. En tout cas, il a eu un impact chez les linguistes allemands, notamment via August Schleicher qui fut dans sa jeunesse un hégélien enthousiaste. Nous en parlerons tout à l'heure.

2. Guillaume de Humboldt

¹⁵ Trad. Papaioannou de *La Raison dans l'histoire*. Coll. 10/18, 1965, p. 83-84.

Wilhelm von Humboldt est né en 1767, deux ans avant son frère Alexandre. A la différence des frères Schlegel, qui devaient travailler pour vivre ou se trouver de riches protecteurs, les frères Humboldt bénéficient de la fortune de leur mère : Alexandre financera seul ses années de voyage en Amérique et la publication de ses nombreux volumes de résultats ; Guillaume voyagera beaucoup moins, sauf en France : un saut en 1789 pour voir les événements de Paris, puis un séjour un peu plus long en 1797-99, sur lequel il a laissé des carnets détaillés¹⁶. Ses voyages d'explorations, en 1800 puis en 1801, c'est l'Espagne. Il se passionne pour le pays basque. Le plus explorateur, y compris en termes de langues, et le plus français des deux frères, c'est incontestablement l'autre, Alexandre.

La contribution de Guillaume à la linguistique est toute théorique. Même si ses nombreux ouvrages sont plus ou moins remplis de références à des langues, par exemple son essai sur *Le duel*, ce sont moins les langues qui intéressent Wilhelm von Humboldt, que ce qu'il croit pouvoir en induire sur la pensée humaine. Ses quinze années de retraite studieuse dans le château maternel de Tegel, près de Berlin, donneront un livre inachevé, connu sous le nom d'*Introduction à l'œuvre sur le Kavi*. C'est un livre de réflexion sur le langage, pas du tout une grammaire ni une linguistique comparée, ni une typologie linguistique.

Wilhelm von Humboldt (1767-1835) et Hegel (1770-1831) sont presque exactement contemporains, et ils ont sur le développement naturel des sociétés et des langues des opinions très proches, avec cette différence que l'opinion de Hegel sur le classement des langues et des cultures n'innove sur son temps que par une arrogance aujourd'hui comique ou inquiétante, tandis que Humboldt est peut-être le premier à couper l'histoire des langues en deux époques distinctes : d'abord une préhistoire où leur "type" se fige, ensuite une histoire où elles nous sont accessibles.

Il prononce par exemple en 1820 un discours au titre hégélien *Sur l'étude comparative des langues en rapport avec les différentes époques du développement du langage* (*Über das vergleichende Sprachstudium in Beziehung auf die verschiedenen Epochen der Sprachentwicklung*), où il explique sa pensée par un parallèle avec la géologie¹⁷ :

De même que notre globe terrestre est passé par de grandes révolutions avant d'adopter la configuration actuelle des mers, des montagnes et des fleuves, mais s'est peu modifié depuis, de même il existe dans les langues un point d'accomplissement de l'organisation (*Punkt des vollendeten Organisation*) à partir duquel la structure organique (*organische Bau*), la figure stable (*feste Gestalt*), ne s'altère plus. En revanche, la culture la plus raffinée peut se développer en elles à l'infini, à l'intérieur de limites données, en tant qu'elles sont des productions vivantes de l'esprit. Les formes (*Formen*) grammaticales essentielles demeurent une fois qu'une langue a atteint sa figure (*Gestalt*), les mêmes.

C'est que, pour Guillaume de Humboldt comme pour Hegel, les langues sont des caractéristiques des peuples, elles sont "nationales" ou doivent l'être. Selon leur théorie, on ne peut donc pas concevoir de langue qui évolue par elle-même puisqu'elle exprime l'âme d'un peuple et que celui-ci est arrêté à sa place spécifique dans l'échelle du développement. On peut donc assister à une culture raffinée (*feinere Ausbildung*), mais pas à un changement structurel.

Guillaume de Humboldt a quelque chose de poignant, lui et son livre inachevé dans le château de Tegel : enfermé dans une passion nationale qui lui fait attribuer une personnalité définitive à chaque langue, et décidé à attribuer à chaque personnalité un rang défini dans la procession du monde, il tourne dans la puissance douteuse de ses propres concepts, dont on a l'impression qu'ils sont surtout destinés à lui faire espérer que, avec un effort supplémentaire, il

¹⁶ Traduits en français par Elisabeth Beyer, Actes Sud, 2001.

¹⁷ Trad. Thouard, Humboldt, *Sur le caractère national des langues*, Seuil, coll. Points, 2000: 65-67. Voir aussi la trad. Caussat, in Humboldt, *Introduction à l'œuvre sur le kavi*, Seuil, 1974: 71-72.

va enfin trouver la solution raisonnable. C'est pourquoi il est resté comme le prophète du sur-vitalisme linguistique - une idée romantique¹⁸ :

Au cours de son développement, l'espèce humaine présente donc des progrès qui ne sont dus qu'à l'essor soudain d'une force inouïe et sans équivalent jusque là, et des situations où l'explication usuelle - la production d'un effet engendré par voir de causalité - doit céder le pas à l'hypothèse d'une expression dynamique adéquate. Il n'y a pas de percée spirituelle qui n'exprime un dynamisme interne et qui, par suite, n'ait une raison cachée, laquelle, en vertu de sa puissance intrinsèque, se dérobe à l'explication. (...) Mon plus vif désir est de répéter ces propositions jusqu'à en imposer la conviction (...)

N'oublions pas que ce sur-vitalisme est l'argument d'un classement qui ordonne la pensée selon la forme. Humboldt écrit - malgré les observations d'Abel-Rémusat¹⁹, qu'il ignore avec une superbe tout à lui²⁰ :

S'il est hors de question de dénier à la forme de la langue chinoise la possibilité de manifester plus qu'aucune autre la force de la pure pensée, et, en rejetant l'écran des éléments phonétiques de liaison, d'y souder l'âme sans distance, si la lecture d'un nombre même réduit de textes chinois ne peut que porter une telle conviction au plus haut degré d'admiration émerveillée, les défenseurs les plus acharnés de cette langue pourront difficilement soutenir qu'elle oriente l'activité spirituelle vers le foyer véritable qui irradie avec la même ferveur poésie et philosophie, science et éloquence.

En clair : les Chinois sont des enfants : ils parviennent nous émerveiller par la proximité qu'ils ont, comme les sauvages, avec la nature (et leur langue le montre, qui juxtapose des syllabes ! autant de cris), mais on ne saurait pas sérieusement les tenir pour raisonnables, ni réellement cultivés. C'est exactement le même point de vue qu'Hegel, à cela près que s'y ajoute l'effort d'une caution linguistique - dont Hegel se dispensait quand il écrivait²¹ :

Si d'un côté les sciences semblent donc être honorées au plus haut point, il leur manque d'un autre côté, précisément cette libre région de l'intériorité et l'intérêt proprement scientifique qui en fait une occupation théorique. Un empire libre et idéal de l'esprit n'a pas sa place ici (...) Le genre d'écriture est déjà un grand obstacle à l'avancement des sciences (*Ausbildung der Wissenschaften*) ; ou plutôt, à l'inverse, comme le véritable intérêt scientifique n'existe pas, le Chinois le possède pas un meilleur instrument pour exprimer et communiquer la pensée.

3. La typologie et la "seuil humboldtien" : Schleicher

Dans cette perspective, où la structure des langues diverses s'explique par un arrangement pré-historique, l'enquête sur les langues se trouve coupée en deux. Au-delà du seuil, dans la pré-histoire, se trouve le remuement des formes quasi-géologique où s'est fait l'arrangement vrai des structures : c'est la typologie, au sens de distribution des types, infrangibles.

En deçà, vient l'histoire des formes, la diversité à l'intérieur des types. Le plus curieux est que le théoricien, ou peut-être plus encore le propagateur de cette théorie se tenait pour un darwinien convaincu. August Schleicher (1821-1868), dont le biologiste Ernst Haeckel (et beaucoup d'autres - mais Meillet nettement moins) dira beaucoup de bien, a publié deux

¹⁸ *La différence de construction du langage dans l'humanité et l'influence qu'elle exerce sur le développement spirituel de l'espèce humaine*, ou : *Introduction à l'œuvre sur le kavi*. Trad. Caussat, Seuil, 1974 : 160.

¹⁹ Voir Jean Rousseau et Denis Thouard (eds.), *Lettres édifiantes et curieuses sur la langue chinoise. Humboldt / Abel-Rémusat (1821-1831)*, Presses Universitaires du Septentrion, 1999.

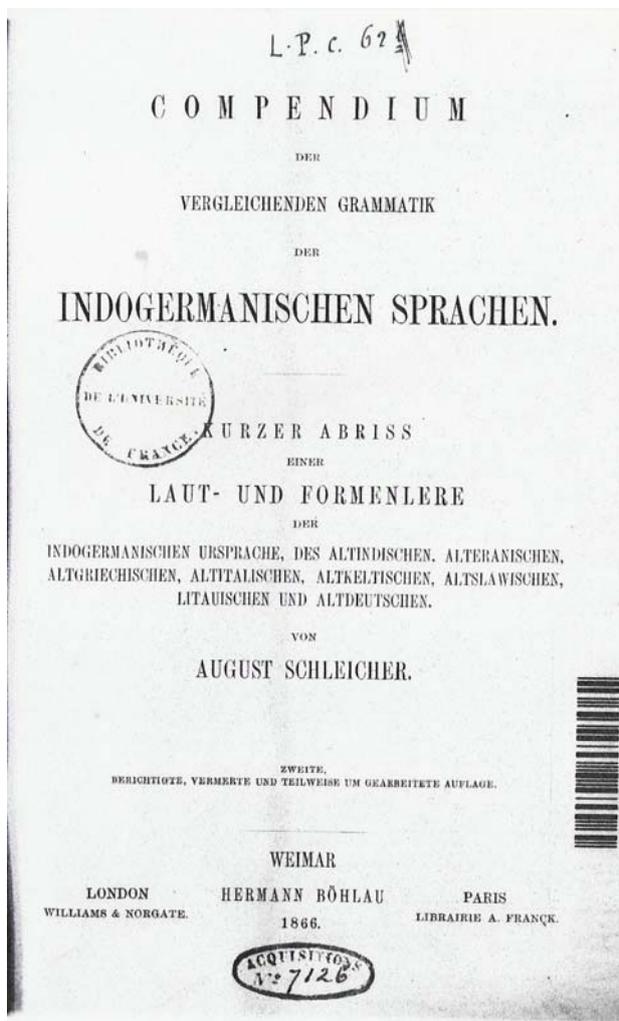
²⁰ *Introduction à l'œuvre sur le kavi*, trad. Caussat, op. cit., p. 408.

²¹ *Leçons sur la Philosophie de l'Histoire*, trad. Gibelin et Gilson, Vrin, 1998 (1963), p. 105. Dans la suite de ce passage, on voit Hegel mélanger langue et écriture, et plaindre les Chinois. Texte allemand, ed. Reclam, p. 206.

essais²² pour montrer combien la linguistique pouvait et devait être darwinienne (Friedrich Engels faisait de même pour sa province à la même époque²³). En réalité, ce courant ne faisait que continuer, en s'adaptant, la constante confusion entre histoire culturelle et/ou linguistique et histoire naturelle. Pour Schleicher, l'important n'était pas tellement que le darwinisme explique l'histoire des langues, mais de conserver l'histoire linguistique dans le giron (fût-il très flou) de l'histoire naturelle. Ce flou apparaît de façon tonitruante dans les propositions fondamentales de Schleicher, qui répète le "seuil humboldtien" dans son célèbre manuel, le *Compendium der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, Weimar, 1866²⁴.

Développement de la langue, période préhistorique. Avec l'homme s'est développée la langue, c'est-à-dire l'expression sonore de la pensée. Même la langue la plus simple est le résultat d'un devenir graduel. Toutes les formes linguistiques supérieures sont issues des plus simples, les agglutinantes sont issues des isolantes, et les flexionnelles des agglutinantes.

Déclin des langues pour le son et la forme, (...) période historique.



On peut difficilement afficher de façon plus claire une théologie. La tripartition de Schleicher

diffère de la division quadri-partite de Humboldt (qui mettait certaines langues amérindiennes dans une classe à part) parce qu'il veut revenir au schéma hégélien (et par delà à l'obsession ternaire de Vico). Il décrit ses stades (ibid. p. 2-3) :

Poser une langue originelle (*Ursprache*) générale à toutes les langues est impossible, il y a eu plutôt de nombreuses langues originelles. Cela ressort avec certitude de l'examen comparatif des langues encore vivantes de la terre. Comme les langues disparaissent peu à peu, mais que certainement il n'en apparaît pas de nouvelles, il a dû à l'origine exister beaucoup plus de langues que de nos jours. Le nombre des langues originelles a donc dû être incomparablement plus important que ce qui a été établi d'après les langues encore vivantes.

On peut provisoirement, c'est le plus facile, classer les langues selon leur texture (*beschaffenheit*) morphologique. Il y a (1) des langues qui comportent seulement des sons signifiants qu'on ne peut ni segmenter ni modifier : des langues isolantes (par ex. le chinois, l'annamite, le siamois, le birman) (...) (2) des langues qui peuvent ajouter à ces sons

²² Dont P. Tort a republié les traductions, Vrin 1980. J'ai commenté tout cela dans l'annexe de mon article "L'évolution et la stratification du lexique. Contribution à une théorie de l'évolution linguistique", *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 93 (1998), 77-136.

²³ Dans la préface de l'édition anglaise (1888) du *Manifeste* (1848), Engels écrivait "This proposition which, in my opinion, is destined to do for history what Darwin's theory has done for biology, we, both of us [Marx et lui], had been gradually approaching for some years before 1845." K. Marx & F. Engels, *Manifeste du Parti communiste*, Editions Sociales, 1972, p. 141. Ainsi, ils étaient presque darwiniens avant Darwin.

²⁴ Schleicher 1866, p. 4. Les mots soulignés sont les siens.

signifiants qu'on ne peut modifier des sons de liaison, au début, au milieu, à la fin ou à plusieurs endroits, ce que nous désignons comme suffixes, préfixes ou infixes : des langues agglutinantes (par ex. le finnois, le tatar, les langues du Deccan, le basque, les langues des aborigènes du Nouveau Monde, les langues d'Afrique du Sud ou les langues bantoues etc., certainement la plupart des langues). (...) (3) des langues qui peuvent modifier de façon régulière tant les racines que les sons de liaison constitués de racines originellement indépendantes afin d'exprimer la relation et conservent de cette façon le moyen utilisé par l'agglutination : des langues flexionnelles (...)
Jusqu'ici, nous ne connaissons que deux souches de cette classe, la sémitique et l'indoeuropéenne.

Les types sont donc, dans la pédagogie schleicherienne, qui a formé plusieurs générations de linguistes en Allemagne, trois modèles successifs dans l'échelle du devenir mais absolument distincts dans leur héritage concret ; selon le schéma hégélien. On reconnaît bien entendu le chinois (mais plus seulement lui) comme l'exemple de l'archaïsme irréductible, et les langues des steppes (mais plus seulement elles : *überhaupt die meisten Sprachen*) dans le rôle du passeur mitoyen, et les langues de chez nous au pinacle.

La typologie a alors pour mission (ou pour fonction si l'on préfère) de conjuguer l'inconnaissable historique en une sorte de proto-histoire inavouée. D'un côté, Schleicher dit que ces types sont hors de portée, que beaucoup ont disparu etc. ; de l'autre, il les rattrape de façon conventionnelle en en organisant le programme évolutif, et il affirme que les unes sont issues des autres.

C'est ce tabou que cassera la Société de Linguistique de Paris, dans ses fameux statuts destinés à éloigner les fabulations de tout ordre et à promouvoir une laïcité de la linguistique, en affirmant que si on ne peut pas savoir, eh bien, on ne sait pas. De sorte que le jeu ambigu que menaient un certain nombre de linguistes de la lignée intellectuelle hégélienne se trouvait mis, aimablement, en évidence. Le même conflit se retrouve du reste de nos jours, lorsqu'on voit des collègues (rarement des linguistes, à vrai dire) persifler cette décision de la SLP à leurs yeux rétrogrades : au regard du devenir historique hégélien, certainement.

4. La critique française de Schleicher : Bréal

Notre collègue Bergougnieux vient de faire republier les *Mélanges de mythologie et de Linguistique* de Michel Bréal²⁵. Le dernier article des *Mélanges* est de 1876, sous le titre "les racines indo-européennes". Bréal, qui connaît la situation allemande, voit parfaitement comment on peut finir par "croire" à la langue indo-européenne.

Tous les linguistes, depuis Bopp et Schleicher jusqu'à MM. Pott et Max Müller, se sont appliqués à en retrouver quelques traits [de ce que "on est convenu d'appeler *langue mère indo-européenne*"]. Mais c'est surtout dans les dernières années que les travaux relatifs à cette langue se sont multipliés. M. Auguste Fick a publié un dictionnaire de la langue mère indo-germanique, lequel est déjà à sa troisième édition. La méthode suivie par Schleicher, qui place toujours en tête de ses recherches grammaticales la forme mère restituée par hypothèse, a trouvé de nombreux imitateurs.

Bréal pointe immédiatement deux dangers : la circularité et le monolithisme.

Mais quand on voit dans les dictionnaires latins, comme dans celui de M. Vanicek, figurer des racines indo-européennes, dont on déduit la forme et le sens des mots latins, on sent les dangers du système.

Vanicek, qui a (peut-être) oublié que les formes "indo-européennes" avaient été induites par comparaison des langues connues, dont le latin, prétend maintenant montrer quelque chose en déduisant le latin de ce qu'il a servi à construire. C'est la circularité, inévitable dès qu'on veut "partir de l'indo-européen" - en d'autres termes prendre les formes astérisquées pour vraies. Schleicher est l'inventeur de cet emploi de l'astérisque.

²⁵ Michel Bréal, *Mélanges de mythologie et de linguistique* (1882). Introduction de Gabriel Bergougnieux. Limoges, Lambert-Lucas, 2005.

Cette langue mère, dont nous entrevoyons les contours, s'est sans doute développée dans les mêmes conditions que nos langues, et de ce qu'elle ne nous a pas été conservée, nous n'avons pas le droit de conclure qu'elle fût faite autrement que les idiomes dont nous avons une connaissance directe. Telle serait pourtant l'erreur où l'on tomberait si l'on attribuait à la langue mère une régularité qui ne se trouve dans aucune de ses filles.

Et il poursuit en évoquant les variétés dialectales, que la langue mère a dû connaître aussi. Il en donne la preuve en détaillant plusieurs mots pour lesquels on ne peut pas reconstituer une racine unique.

Mais ce que Bréal touche ici, c'est précisément le statut ambigu du "type" indo-européen. Si Schleicher veut reconstruire l'indo-germanique, et s'il écrit des fables en indo-germanique restitué, c'est qu'il croit que les types existent, et que la méthode comparative, ses "lois" (Meillet critiquera sarcastiquement le terme), non seulement nous en approchent mais nous y mènent. Si nous pouvons reconstruire un jour les "types", alors nous serons sur le seuil. Et ce que ruine la critique de Bréal, c'est cette croyance romantique dans le statut identitaire du passé : que le passé procure des repères que l'histoire et le temps rendent plus flous - et cette mission de l'historien selon Schleicher (et beaucoup d'autres jusqu'à nos jours) qui est de restituer pour l'humanité des grandes figures clefs grâce auxquelles on s'y retrouve, les types.

On ne sent peut-être plus aujourd'hui ce que la démarche hégélienne avait de menaçant. Bréal écrit ainsi, avec une finesse et une tranquillité enviables (p. 239) :

La déclinaison à huit cas que Schleicher reconstruit dans son *Compendium* n'est sans doute pas tout ce que la race avait essayé en ce genre.

Car ce qui est sous-jacent, comme Hegel l'avait clairement écrit, c'est que les types sont des races. Et Meillet a raison quand il écrit, en 1914, dans son article "Le problème de la parenté des langues"²⁶ :

Fr. Müller, dans son grand exposé des principaux types de langues, et F. N. Finck, dans le petit ouvrage cité ci-dessus, ont été réduits à ranger les langues d'après les races d'hommes qui les parlent. Mais comme il n'y a aucun lien nécessaire entre la langue et la race et que personne ne soutient sérieusement qu'un certain type linguistique soit lié à un certain type somatique, ce procédé n'a été adopté que comme un pis-aller, et un pis-aller fâcheux. Car il éveille une idée fausse.

On voyait très bien se créer cette idée fausse, cet effet *Volkgeist*, dans la lecture que Schleicher faisait de Darwin, lorsqu'il en venait doucement²⁷ à réduire l'impact de *l'Origine des Espèces* :

Darwin et ses prédécesseurs ont maintenant fait un pas de plus que les autres zoologistes et botanistes: non seulement les individus vivent, mais aussi les espèces et les races ; elles aussi sont devenues insensiblement, elles aussi sont soumises à des transformations continues d'après des lois déterminées.

Si les races ont un corps, suggère Schleicher, elles ont donc un esprit (*Geist*) ! Donc une langue qui le manifeste...

5. La langue et la race : Pictet - la réponse de Saussure.

L'un des grands amphithéâtres modernes de l'Université de Genève porte le nom d'Adolphe Pictet, dont il est peu probable que les étudiants sachent grand-chose. Adolphe

²⁶ Repris dans *Linguistique historique et linguistique générale*, Champion (et Slatkine 1982) 1975, p. 77. Dans la 8e éd. de *l'Introduction à l'Etude comparative des langues indo-européennes* (p. 41), il écrivait : "On ne reconstruit pas par la comparaison une langue disparue: la comparaison des langues romanes ne donnerait du latin du IVe siècle ap. J.-C. ni une idée exacte, ni une idée complète ; il n'y a pas de raison de croire que la comparaison des langues indo-européennes soit plus instructive. On ne restitue donc pas l'indo-européen."

²⁷ Dans l'édition de P. Tort, p. 64.

Pictet, paisible linguiste genevois, est (c'est ce qu'on lit dans les manuels) le fondateur de l'ethno-linguistique, du moins de cette version de la discipline qui cherche dans les mots communs à plusieurs langues, par exemple les noms d'arbres ou d'animaux, à reconstituer cette part du vocabulaire commun de la "proto-langue" qui permet de décrire le paysage où ses locuteurs vivaient - et donc le foyer originel, car ce de cela que s'occupe Pictet, le foyer originel, l'Urheimat ou patrie primitive de la race aryenne. Il la décrit de la façon suivante dans l'introduction de son ouvrage principal *Les origines indo-européennes, ou les Aryas primitifs. Essai de paléontologie linguistique*. Paris-Genève, Cherbuliez, 1859 :

A une époque antérieure à tout témoignage historique, et qui se dérobe dans la nuit des temps, une race destinée par la Providence à dominer un jour sur le globe entier, grandissait peu à peu dans le berceau primitif où elle préludait à son brillant avenir. Privilégiée entre toutes les autres par la beauté du sang, et par les dons de l'intelligence, au sein d'une nature grandiose mais sévère, qui livrait ses trésors sans les prodiguer, cette race fut appelée dès le début à conquérir par le travail les conditions matérielles d'une existence assurée, à mettre en jeu les ressources d'une industrie persévérante pour s'élever au-dessus des premières nécessités de la vie. De là un développement précoce de la réflexion qui prépare, et de l'énergie qui accomplit; puis, sans doute, les difficultés du début une fois vaincues, un état de bien-être paisible au sein d'une existence patriarcale.

Tout en croissant ainsi joyeusement en nombre et en prospérité, cette race féconde travaillait à se créer, comme puissant moyen de développement, une langue admirable par sa richesse, sa vigueur, son harmonie et la perfection de ses formes; une langue où venaient se refléter spontanément toutes ses impressions, ses affections douces, ses admirations naïves, mais aussi ses élans vers un monde supérieur; une langue pleine d'images et d'idées intuitives, portant en germe toutes les richesses futures d'une magnifique expansion de la poésie la plus élevée, comme de la pensée la plus profonde. D'abord une et homogène, cette langue, déjà parvenue à un très haut degré de perfection, servit d'organe commun à ce peuple primitif tant qu'il ne dépassa pas les limites de son pays natal. Mais un accroissement constant et rapide de la population dut amener bientôt des migrations graduelles, et de plus en plus lointaines. Dès lors la séparation en tribus distinctes, les communications devenues moins fréquentes, les changements dans la manière de vivre, firent surgir, du fonds commun, un certain nombre de dialectes qui continuèrent à se développer, sans toutefois se détacher encore de la souche primitive; et, en même temps, le caractère original de la race, se modifiant selon les circonstances, donna naissance à autant de génies nationaux secondaires, destinés plus tard à grandir, à vivre de leur vie propre, et à jouer leur rôle dans le vaste drame de l'humanité.

Avec Pictet se développe la vulgate de ce que j'ai appelé ailleurs le "modèle babel" de la différenciation linguistique (par opposition au "modèle schibbolet", au moins aussi fréquent, où les différenciations se font par proximité) : les langues divergent parce que les peuples se séparent : les langues sont le reflet du politique et de l'ethnique. La race, la terre, la langue correspondent.

Mais ce que est (aujourd'hui) ahurissant chez ce brave Pictet, c'est l'anticipation tranquille de la fureur raciste à venir, qui bâtit son argumentaire exactement sur ces thèmes, et avec ce lexique.

D'autres auteurs (Poliakov, Olender) ont parlé du mythe aryen, y compris de son aspect linguistique - et il avait nécessairement un aspect linguistique puisque, dans la perspective hégélienne, un peuple "fait système" et qu'au sein du *Volkgeist* tout est cohérent, tout aspect fait écho à un autre, ou en trahit un autre.

Saussure, un autre Genevois, est sans doute le premier à avoir essayé de démonétiser les synthèses à la Pictet²⁸ lorsqu'il écrit (ou parle) dans le *Cours* (p. 286) :

C'est l'erreur qu'ont commise les premiers indo-européanistes. Placés devant une grande famille de langues devenues très différentes les unes des autres, ils n'ont pas pensé que cela pût s'être produit autrement que par fractionnement géographique. L'imagination se représente plus facilement des

²⁸ Saussure fait explicitement référence à Pictet pp. 306-7 du *Cours*.

langues distinctes dans des lieux séparés, et pour un observateur superficiel c'est l'explication nécessaire et suffisante de la différenciation. Ce n'est pas tout : on associait la notion de langue à celle de nationalité, celle-ci expliquant celle-là ; ainsi on se représentait les Slaves, les Germains, les Celtes, etc., comme autant d'essaims sortis d'une même ruche ; ces peuplades, détachées par migration de la souche primitive, auraient porté avec elles l'indo-européen commun sur autant de territoires différents.

Et d'ajouter : "On ne revint que fort tard de cette erreur". Aimable formule. Le chapitre 4 de la 5e partie du *Cours de Linguistique générale* s'appelle "le témoignage de la langue en anthropologie et en préhistoire" : il est toujours aussi indispensable que lorsqu'il fut prononcé. On trouve toujours des gens qui, sous prétexte qu'une nation est un système et que la langue traduit l'âme du peuple, ou avec l'idée que les mères transmettent seules (ou les pères) la langue aux enfants, voient dans la communauté de langue la preuve (parfois seulement le soupçon) de la communauté de lignée - quand père et mère sont de la même. Et comme beaucoup de gens souhaitent âprement triompher dans la quête des origines, et que les preuves sont bien rares (car l'origine est un concept bien bizarre), on voit bien souvent le soupçon seulement tenir lieu, d'abord d'indice, bientôt - faute de contradiction objective - de preuve.

6. Haeckel : l'évolutionisme mécaniste

Ernst Haeckel, professeur à Iéna, a étudié les embryons et, après von Baer, a vu que l'évolution était confirmée par le fait que les embryons de mammifères passaient par une époque où ils avaient des branchies. "L'ontogénèse récapitule la phylogénèse" : l'embryon de l'homme passe par des stades successifs qui évoquent les embryons d'animaux phylogénétiquement antérieurs (et disparus). Haeckel était un ami de Schleicher, et il a parlé des langues à plusieurs reprises dans ses œuvres qui du reste avaient souvent un caractère de

vulgarisation. En 1868, il publia les *Natürliche Schöpfungsgeschichte : Gemeinverständliche wissenschaftliche Vorträge über die Entwicklungslehre*, un recueil de conférences. Il se montre un darwinien résolu, combatif et, comme il le dit lui-même, mécaniste. Dans sa leçon sur les "migrations du genre humain", il tombe exactement dans l'erreur que dénoncera Saussure, en prenant les langues comme indices des races.

De l'homme privé de la parole, que nous regardons comme la [531] source ancestrale commune de toutes les autres espèces, proviennent d'abord, et vraisemblablement par sélection naturelle, diverses espèces humaines, inconnues, depuis longtemps éteintes et très voisines encore de l'homme-singe (*Alalus* ou *Pithecanthropus*). Deux de ces espèces, celles qui différaient le plus des autres, et qui par conséquent devaient triompher dans la lutte pour l'existence, devinrent les types ancestraux de toutes les autres espèces. De ces deux espèces, l'une avait les cheveux laineux, l'autre les avait lisses.



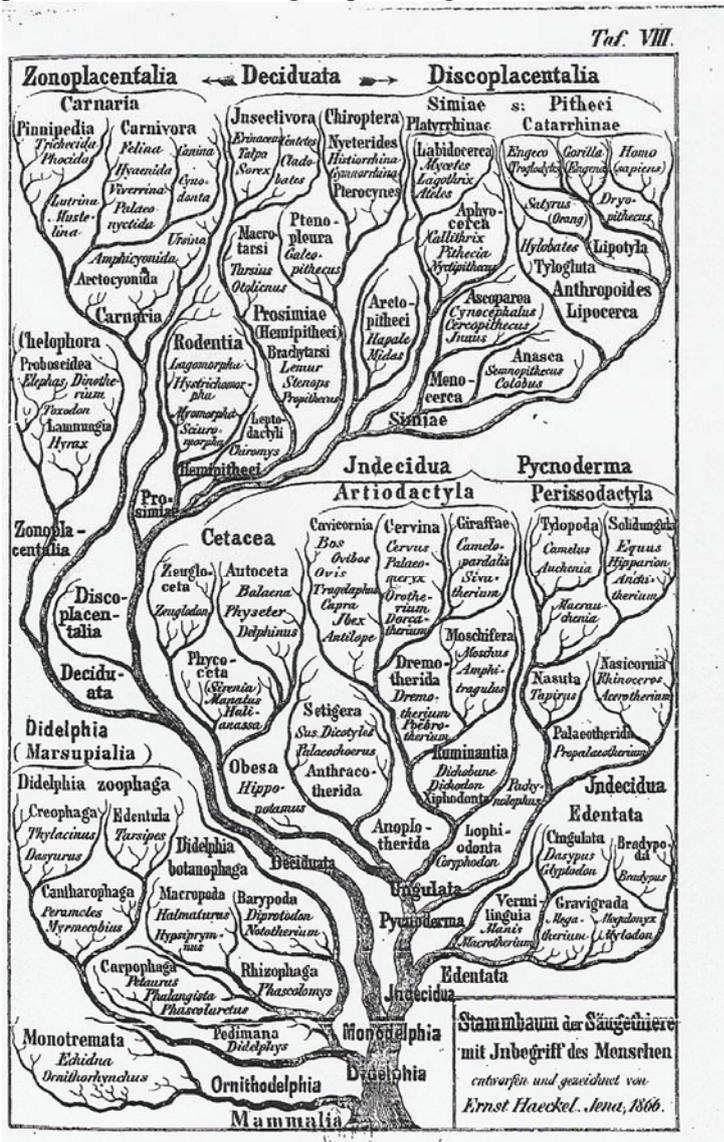
L'enjeu est ici - comme parfois de nos jours - de savoir où placer relativement le "langage" et "l'homme". Pour Haeckel, semble-t-il, l'homme est apparu comme tel (si cette expression a un sens) avant le langage : les premiers hommes étaient donc "privé de parole", *alalus*. La conséquence est évidemment d'organiser le rapport des langues et des races humaines. Si l'homme est un avant le langage, cela implique que la différenciation des langues (types) correspond à celle des races. C'est la méthode qu'il applique à "l'homme méditerranéen" :

C'est seulement chez cette espèce, que la structure générale du corps atteint le degré de symétrie et de proportion, que nous regardons comme le type accompli de la beauté humaine. Les langues parlées par les races méditerranéennes ne peuvent pas se ramener à un langage primitif commun ; il faut admettre au moins quatre idiomes primitifs. Par [527] conséquent, force est bien de reconnaître au moins quatre races méditerranéennes distinctes, se confondant seulement à l'origine.

Ou pour être plus clair :

Les langues des deux grandes races méditerranéennes, des Hamo-Sémites et des Indo-Européens, ne se laissent pas davantage ramener à une même langue primitive ; d'où il résulte que ces deux races ont dû se séparer de fort bonne heure. Par conséquent les Hamo-Sémites et les Indo-Européens sont descendus de singes anthropoïdes différents.

Nous avons donc la satisfaction (c'est l'avantage de descendre du singe, finalement) de ne pas pas être "du même singe" que ces gens-là.



En fait de linguistique, la question que comprend Haeckel, c'est l'opposition entre monophylétisme et poly-phylétisme : les langues se ramènent-elles ou non à une seule origine ? Il lui semble qu'un ne peut pas prouver pour l'instant le monophylétisme, malgré la position de son ami Bleek, le linguiste des bantous et des hottentots. En 1868, W. Bleek a publié *Über den Ursprung der Sprache*, avec une préface de Haeckel, qui dit que le Hottentot de Bleek est un chaînon manquant entre le singe et Goethe.

La meilleure introduction à l'œuvre de Haeckel est dans le livre de S. J. Gould, *Ontogeny and Phylogeny*, 1977. Gould signale que le second volume de la *Generelle Morphologie* contient des "arbres" (1866) figurant l'évolution (ci-contre, le dernier d'entre eux, exemplaire de la BNF). Haeckel dit que l'usage de ces arbres se retrouve chez son collègue Schleicher, qui est bien connu pour avoir employé cette métaphore naturaliste dans son *Compendium* en particulier.

L'usage de "l'arbre" comme métaphore généalogique a été partiellement étudiée ; les premiers emplois de la figure "d'arbre généalogique" se trouvent dans les manuscrits de la dynastie ottonienne.

Cet emploi de l'arbre allait se répandre très largement en linguistique, de même que les métaphores associées de "famille", de "langue mère", de "langues sœurs", etc. Signalons que si l'usage s'est répandu de dire "mère" (et non "père"), "sœur" (et non "frère"), c'est parce que *Sprache* est un nom féminin en allemand.

7. John Beames



J'ai choisi d'illustrer pour finir, dans ce panorama de la typologie, et ici des types devenus arguments d'une bataille sur le sens de l'histoire, la personnalité de John Beames (1837-1902). Son autobiographie a été retrouvée dans le grenier familial par un historien en quête de documents sur le *Civil Service* britannique en Inde, et publiée ensuite²⁹. Il est remarquable qu'on ait du mal à trouver, dans les pages pleines d'intérêt de ces *Memoirs* de John Beames, seulement quelques allusions à une œuvre essentielle dans l'histoire de la linguistique historique (et de la typologie), *A Comparative Grammar of the modern Aryan Languages of India*, dont le premier volume, commencé en 1866, fut publié en 1871. Beames, dans les loisirs plutôt rares que lui laissaient ses tâches administratives, fit des enquêtes de détail sur un grand

nombre de parlars locaux en Inde du nord, les compara, et publia le résultat de ses recherches. Il explique dans sa préface qu'il a été inspiré par le travail pionnier de Caldwell sur les langues dravidiennes, et parmi les quelques livres qu'il cite dans sa bibliographie on trouve Grimm (le *Deutsche Grammatik* et la *Geschichte der deutschen Sprache*) et Bopp : "I used the French edition by Bréal, Paris 1866."

L'importance de Beames est double. D'une part pour le travail herculéen qui se trouve imprimé dans sa *Comparative Grammar*, d'autre part pour sa théorie cyclique du renouvellement morphologique - et c'est celle-ci qui nous intéresse³⁰.

A travers tout le monde matériel, nous voyons que le processus de reproduction est de nature à se répéter sans cesse. L'homme enfante l'homme à travers les âges, l'arbre produit l'arbre ; les montagnes sont entraînées par l'érosion jusque dans la mer, et les forces à l'œuvre dans les entrailles de notre planète élèvent de nouvelles montagnes, qui sont à leur tour emportées. De même dans le langage, des mots d'abord indépendants sont saisis et tenus en esclavage par d'autres mots, deviennent affixes casuels, sont incorporés dans des désinences, et finalement érodés tout-à-fait. Alors l'esprit saisit de nouveaux mots, les tient en esclavage à nouveau, jusqu'à ce qu'ils s'affaiblissent aussi par l'usage. Et, si le monde dure assez, eux aussi deviendront des désinences et disparaîtront, et une troisième série devra être capturée et asservie.

Il est intéressant de constater que la théorie de phonologie cyclique exposée par Haudricourt en 1968, puis développée par lui et Hagège dans *La Phonologie Panchronique* reposait aussi, dans l'esprit d'Haudricourt, sur une comparaison avec le cycle d'érosion des géologues.

²⁹ John Beames. *Memoirs of a Bengal Civilian*. London, Eland 1884 (Chatto & Windus 1961). L'historien en question est Philip Mason, pour son *The Men who Ruled India*, New York, St Martin's Press, 1954, 2 vols.

³⁰ *Comparative etc.* II, 249-250. Cette *Comparative Grammar* a fait l'objet de tirages en Inde, Munshiram Manoharlal, 2nd reprint, 1970.

Mais ce qui est aussi intéressant, dans la position de Beames (voir l'extrait cité plus largement plus loin), c'est sa sensibilité très exercée aux situations sociolinguistiques. Ses remarques sur les strates de parlars anticipent généreusement sur les idées de Ferguson et Gumperz³¹.

³¹ Charles A. Ferguson and John J. Gumperz (Eds.) *Linguistic Diversity in South Asia*. Special issue of the *International Journal of American Linguistics* 26/3, June 1960. *Language in Social Groups. Essays by John J. Gumperz*. Ed. by Anwar S. Dil. Stanford University Press, 1971, 350 p.

Saussure

Cours de Linguistique générale

5e partie : Questions de linguistique rétrospective. Conclusion

chapitre IV : le témoignage de la langue en anthropologie et en préhistoire.

§ 1. Langue et race

Le linguiste peut donc, grâce à la méthode rétrospective, remonter le cours des siècles et reconstituer des langues parlées par certains peuples bien avant leur entrée dans l'histoire. Mais ces reconstructions ne pourraient-elles pas nous renseigner en outre sur ces peuples eux-mêmes, leur race, leur filiation, leurs rapports sociaux, leurs mœurs, leurs institutions etc. ? En un mot, la langue apporte-t-elle des lumières à l'anthropologie, à l'ethnographie, à la préhistoire ? On le croit très généralement ; nous pensons qu'il y a là une grande part d'illusion. Examinons brièvement quelques aspects de ce problème général.

D'abor la race : ce serait une erreur de croire que de la communauté de langue on peut conclure à la consanguinité, qu'une famille de langues recouvre une famille anthropologique. La réalité n'est pas si simple. Il y a par exemple une race germanique, dont les caractères anthropologiques sont très nets : chevelure blonde, crâne allongé, stature élevée etc. ; le type scandinave en est la forme la plus parfaite. Pourtant, il s'en faut que toutes les populations parlant des langues germaniques répondent à ce signalement ; ainsi les Alémanes, au pied des Alpes, ont un type anthropologique bien différent de celui des Scandinaves. Pourrait-on admettre du moins qu'un idiome appartient en propre à une race et que, s'il est parlé par des peuples allogènes, c'est qu'il leur a été imposé par la conquête ? Sans doute, on voit souvent des nations adopter ou subir la langue de leurs vainqueurs, comme les gaulois après la victoire des Romains ; mais cela n'explique pas tout : dans le cas des germains, par exemple, même en admettant qu'ils aient subjugué tant de populations diverses, ils ne peuvent pas les avoir toutes absorbées ; pour cela il faudrait supposer une longue domination préhistorique, et d'autres circonstances encore que rien n'établit.

Ainsi la consanguinité et la communauté linguistique semblent n'avoir aucun rapport nécessaire, et il est impossible de conclure de l'une à l'autre ; par conséquent, dans les cas très nombreux où les témoignages de l'anthropologie et de la langue ne concordent pas, il n'est pas nécessaire de les opposer ni de choisir entre eux ; chacun d'eux garde sa valeur propre.

Ernst Haeckel

Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles

Conférences scientifiques sur la doctrine de l'évolution en général et celle de Darwin, Goethe et Lamarck en particulier

traduites de l'allemand par Ch. Letourneau et revues sur la 7^e éd. allemande.

3^e éd., 1884 (1^{re} éd. 1874, 2nd 1877)

Natürliche Schöpfungs-geschichte : Gemeinverständliche wissenschaftliche Vorträge über die Entwicklungslehre.

1. Aufl. 1868, 7. 1879.

Vingt-troisième leçon

Migrations et distribution du genre humain.

Espèces et races humaines.

Antiquité du genre humain - Causes qui ont produit l'homme - Origine du langage - Origine monophylétique et polyphylétique du genre humain - L'homme descend de plusieurs couples - Classification des races humaines - Classification des douze espèces humaines - Hommes à cheveux laineux ou ulotriques - Hommes à cheveux en touffes (Papouas, Hottentots). - Hommes à chevelure en toison (Cafres, Nègres). - Hommes à cheveux lisses ou lissotriques. - Hommes à cheveux rigides (Australiens, Malais, Mongols, races arctiques, Américains). - Hommes à cheveux bouclés (Dravidiens, Nubiens, Méditerranéens). - Statistique comparée des races. - Patrie originelle de l'homme (Asie méridionale ou Lémurie). - Nombre des langues primitives (monoglottes et polyglottes). - Dispersion et migrations du genre humain. - Distribution géographique des espèces humaines.

Messieurs, l'anatomie comparée et l'embryologie des vertébrés sont des trésors où nous pouvons puiser assez de notions pour être en l'état de tracer à grands traits la généalogie de l'homme. (...)

extrait n°1 : Les êtres humains sont comme des colimaçons

[512] La place me manque pour exposer en détail ce qui a trait à la formation du langage (der Process der Sprachbildung), et force m'est de vous renvoyer au précieux écrit ci-dessus mentionné, de William Bleek, "sur l'origine du langage"³². mais il est une autre question de linguistique comparée sur laquelle je dois insister, car elle est fort importante pour la généalogie des espèces humaines : c'est celle qui a trait à l'origine unique ou multiple du langage humain. Dans une lettre que William Bleek m'a adressée, ce linguiste éminent admet que toutes les langues humaines ont une origine unitaire ou monophylétique. "Toutes, dit-il, ont de vrais pronoms et les parties du discours qui en résultent. Mais l'histoire du développement du langage prouve que la possession de vrais pronoms est un résultat d'adaptation, qui n'a pu se produire qu'une fois." Au contraire, d'autres linguistes célèbres tiennent pour l'origine polyphylétique du langage. Du moins l'une des plus hautes autorités en cette matière, Schleicher, admet que, dès le principe, le langage a dû différer dans la phonétique, suivant l'idée et l'image, qu'il s'agissait d'extérioriser par des sons, et le degré de perfectibilité de la race, qui ébauchait le langage. En effet, il est positivement impossible de

³² William Bleek, *On the origin of language*, edited with a preface by Dr Ernst Haeckel, translated by Thomas Davidson. In 8°, New-York, 1869.

ramener toutes les langues à un seul et même idiome primitif. Il y a plus, une étude impartiale des faits amène à reconnaître autant d'idiomes primitifs qu'il y a de types linguistiques (*Sprachstämme*)³³. Aussi Friedrich Müller³⁴ et d'autres linguistes éminents admettent-ils que chaque type linguistique et chaque langue primitive ont eu une origine spontanée et indépendante. Mais il n'y a nulle concordance entre la distribution de ces types linguistiques, de leurs sous-divisions, et celle des diverses soi-disant "races" humaines, que nous distinguons d'après leurs caractères physiques. Ces désaccords, ainsi que le mélange confus des races et leurs croisements multiples, sont les principaux obstacles que l'on rencontre, alors que l'on veut poursuivre la généalogie du genre humain dans ses rameaux, races et variétés.

Eben so nehmen auch Friedrich Müller und andere bedeutende Linguisten eine selbstständige und unabhängige Entstehung der Sprachstämme und ihrer Ursprachen an. Bekanntlich entsprechen aber die Grenzen dieser Sprachstämme und ihrer Verzweigungen keineswegs immer den Grenzen der verschiedenen Menschenarten oder sogenannten "Rassen", welche wir auf Grund körperlicher Charaktere im Menschengeschlecht unterscheiden. Hierin, sowie in den verwickelten Verhältnissen der Rassenmischung und der vielfältigen Bastardbildung, liegt die grosse Schwierigkeit, welche die weitere Verfolgung des menschlichen Stammbaums in seine einzelnen Zweige, die Arten, Rassen, Abarten u. s. f. darbietet.

[513] En dépit de ces graves difficultés, je ne saurais m'empêcher de jeter un coup d'œil rapide sur cette ramification de l'arbre généalogique humain, et d'élucider par là, dans une certaine mesure, en l'examinant au point de vue de la théorie de la descendance, la question tant débattue de l'origine unique ou multiple du genre humain. On sait que, depuis bien longtemps, deux grands partis bataillent à ce sujet : ce sont les monophylétistes et les polyphylétistes. Les premiers ou monogénistes affirment l'origine unitaire et la consanguinité de toutes les espèces humaines. Les seconds ou polygénistes pensent que les diverses espèces ou races humaines ont eu chacune une origine indépendante. D'après ce que nous avons dit précédemment sur la généalogie du règne animal en général, il ne saurait être douteux que, dans le sens le plus large, l'opinion monophylétique ne soit fondée. En effet, en admettant même que la transformation des singes anthropoïdes en hommes se soit accomplie à plusieurs reprises, ces singes eux-mêmes n'en arrivent pas moins à se confondre dans l'arbre généalogique de l'ordre simien tout entier. Le débat ne saurait donc porter que sur un degré plus ou moins proche, plus ou moins éloigné de consanguinité. Mais au point de vue purement anthropologique, c'est l'idée polyphylétique qui a le plus de vraisemblance, puisque les divers idiomes primitifs se sont formés isolément. Si donc on veut voir dans l'origine du langage articulé le signe capital, caractéristique, du passage au type humain, si l'on entend classer les espèces humaines d'après leur type linguistique, on peut dire que ces diverses espèces sont nées isolément, puisque les divers rameaux du genre humain primitif et muet encore, issu directement des singes, ont formé isolément leurs idiomes.

Im engeren Sinne könnte dagegen die polyphyletische Anschauung insofern Recht behalten, als die verschiedenen Ursprachen sich vielleicht unabhängig von einander entwickelt haben. Wenn man also die Entstehung der gegliederten Wortsprache als den eigentlichen Hauptakt der Menschwerdung ansieht, wenn man ferner einen vielheitlichen Ursprung der Sprache annimmt und wenn man zugleich die Arten des Menschengeschlechts nach ihrem Sprachstamme unterscheiden will, so könnte man sagen, dass die verschiedenen Menschenarten unabhängig von einander entstanden seien, indem verschiedene Zweige der aus den Affen unmittelbar entstandenen sprachlosen Urmenschen sich selbständig ihre Ursprachen bildeten.

³³ August Schleicher, *Ueber die Bedeutung der Sprache für die Naturgeschichte des Menschen*. In-8°, Weimar, 1865.

³⁴ Friedrich Müller, *Ethnographie* (Reise der österreichischen Fregatte Novara. Anthropologischer Theil. III. Abteilung). In-4°, Vienne, 1860.

Néanmoins ces espèces finissent toujours par se confondre un peu plus loin ou un peu plus près de leur racine et, en fin de compte, elles sont toutes sorties d'une première souche commune.

Tout en optant pour cette dernière manière de voir, tout en admettant que les diverses espèces de l'homme primitif privé de la parole proviennent d'un type anthropoïde commun,

Wenn wir nun an dieser letzteren Ueberzeugung allerdings festhalten, und wenn wir aus vielen Gründen der Ansicht sind, dass die verschiedenen Species der Urmenschen alle von einer gemeinsamen Affenmenschen-Form abstammen,

je ne prétends pas pour cela que tous les hommes descendent d'un couple unique. (...)

[514] (...) La classification des diverses races ou espèces humaines offre les mêmes difficultés que celle des espèces animales et végétales. Dans les deux cas, les types (*Formen*) en apparence les plus dissemblables sont reliés entre eux par une série de formes intermédiaires. Dans les deux cas, il est impossible de distinguer nettement l'espèce et la race. Ainsi, on a généralement admis, d'après Blumenbach, que le genre humain se divisait en cinq races :

Hier wie dort kann der Streit, was Art oder Species, und was Rasse oder Varietät ist, niemals entschieden werden. Bekanntlich nahm man seit Blumenbach an, dass das Menschengeschlecht in fünf Rassen oder Varietäten zerfalle, nämlich :

1° la race éthiopique ou noire (nègres africains) ; 2° la race malaise ou brune (Malais, Polynésiens, Australiens) ; 3° la race Mongolique ou jaune (la majeure partie des Asiatiques et des Esquimaux de l'Amérique septentrionale) ; 4° les races américaines ou rouges (les indigènes de l'Amérique) ; 5° les races blanches ou caucasiennes (Européens, Africains du nord et Asiatiques du sud-ouest). Au dire de la genèse biblique, ces cinq races humaines devaient toutes descendre (*abstammen*) d'un seul couple, d'Adam et d'Eve, et ne sont par conséquent que des variétés d'une seule espèce (*nur Varietäten einer Art oder Species*). Tout observateur impartial avouera néanmoins que les différences entre les cinq races sont aussi grandes et même plus grandes que les différences spécifiques sur lesquelles se fondent les zoologistes et les botanistes, pour distinguer les bonnes espèces animales et végétales. C'est donc avec raison qu'un paléontologiste distingué, Quenstedt³⁵, s'écrie : "Si le Nègre et le Caucasien étaient des colimaçons (*Schnecken*), tous [515] les zoologistes affirmeraient à l'unanimité que ce sont d'excellentes espèces, n'ayant jamais pu provenir d'un même couple, dont ils se seraient graduellement écarté."

extrait n°2 : les Méditerranéens et leurs langues : issu(e)s de singes différents

[526] (...) Tout le monde connaît les caractères distinctifs de l'homme méditerranéen. La couleur claire de la peau tient le premier rang parmi les caractères extérieurs ; cette teinte parcourt tous les degrés du blanc éclatant ou blanc rosé, jusqu'au brun sombre et même au brun noirâtre, en passant par le jaune et le jaune brun. la chevelure est ordinairement touffue et plus ou moins bouclée ; la barbe est plus abondante que dans aucune autre espèce. Le crâne est très développé en largeur ; en général la mésaticéphalie domine, mais il y a aussi beaucoup de dolichocéphales et de brachycéphales. C'est seulement chez cette espèce, que la structure générale du corps atteint le degré de symétrie et de proportion, que nous regardons comme le type accompli de la beauté humaine. Les langues parlées par les races méditerranéennes ne peuvent pas se ramener à un langage primitif commun ; il faut admettre au moins quatre idiomes primitifs. Par [527] conséquent, force est bien de reconnaître au moins quatre races méditerranéennes distinctes, se confondant seulement à l'origine. Deux de ces races, les Basques et les Caucasiens, ne sont plus représentées que par de faibles débris. Les Basques,

³⁵ Note de FJ : Friedrich-August Quenstedt (1809-1889).

qui jadis ont peuplé toute l'Espagne et le sud-ouest de la France, n'occupent plus aujourd'hui qu'une zone étroite sur la côte septentrionale de l'Espagne, au fond du golfe de Biscaye. Les débris des races caucasiennes, les Daghestaniens, les Tcherkesses, les Mingréliens et les Géorgiens, sont aujourd'hui refoulés dans la chaîne du Caucase. Les langues parlées par les Basques et par les Caucasiens sont absolument originales, et ne sauraient se rattacher ni aux langues sémitiques, ni aux langues indo-européennes.

Les langues des deux grandes races méditerranéennes, des Hamo-Sémites et des Indo-Européens, ne se laissent pas davantage ramener à une même langue primitive ; d'où il résulte que ces deux races ont dû se séparer de fort bonne heure. Par conséquent les Hamo-Sémites et les Indo-Européens sont descendus de singes anthropoïdes différents. De son côté, la race hamo-sémitique se divisa promptement en deux rameaux divergents : le rameau hamitique ou égyptien et le rameau sémitique ou arabe. Le rameau égyptien ou africain, que l'on a aussi appelé Chamitique en le séparant absolument des Sémites, comprend d'une part la population de l'Egypte ancienne et le grand groupe des Berbers ou Libyens, qui de bonne heure ont occupé l'Afrique septentrionale et les îles Canaries ; enfin il faut y ajouter le groupe des Ethiopiens (bechas, Gallas, Danakil, Somali et d'autres peuples qui s'étendent de la côte nord-ouest de l'Afrique jusqu'à l'Equateur). Quant au rameau arabe et asiatique, le rameau des Sémites, il comprend les habitants de la grande péninsule arabe, l'ancienne famille des Arabes proprement dits ("le type sémitique primitif"), les Abyssiniens et les Maures. Au rameau judaïque primitif appartiennent les Mésopotamiens disparus (Assyriens, Babyloniens, Phéniciens primitifs), les Araméens 'Syriens, Chaldéens, Samaritains) et aussi les groupes sémites les plus développés, les habitants de la Palestine : les Phéniciens et les Juifs proprement dits ou Hébreux.

Enfin la race, qui a de beaucoup dépassé toutes les autres dans la voie du progrès intellectuel, la race indo-européenne, s'est aussi partagée de bonne heure en deux rameaux divergents : le rameau aryo-roman et le rameau slavo-germain. Du premier [528] de ces rameaux sortirent les Aryens (Indiens et Iraniens) et les Gréco-Romains (Grecs et Albanais, Italiens et Celtes). Du rameau slavo-germain provinrent les Slaves (Russes et Bulgares, Tchèques et tribus Baltiques), d'une part ; les Germains (Scandinaves et Allemands, Néerlandais et Anglo-Saxons), de l'autre. Auguste Schleicher a montré clairement, en s'appuyant sur les données de la philologie comparée, comment on pouvait suivre en détail la généalogie des races indo-européennes³⁶.

extrait n°3 : la prééminence aux Anglais et aux Allemands

[529] J'ai maintenant à traiter de la parenté, des migrations et de la patrie primitive des douze espèces humaines ; mais, avant d'aborder ces questions aussi intéressantes que difficiles, j'ai besoin de faire remarquer que, dans l'état actuel de nos connaissances, toute réponse à ces questions est nécessairement une hypothèse provisoire. C'est exactement ce que l'on peut dire aussi des hypothèses généalogiques que nous avons pu faire au sujet de l'origine des organismes consanguins, en prenant pour guide la classification naturelle. Mais cette inévitable incertitude des hypothèses généalogiques n'infirme en rien l'absolue certitude de la théorie généalogique générale. Un fait for de doute, c'est que l'homme descend des singes catarhiniens, soit qu'avec les polygénistes, on fasse provenir chaque espèce humaine d'une espèce simienne distincte et primitive, ayant eu un habitat spécial, soit qu'avec les monogénistes, on assigne à toutes les espèces humaines un seul type ancestral, un *homo primigenius*, d'où ces espèces seraient sorties par différenciation.

³⁶ August Schleicher, *Die Darwin'sche Theorie und die Sprachwissenschaft*. In-8°, Weimar, 1863.

Des raisons nombreuses et puissantes me déterminent à opter pour cette seconde hypothèse ; j'admets donc que le genre humain a eu une seule patrie primitive, d'où il est sorti par évolution d'une espèce anthropoïde depuis longtemps éteinte. Ce soi-disant "paradis", ce berceau du genre humain ne peut trouver place ni en Australie, ni en Amérique, ni en Europe : on peut au contraire, d'après nombre d'indices, le placer dans l'Asie méridionale. On ne saurait balancer qu'entre l'Asie méridionale et l'Afrique. Mais quantités d'indices et spécialement des faits chronologiques, portent à croire que la patrie primitive de l'homme a été un continent actuellement submergé par l'océan Indien. Ce continent était vraisemblablement situé au sud de l'Asie actuelle, à laquelle il se liait sans doute directement. A l'est il rejoignait les Indes et les îles de la Sonde ; à l'ouest il touchait à Madagascar et à l'Afrique sud-orientale. Déjà précédemment nous avons noté que nombre de faits de géographie animale et végétale rendaient vraisemblable l'antique existence de ce continent au sud de l'Inde. L'Anglais Sclater a appelé ce continent disparu *Lémurie* d'après les prosimiens qui le caractérisaient. Si l'on admet que cette Lémurie a été la patrie primitive de l'homme, alors, il est très facile d'expliquer, en invoquant l'émigration, la distribution géographique du genre humain. (Consultez la pl. XV et son explication à la fin du volume).

[530] Nous ne possédons encore aucun reste fossile de cet *homo primigenius* hypothétique qui, durant l'âge tertiaire, est provenu des singes anthropoïdes, soit en Lémurie, soit dans l'Asie méridionale, soit peut-être dans l'Afrique orientale. Mais il y a tant d'analogie entre les derniers des hommes à chevelure laineuse et les premiers des singes anthropoïdes qu'il n'est pas besoin d'un grand effort d'imagination pour se figurer un type intermédiaire, portrait approximatif et probable de l'homme primitif ou homme-singe. Cet homme primitif était très dolichocéphale, très prognathe ; il avait des cheveux laineux, une peau noire ou brune. Son corps était revêtu de poils plus abondants que chez aucune race humaine actuelle ; ses bras étaient relativement plus longs et plus robustes ; ses jambes, au contraire, plus courtes et plus minces, sans mollets, la station n'était chez lui qu'à demi verticale, et les genoux étaient fortement fléchis.

Si le langage vraiment humain, le langage articulé a eu une origine monophylétique, comme le prétendent Bleek, Geiger, etc., l'homme pithécoïde a dû posséder ce langage à l'état rudimentaire ; si au contraire l'origine du langage humain a été polyphylétique, ainsi que le veulent Schleicher, F. Müller, etc., alors l'homme pithécoïde (*Alalus*) a dû être dépourvu du langage, qui fut acquis par sa postérité, après la différenciation du genre humain primitif en différentes espèces. En effet, on n'a pu réussir jusqu'ici à ramener à un seul idiome primitif les quatre langues primitives des espèces méditerranéennes : les langues basque, caucasienne, hamo-sémitique et indo-européenne. on ne saurait davantage rattacher les langues des Nègres à un même idiome primitif. Les espèces méditerranéennes et nègres sont donc polyglottoniques, c'est-à-dire que leurs nombreuses langues sont apparues, quand déjà leur type ancestral, privé de la parole, s'était subdivisé en plusieurs races. Au contraire l'espèce malaise est monoglottonique. En effet, toutes les langues, tous les dialectes malais parlés soit dans la Polynésie, soit dans les îles de la Sonde, peuvent se ramener à un idiome primitif commun, depuis longtemps éteint et différant de toutes les langues de la terre. Les autres espèces humaines, les espèces nubiennes, dravidiennes, australiennes, papoues, hottentotes et cafres, sont aussi monoglottoniques. Bien des raisons aussi portent à croire que toutes ces langues dites primitives émanent d'un idiome radical commun.

De l'homme privé de la parole, que nous regardons comme la [531] source ancestrale commune de toutes les autres espèces, provinrent d'abord, et vraisemblablement par sélection naturelle, diverses espèces humaines, inconnues, depuis longtemps éteintes et très voisines encore de l'homme-singe (*Alalus* ou *Pithecanthropus*). Deux de ces espèces, celles qui différaient le plus des autres, et qui par conséquent devaient triompher dans la lutte pour l'existence, devinrent les types ancestraux de toutes les autres espèces. De ces deux espèces, l'une avait les cheveux laineux, l'autre les avait lisses.

La grande branche des hommes à cheveux laineux (*Ulotriches*) se propagea d'abord uniquement sur l'hémisphère méridional et émigra vers l'est et vers l'ouest. Les débris du

rameau oriental sont les Papous de la Nouvelle-Guinée et les Mélanésiens, qui dans le principe étaient répandus beaucoup plus loin à l'ouest, dans les Indes et les îles de la Sonde, mais furent ensuite refoulés par les Malais. Les restes les moins modifiés du rameau occidental sont les Hottentots, qui sont venus du nord-est dans leur patrie actuelle. Les deux espèces voisines, les Cafres et les Nègres, ont pu se détacher des Hottentots, durant cette émigration ; mais ces deux espèces peuvent aussi devoir leur origine à un rameau spécial des hommes-singes.

Quant à la seconde branche humaine primitive, c'est-à-dire aux hommes à chevelure lisse (*Lisso-triches*), nous avons peut-être un échantillon peu modifié de son type primitif dans l'Australien pithécoïde. Le type ancestral hypothétiques des six autres espèces humaines, le type malais primitif du sud de l'Asie, ce Pro-Malais, comme je l'ai appelé, différerait peut-être fort peu de l'Australien. Il semble que de ce type ancestral commun et inconnu se soient détachés, comme trois rameaux divergents, les vrais Malais, les Mongols et les Euplocamiens. Le premier de ces rameaux s'étendit vers l'est, le deuxième vers le nord et le troisième vers l'ouest.

Il faut placer la patrie primitive, le centre de la création des Malais, dans le sud-est du continent asiatique, ou peut-être dans le vaste continent qui reliait jadis l'Inde, l'archipel de la Sonde et la Lémurie orientale. De ce point de départ les Malais se répandirent vers le sud-est sur l'archipel de la Sonde jusqu'à Bornéo, en chassant devant eux les Papous ; à l'est ils atteignirent les îles Tonga et Samoa et se propagèrent de là peu à peu sur toutes les îles de l'Océan Pacifique méridional, jusqu'aux îles Sandwich dans [532] le nord, aux îles Mangarèva et à la Nouvelle-Zélande au sud. Un rameau isolé de l'espèce malaise se prolongea vers l'ouest et alla peupler Madagascar.

Le deuxième grand rameau des Malais primitifs, le rameau mongol, se répandit d'abord aussi dans l'Asie méridionale, et rayonnant peu à peu vers l'est, le nord et le nord-est, il peupla la plus grande partie du continent asiatique. Les quatre grandes races de l'espèce mongolique ont vraisemblablement pour groupe ancestral le groupe indo-chinois, d'où sortirent comme des rameaux divergents les autres races, les Coréo-Japonais et les Ouraliens-Altaiques. De l'Asie occidentale les Mongols pénétrèrent maintes fois en Europe, où aujourd'hui même les Finnois et les Lapons, dans le nord de la Russie et de la Scandinavie, les Magyras dans la Hongrie, et les Osmanlis en Turquie, représentent encore l'espèce mongolique.

D'autre part, il est probable que vers le nord-est, un rameau mongol passa dans l'Amérique septentrionale, qu'un isthme fort large reliait probablement à l'Asie. Il faut considérer comme une petite branche de ce rameau les hommes arctiques ou polaires, les Hyperboréens dans le nord-ouest de l'Asie, les Esquimaux dans l'extrême nord de l'Amérique. Sous l'influence d'un milieu rigoureux, ces groupes ont dégénéré en s'adaptant au climat polaire. Mais la grande masse des émigrants mongols se dirigea vers le sud, et peu à peu se répandit par toute l'Amérique du Nord, puis dans l'Amérique du Sud.

Les troisième grand rameau des Pro-Malais, les peuple à cheveux bouclés ou euplocamiens, nous ont peut-être légué un spécimen actuel peu éloigné du type primitif ; ce spécimen nous serait représenté par les Dravidiens de l'Inde et de Ceylan. La grande masse des euplocamiens, l'espèce méditerranéenne, partit de sa patrie originelle (l'Hindoustan peut-être) vers l'ouest et alla peupler les côtes de la Méditerranée, le sud-ouest de l'Asie, le nord de l'Afrique et l'Europe. Il faut peut-être voir dans les Nubiens un rameau qui, après s'être détaché des Sémites primitifs, a traversé l'Afrique, dans sa région moyenne, presque jusqu'à ses rivages occidentaux. Ce sont là les rameaux divergents de la race indo-européenne, qui se sont le plus écartés de l'homme-singe ancestral. En se civilisant à l'envi, les deux grands rameaux de cette race se sont mutuellement surpassés ; dans l'antiquité classique et le moyen-

âge, le premier rang fut occupé par le [533] rameau roman (groupe gréco-italo-celtique) ; il l'est actuellement par le rameau germanique. Il faut accorder présentement la prééminence aux Anglais et aux Allemands, qui travaillent aujourd'hui activement à éclairer et à édifier la théorie généalogique, et par là à fonder une ère nouvelle du progrès intellectuel.

John Beames

A Comparative Grammar of the Modern Aryan Languages of India, to wit Hindi, Punjabi, Sindhi, Gujarati, Marathi, Oriya and Bengali, London, Trübner, 1872-1879.

§ 55. We now arrive at the most interesting and important section of our whole inquiry into the noun, namely, the origin of the case-affixes. Having rejected the synthetical method as a whole, and retaining merely certain half-effaced traces of declension, our languages have had to betake themselves, like their European relatives, to added particles, in order to draw out [249] and express fully the various relations of the noun. These particles are placed after the noun, in contrast to the European method, which places them before it; but this practice is in consonance with the order followed by the mind of an Indian speaker, who constructs his sentences always in a sequence directly the reverse of that used in the languages of Europe, so that, in translating from an Indian vernacular, one has always to begin at the end of a sentence and work backwards. A great deal has been written on this particular branch of my subject, but for the most in a desultory and inconclusive manner; and I hope, therefore, to be able to put together, in something like order and arrangement the results of the enquiries of others, as well as my own discoveries and beliefs, so that, if the question cannot at once be settled, it may at least assume a more concrete and more manageable form.

It may be assumed as a starting-point, that the case-affixes are remnants of nouns or perhaps pronouns, which have been cut down and worn away by use. I think it will be admitted by all philologists that any other assumption would be irreconcilable, not only with the fundamental principles of modern Aryan glossology, but with the universal laws of language. In the wide field of Indo-European comparative philology, the great master Bopp has conclusively proved that this principle everywhere [250] prevails, and that even the synthetical case-endings of the early classical languages are relics of independant words. It is therefore safe and rational to assume that in the languages of which we are treating, allied as they are closely and indissolubly with the old mother-speech Sanskrit, the same sentiment exists, and the same method of word-building still survives. Throughout the material world we see that the process of reproduction is one of such a nature that it can be repeated time after time for ever. Man begets man throughout the ages, and tree produces tree; the mountains are washed down into the sea, and the forces at work in the the bowels of our planet upheave fresh mountains, which are in their turn washed away. So also in language, words originally independant are seized and bound into slavery to other words, become case-affixes, are incorporated into case-endings, and are finally abraded altogether. Then the mind seizes fresh words, and binds them into slavery again, till they also wear out by use; and, if the world lasts long enough, will in their turn pass into case-endings and disappear, and a third set will have to be captured and made use of. The process repeats itself, and the modern Indians, when they had recourse to the words which have become the case-affixes of to-day, only did what their remote ancestors had done before them, when they took pronouns and nouns and made them into the terminations, which sanskrit literature has preserved to us, such as *-ena*, *-âya*, *-asya* and *-ât*.

Literature, however, has a tendency to arrest the process of change; and the modern languages of Aryan India are so rapidly becoming cultivated literary tongues, that we may suppose that they will not in the future develope so quickly as they did in former times. The literature which they possessed before the advent of the English schoolmaster was not of a kind to influence gfeatly the spoken language, but rather held itself proudly apart, and looked down on the folk-speech. Even in the present day this silly feeling is strong. A generally sensible writer like Bankim Chandra, the editor of that excellent Bengali magazine the "bangadarsana", for instance, in writing a serial novel, puts into the mouth of one of his

characters the familiar word "diyâsilâi" (meaning a match for lighting a candle); but in the very next line, when writing in his own person, uses the highflown Sanskrit equivalent "dîpaśilâka", though he knows perfectly well that for a thousand Bengalis who understand the former, not ten would know the latter word. It is to be hoped that this sort of nonsense has had its day, and that in all the seven languages literature will by degrees become more natural, and that men will begin to see that there is no disgrace in writing as they talk.

But this is a digression. To return to our subject. It follows from what has been said above that we must look for the origin of the case-affixes in nouns of the older language. It follows also that the nouns in question must have been in use at the period when the modern languages began to be formed, - in other words, they must have been words of the lower and more popular dialects of Prakrit. We should hardly be justified in looking for them in scenic Prakrit, but rather in Apabhraṅśa. The argument used by scholars in Europe, that the dialect of the plays and of Hâla's songs must have been a spoken dialect, because players and dancing-girls could not have used a language which their audience did not understand, has in reality very little weight to the mind of one who has lived long in India. It is a curious but quite undeniable fact, that dancing-girls *do* in the present day sing many songs which only the educated portion of their hearers can understand, or, if the humbler and more illiterate part of the audience do understand them at all, they do so, not because the language is that which they themselves speak, but because it is fine talk, such as they hear their betters use. In an Indian language there are always three or four shades or strata of talk existing side by side at the same epoch. Thus there is in the Bengali of to-day the highly [251] Sanskritized style of the Pandit, the somewhat artificial, but less Sanskritized style of gentlemen of education and refinement, the practical everyday speech of the middle-classes, which contains only the simpler Sanskrit words, the strange jargon of the women, and the rough homely patois of the peasantry. It is quite possible for a foreigner to know one of these languages, or strata of language, without knowing the other. It often happens that the English indigo- or tea-planter, mixing only with the lower classes, speaks with fluency the peasant speech, while the high official speaks equally well the dialect of the educated; and the planter cannot talk to a native gentleman in the habitual dialect of the class, nor can the official understand the peasant without an interpreter. These things are so now, and they probably were so a thousand years ago, and, for aught we know, will be so a thousand years hence; and we are therefore justified by experience and analogy in looking to the lower or Apabhraṅśa dialects for the origin of modern forms - all the jargon of Hâla and the plays notwithstanding. I shall now proceed to exhibit the results of such investigations as have up to the present time been made by myself and others, taking each case-affix separately.